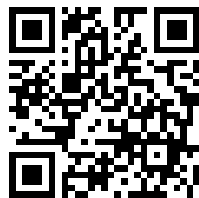

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

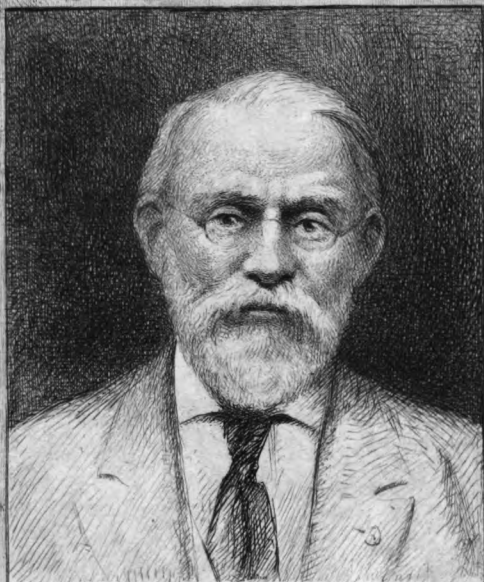
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49981 4



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. B. Dickrell 1930

DC
611
.A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE
QUATRIÈME SÉRIE. — N° 9

Premier Trimestre 1914



GAP
LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - EDITEURS
—
1914

1871

1871

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES
(AU 1^{er} JANVIER 1914)

BUREAU

Présidents d'honneur : M. HUGUES (Edmond), avocat,
ancien président.

M. WILHELM, *, O. **, ingénieur en chef des
Ponts et Chaussées, ancien président.

Président : M. DE MANTEYER, archiviste paléographe,
au château de Manteyer.

Vice-Présidents : M. TEISSIER (Edouard), avocat, doc-
teur en droit, à Gap.

M. MARTIN (David), I. **, conservateur du Musée
de Gap.

Secrétaire : M. FABRE (Adrien), avoué, à Gap.

Secrétaire-adjoint : M. HUGUES (Henri), avocat, à Gap.

Trésorier : M. VALLON (Jules), rentier, rue d'Abon, à
Gap.

Bibliothécaire : M. FAUCHER (Benjamin), archiviste
départemental, à Gap.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

l'abbé ALLEMAND, curé de Jarjayes.
 ANGÉNIOL (Antoine), ✠, avoué, à Gap.
 BOURCIER (Jean), avocat, à Aiguilles.
 CHAUVET (Joseph), avocat à Grenoble.
 le Colonel CORRÉARD, C. ✠, à Veynes.
 FAUCHER (Benjamin), à Gap.
 HUGUES (Edmond), avocat, à Gap.
 ITIER (Henri), industriel, à Gap.
 IMBERT (Armand), inspecteur général adjoint
 des services administratifs, à Paris.
 LATY (Albert), avocat, à Gap.
 PINET DE MANTHEYER (Léon), à Gap.
 ROMAN (Joseph), I. ✠, avocat, membre corres-
 pondant de l'Institut.
 SIMON, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.
 THOUARD (Auguste), ✠, avoué, à Embrun.
 VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à
 Gap.
 WILHELM (Ivan), ✠, O. ✠, ingénieur en chef
 des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

l'abbé ALLEMAND, curé de Jarjayes.
 ANGÉNIOL (Antoine), ✠, avoué, à Gap.
 CHAUVET (Joseph), avocat, à Grenoble.
 HUGUES (Edmond), avocat, à Gap.
 ITIER (Henri), industriel, à Gap.
 ROMAN (Joseph), I. ✠, avocat, membre corres-
 pondant de l'Institut.
 VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à
 Gap.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} JANVIER 1914

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GRANDIDIER, ✱ (1893).
† M. AMAT, ✱ (1884).	† M. GAUTIER, ✱ (1896).
† M. DE LAVALETTE, C. ✱ (1886).	M. HUGUES (1897).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, O. ⚔ (1904).
† M. le Chanoine BLANCHARD (1890).	

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DEPARTEMENT.
 LE GENERAL, commandant la subdivision.
 MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCESE.
 M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

VIII

Membres Fondateurs

MESSIEURS,

BLANCHARD-CHANCEL (Le D^r Raphaël), ✱, professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boul. Saint-Germain, à Paris.

DUPONT-DELPORTE (Le baron), ✱, ingénieur des chemins de fer P.-L.M., à Grenoble.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien député des Hautes-Alpes, 129, rue de la Pompe, Paris.

LAURENÇON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes, 26, rue Freycinet, Paris.

MANTEYER (Georges de), archiviste paléographe, au château de Manteyer.

VESIGNIE (Louis), capitaine d'artillerie, 2, rue de Dun, à Bourges (Cher).

WILHELM (Ivan), ✱, O. 1^{er} classé, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

Membres Fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT (Clément), ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes*; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), 1^{er} classé, licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes); † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Lyon, avril 1895.

IX

- BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Paris, 7 juin 1896.
- BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap; † 26 juillet 1897.
- CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.
- CLAPIER, propriétaire à Chabestan; † 1900.
- GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch; † 1895.
- GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † Gap, 15 août 1889.
- JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme); † 1^{er} mars 1892.
- LAVALETTE (A. de), C. ✱, intendant militaire; † 16 décembre 1888.
- LAVALETTE (Mlle Fany de); † novembre 1903.
- MANTEYER (M. de), ✱, I. ✱, secrétaire général honoraire; † Manteyer, le 8 octobre 1908.
- MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur; † Paris, 16 décembre 1887.
- PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes; † en 1896.
- SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet de la Haute-Savoie.
- TEISSIER (Eugène), avocat à Gap; † 25 août 1883.
- TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève; † 1904.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

- CHANTRE (Ernest), ✱, sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.
- CHEVALIER (Ulysse), ✱, I. ✱, membre de l'Institut, à Romans (Drôme).
- LUCHAIRE (Julien), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble.

X

MARTEL, directeur de *La Nature*.

MISTRAL (Frédéric), O. ✱, à Maillane (Bouches-du-Rhône).

REQUIN (Henri), I. ☼, membre correspondant de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), chanoine honoraire de la Métropole d'Avignon, 16, rue Velouterie, à Avignon.

ROCHAS D'AIGLUN (le Colonel Comte A. de), O. ✱, ancien administrateur de l'École Polytechnique, à Grenoble, 9, place des Alpes, et à l'Agnelas, par Voiron (Isère).

ROCHE (Célestin), ingénieur-expert, rue Abbé-Grégoire, 72, à Grenoble.

Membres Titulaires

MESDAMES,

BOUCHIÉ DE BELLE, 29, avenue Marigny, Paris.

CHANCEL (Marius), 226, boulevard St-Germain, Paris, et au Château de St-Léon, à Cannes.

LA MAZELIÈRE (Marquise de), rue Barbey-de-Jouy, 40, Paris.

PASCAL, ancienne directrice de l'École primaire supérieure de filles, à Gap.

VENTAVON (Edouard de), au château de Jarjayes, par Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, rue du Mazel, à Gap.

ALBRAND, agent-voyer à Ténès (Algérie).

ALLEMAND (l'abbé), ancien curé de Jarjayes, aux Emeyères, près Gap.

ANGÉNIOL (Antoine), ✱, avoué à Gap.

AUBERT (Clément), O. ✱, ancien directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Gap.

XI

- AUBERT (Henry), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.
- AUDOUY, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, 114, boulevard Longchamp, à Marseille.
- AYE (l'abbé), curé de la Bâtie-Neuve.
- BALDY, directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.
- BARDE (E.), négociant, avenue de la Gare, à Gap.
- BARLE (Adolphe), ✱, ancien directeur général de la compagnie Madrilène du Gaz, à Charance, près Gap.
- BEAUREGARD (le comte O. de Costa de), correspondant des Antiquaires de France, à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
- BERAUD, ancien juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1, à Gap.
- BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand.
- BÉTHOUX (l'abbé), curé de St-Michel-en-Beaumont, par Corps (Isère).
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville à Grenoble.
- BLANC (Balthazar), ✱, I. ✱, sénateur des Hautes-Alpes, conseiller général, 107, boul. St-Germain, Paris.
- BLANC (Charles), O. ✱, conseiller d'Etat, 73, avenue d'Antin, à Paris.
- BLANCHARD (Raoul), professeur-adjoint à l'Université, Grenoble.
- BONNIARD (Victor), I. ✱, député, conseiller général, à Embrun.
- BOUFFIER (Amédée de), au château de Livron (Drôme).
- BOUHANT, capitaine du Génie, à Gap.
- BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Aiguilles.
- BOURCIER (Mathieu), rue Beaurepaire, 36, à Paris (X^e).
- BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel, à Gap.
- BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes, en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.
- BURLE, inspecteur des Contributions directes, en retraite, impasse Girié, 6, Lyon.

XII

CAILLAT, , maire de Gap.

CARAL, propriétaire, à Chabestan, par Veynes.

CARAL, docteur en médecine, à Veynes.

DE CARDAILLAC, substitut du procureur de la République,
à Reims (Marne).

CASTELLI (Charles), boulevard de la Liberté, à Gap.

CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de
la Blache, 3, à Gap.

CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, 4, place de la
Constitution, à Grenoble (Isère).

CHEVALIER (Emile), notaire, à Laragne.

CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3,
à Marseille.

CLER, banquier, à Embrun.

CLUZEL G.-L., avocat, ancien greffier du Tribunal civil,
Gap.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE, à Gap.

COOLIDGE (W.-A.-B.), à Grindelwald (Suisse).

CORRÉARD (colonel), C. , à Veynes.

CROZET (Ernest de), homme de lettres, à Oraison (Basses-
Alpes).

DAVIN (abbé), curé de Théus..

DERBEZ, professeur en retraite, à La Saulce.

ÉSCALLE (Hippolyte), I. , notaire, conseiller d'arrondis-
sement, maire, à Briançon.

ÉSCALLIER (Joseph), , conseiller général, notaire et maire
de La Bâtie-Neuve.

ESPITALIER (Marius), ancien négociant, avenue de Gre-
noble, à Gap.

ETIENNE (Edouard), , commandant en retraite, à Gap.

ÉUZÈRE, , , avocat, président du Conseil général,
ancien député des Hautes-Alpes, à Gap.

FABRE (Adrien), avoué, rue de Provence, 5, à Gap.

FAUCHER (Benjamin), archiviste départemental, à Gap.

FAURE (Alphonse), instituteur, à Oran.

FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.

XIII

- FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.
- GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.
- GILLES, notaire, rue Carnot, à Gap.
- GOUDET (Achille), industriel, conseiller général, à Gap.
- GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'appel de Grenoble, 13, boulevard Gambetta.
- GRIMAUD (J.), ✱, ✨, ancien sénateur des Hautes-Alpes, ancien membre du Conseil général, à St-Bonnet.
- GUÉRIN (l'abbé), chanoine titulaire, à Gap.
- GUÉRIN (Ulysse), château de la Grangette, à Châteauneuf-du-Rhône (Drôme).
- GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribunal civil d'Aix-en-Provence.
- GUEYDAN, ✨, ✨, propriétaire, conseiller général des Hautes-Alpes, à Orcières.
- GUIEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire général, à Chorges.
- GUIGUES (Pierre), I. ✨, ✨, commandeur de St-Grégoire le Grand, professeur à la Faculté de Médecine de Beyrouth (Turquie).
- GUILLAUME (Paul), l'abbé, ✱, I. ✨, chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archiviste honoraire des Hautes-Alpes.
- GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, en retraite, à Cervières (Hautes-Alpes).
- HATJIDAKIS, professeur au Pirée (Grèce).
- HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.
- HUGUES (Henri), avocat, 23, rue Carnot, à Gap.
- IMBERT (Armand), inspecteur général adjoint des services administratifs au Ministère de l'Intérieur, 36, rue Washington, à Paris.
- IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.
- IMPRIMERIE ALPINE, à Gap.
- ISNEL (Pierre), directeur de mines, 269, boulevard Péricre, à Paris.

XIV

ITIER (Paul-Jules), , avocat, au château de Véras, par
Veynes.

ITIER (Henry), ingénieur-chimiste, rue de la Blache, à Gap.

JACQUES (E.), l'abbé, professeur au Petit Séminaire, à
Serres.

JEAN (Ferreol), I. , négociant, président du Tribunal de
Commerce, ancien maire de la ville de Gap, rue
Carnot, 47, Gap.

JEAN (Louis), , imprimeur, directeur du *Courrier des
Alpes*, à Gap.

JEANSELME (Emile), préparateur au Musée de Gap, Gap.

JESSÉ-CHARLEVAL (Comte de), 11^a, rue Haxo, Marseille.

JOUGLARD (Ferdinand), I. , ancien notaire, juge de paix
de Tallard.

JULLEN, receveur de l'enregistrement et des domaines,
Houdan (S.-et-O.).

LABASTIE (Armand), juge au tribunal civil, 107, rue Pierre
Corneille, Lyon (Rhône).

LAGIER (Auguste), instituteur en retraite, aux Costes, par
St-Bonnet.

LAMBERT, agent-voyer cantonal en retraite, à Veynes.

LAMORTE (Henri), commis des Contributions indirectes,
23, quai de Bourbon, Paris.

LATY (Albert), avocat, au château de Serrebourges, à Gap.

LÉAUTIER, , officier d'administration principal d'Etat-
Major, 13, boulevard Montparnasse, Paris.

LÉOTIER, I. , inspecteur de l'enseignement primaire, en
retraite, ancien maire d'Embrun, aux Milles (Aix-en-
Provence).

LÉOUFFRE (Camille), contrôleur des douanes, à Bône
(Algérie).

LÉPINE (Charles), ingénieur des Arts et Manufactures,
directeur de la Société de Fure et Morge, 34 bis, bou-
levard Gambetta, à Grenoble.

MANGAREL (Ernest), commis des postes et télégraphes, à
Gap.

MARTIN (David), I. , professeur en retraite, conserva-

teur des Musées et de la Bibliothèque, rue St-Arey,
à Gap.

MARTIN (l'abbé), curé-archiprêtre, à Vitrolles.

MASIMBERT, avocat, 2, rue Bayard, à Grenoble.

MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris.

MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de
Gap, 5, rue Villeneuve, Clichy (Seine).

MIRIBEL (comte de), à Villard-Bonnot (Isère).

MOLCK (René), avocat, 27, rue du Mazel, Gap.

MONCLAR (marquis François de RIPERT-), C. ✱, ministre
plénipotentiaire, château d'Allemagne, à Allemagne
(Basses-Alpes).

MONTJEAN, directeur de la Banque de France, à Gap.

MOULIN (Stéphane), ✱, chef du bureau des Titres du
P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.

MOURRE (Maurice), O. ✱, capitaine de vaisseau, 105, rue
de la Bucaille, Cherbourg.

MÜLLER (Hippolyte), I. ✱, bibliothécaire de l'École de
médecine, conservateur du Musée Dauphinois, à
l'École de Médecine, à Grenoble.

NICOLLET, I. ✱, professeur au lycée, 2, avenue Victor-
Hugo, à Aix-en-Provence.

OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.

OLLIVIER (Jean), rentier, 490, rue Paradis, Marseille.

PASCAL (l'abbé), ✱, aumônier du lycée en retraite, officier
de la couronne de Roumanie, à Chabanas, près Gap.

PAVIE, ✱, ✱, ancien député, conseiller général, maire de
Savines.

PELLEVOIZIN (Lucien), I. ✱, ✱, industriel, ancien prési-
dent du Tribunal de Commerce, 5, place du Révely,
Gap.

PELLOUX, maître d'hôtel, à Gap.

PEYROT (Ferdinand), négociant, avenue de Grenoble, à
Gap.

PEYROT (H.), imprimeur, juge au Tribunal de Commerce
rue St-Arey, à Gap.

PINET DE MANTYER (Léon), rue de Valserrès, à Gap.

PLAT (Paul), ✱, propriétaire, à Orpierre.

XVI

PRAS (Eugène), négociant, juge au Tribunal de Commerce, rue Carnot, à Gap.

PRUNIÈRES (comte de), à Prunières, par Chorges.

REPELIN (Amédée), propriétaire et publiciste, à Gap.

REYNAUD (Henri), ✱, administrateur de la Marine, 21, rue des Phocéens, à Marseille.

ROMAN, I. ☼, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre résidant de la Société des Antiquaires de France, membre non résidant du Comité des travaux historiques, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, au château de Picomtal, près Embrun.

ROMAN (Joseph-Charles), archiviste-paléographe, stagiaire à la Bibliothèque nationale, 18, rue Bonaparte, Paris.

ROSTAIN (Joseph). ☼, ✱, ancien maire de La Roche-des-Arnauds.

ROUX (l'abbé), secrétaire de l'évêché, à Gap.

RUELLE, ✱, inspecteur principal du service central de l'exploitation du P.-L.-M., rue de Londres, 48, à Paris.

SAINT-MARCEL-EYSSÉRIC, ancien magistrat, à Sisteron.

SARRAZIN (Jean), homme de lettres, rue Sala, 44, à Lyon.

SIGNORET (Jules), ☼, juge de paix, à Ribiers.

SIMON, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

STECHELT (J.-E.), 76, rue de Rennes, à Paris.

TANC (Jules), avoué, rue Elisée, à Gap.

TEISSIER, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

TEMPLIER (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Lacou, par St-Bonnet-en-Champsaur.

THOUARD (Auguste), ✱, licencié en droit, avoué, à Embrun.

THOUMAZOU, G. C. ✱, intendant général en retraite, à la Ferté-Alais (Seine-et-Oise).

TIVOLLIER (Jean), ☼, commis principal des Postes et Télégraphes, 34, rue Molière, Lyon.

TOURRÈS (Auguste), ancien maire de Gap, président de la Chambre de Commerce, conseiller général, conseiller municipal, à Gap.

XVII

TOY-RIONT (Maurice), député des Hautes-Alpes, 51, rue Nationale, Marseille et 8, square Latour-Maubourg, Paris.

TREMEREL, ✱, intendant militaire en retraite, à Gap.

TRUC (Théo), greffier du Tribunal civil, à Gap.

TURLIN (E.), ✱, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gap.

VAGNAT, ✱, ✱, docteur en médecine, sénateur conseiller général, ancien maire de Briançon, 4, rue Abbé-de-l'Épée, à Paris.

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), I. ✱, rue du Jeu-de-Paume, à Montélimar (Drôme).

VALLON (Jules), propriétaire, rue d'Abon, à Gap.

VÉSIGNIÉ (Henry), 10, rue du Cirque, à Paris.

VIAL (Joseph), ancien agent-voyer, 18, rue de Valseîres, Gap.

VIDAL (Albert), ✱, vétérinaire départemental, à Valence (Drôme).

VILLAN (Albert), 40, boulevard Voltaire, à Paris.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.

Bibliothèques abonnées

Bibliothèque de l'École normale de Garçons, à Gap.

- du Grand Séminaire de Gap.
- de la ville de Gap.
- communale d'Embrun.
- de N.-D. du Laus (R. P. Ricard, supérieur de N.-D. du Laus).
- paroissiale de Rambaud.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)
Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèque de l'Université.
3. — Société d'Etudes provençales
4. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
5. ALBI. Revue historique, scientifique et littéraire du département.
6. ANNECY. Société Florimontane.
7. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
8. — Société Eduenne.
9. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
10. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
11. BEAUNE. Société d'archéologie.
12. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
13. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
14. BEZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
15. BONNE. Académie d'Hippone.
16. BOURG. Société Gorini.
17. BOURGES. Société historique, littéraire, artistique et scientifique.
18. — Société des antiquaires du Centre.
19. CAEN. Académie de Caen.
20. CAMBRAI. Société d'émulation.
21. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
22. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
23. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
24. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
25. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
26. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.

XIX

27. COMPIEGNE. Société historique.
28. CONSTANTINE. Société archéologique.
29. DAX (Landes). Société de *Borda*.
30. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
31. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
32. — Société Bourguignonne de géographie et d'histoire.
- 32 bis. — Société Bourguignonne d'histoire naturelle et de préhistoire.
33. DRAGUIGNAN. Société d'Études scientifiques et archéologiques.
34. ELBEUF. Société des sciences naturelles.
35. EPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.
36. EVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.
37. GRENOBLE. Académie delphinale.
38. — Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.
39. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
40. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard-Rey, Grenoble.
41. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
42. LANGRES. Société historique et archéologique.
43. LE PUY. Société agricole et scientifique.
44. LEVALLOIS-PERRET (Seine). Association des naturalistes.
45. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
46. LYON. Académie des sciences, belles lettres et arts de Lyon, aux palais des Arts.
47. — Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon.
48. — Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.
49. — Société Gerson historique et archéologique, 2, montée de Fourvière.
50. MACON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
51. MARSEILLE. Société de géographie.
52. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
53. MONTAUBAN. Société archéologique du Tarn-et-Garonne.
54. MONTBRISON. *La Diana*. Société historique et archéologique du Forez.
55. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
56. — Société languedocienne de géographie.
57. — Société pour l'étude des langues romanes.
58. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
59. — Société archéologique.
60. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
61. NARBONNE. Commission archéologique.
62. NEVERS. Société nivernoise des sciences, lettres et arts.
63. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

XX

64. NIMES. Académie de Nîmes.
65. — Société d'Etudes des sciences naturelles.
66. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
67. ORLEANS. Société archéologique et d'histoire de l'Orléanais.
68. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres.
69. — La feuille des jeunes naturalistes.
70. — Bibliothèque d'art et d'archéologie, 19, rue Spontini.
71. — Club-Alpin français, rue du Bac, 20.
72. — Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.
73. — Société topographique de France, 39, quai des Grands-Augustins.
74. — Société de l'histoire de France.
75. — Revue des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
76. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.
77. — Société de spéléologie.
78. PERIGUEUX. Société historique et archéologique du Périgord.
79. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
- 79 bis. PERTUIS. Athénée de Pertuis.
80. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
81. RENNES. Station entomologique de la faculté des sciences.
82. RIVE-DE-GIERS. Société des sciences, lettres et arts.
83. ROCHECHOUARD. Société des amis des sciences et arts.
84. ROUBAIX (Nord). Société d'émulation.
85. SAINT-MALO. Société historique et archéologique.
86. SENS. Société archéologique.
87. SOISSONS. Bulletin de la société archéologique, historique et scientifique, 15, rue St-Antoine.
88. TARARE. Société des sciences naturelles.
89. TOULON. Académie du Var.
90. TOULOUSE. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
91. — Société archéologique du Midi de la France.
92. TUNIS. Revue tunisienne publiée par le comité de l'Institut de Carthage.
93. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
94. VENDOME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

ETRANGER

1. ALLEMAGNE. Société d'histoire de la Haute-Hesse, à Giessen.
2. AMERIQUE DU NORD. Missouri botanical Garden, à Saint-Louis-Mo.
3. BELGIQUE. Analecta Bollandiana, à Bruxelles.

XXI

4. ITALIÉ. Reale accademia delle scienze di Torino, à Turin.
5. — Regia deputazione di storia patria, Piazza Castello, 12, Turin.
6. — Rivista storica italiana, via Brofferio, 31, Turin.
7. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
8. — Società storica Lombarda di storia patria, Milan, Castello Sforzesco.
9. — Società Pavese di storia patria, Pavie.
10. GRECE. Le Parnasse, à Athènes.
11. RUSSIE. Club-Alpin de Crimée, à Odessa.
12. SUEDE. Académie of historie och ontiquitets, à Stockolm.
13. — Société de géologie de l'Université d'Upsala.
14. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
15. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

Le Dauphiné, Grenoble.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

du 29 Novembre 1913

Le Conseil d'Administration de la *Société d'Etudes* s'est réuni le samedi 29 novembre 1913, à 5 heures, à la Mairie, sous la présidence de M. Georges DE MANTEYER, président.

Sont présents :

MM. Edmond HUGUES, *président honoraire* ;
DE MANTEYER, *président* ;
David MARTIN, *vice-président* ;
VALLON, *trésorier* ;
Abbé ALLEMAND
ANGÉNIOL
CHAUVEY
et Henri HUGUES, *secrétaire-adjoint*.

} *administrateurs*,

— Il est pris acte de la démission de M. Ferdinand BERTRAND, ancien notaire.

— Sont admis comme membres nouveaux :

MM. l'abbé AYE, curé de La Bâtie-Neuve, présenté par
MM. le chanoine Guillaume et Léon de Manteyer ;
Edouard ETIENNE, commandant en retraite à Gap,
présenté par MM. Georges de Manteyer et
David Martin ;

XXIII

Benjamin FAUCHER, archiviste départemental des Hautes-Alpes, présenté par MM. Georges de Manteyer et le chanoine Guillaume ;

le docteur-professeur HATJIDAKIS, au Pirée (Grèce), présenté par MM. Georges de Manteyer et David Martin ;

TRÉMEREL, intendant militaire en retraite, présenté par MM. Edmond Hugues et Brenier ;

Théo. TRUC, greffier du tribunal civil de Gap, présenté par MM. Georges de Manteyer et Henri Hugues.

— M. le président fait constater que le dernier fascicule du *Bulletin* (4^e trimestre 1913) a déjà paru et que le retard où se trouvait, au cours de l'année, l'apparition de notre publication trimestrielle a ainsi heureusement disparu.

Il annonce que la table des 2^e et 3^e séries de notre *Bulletin* est sous presse et sera distribuée sous peu de temps aux membres de la société.

— M. le président entretient le Conseil de l'importante question du local qui est nécessaire à la Société pour l'emplacement de sa bibliothèque.

Il le met au courant des démarches qu'il a faites auprès de la municipalité : elle a mis la Société en demeure de délaisser le local que celle-ci occupe dans la bibliothèque de la ville avant la fin de l'année 1913, en raison de l'encombrement de cette bibliothèque. La Société désirerait obtenir de la municipalité un nouveau local suffisant et gratuit en remplacement de celui qui lui est demandé à si brève échéance et M. Armand IMBERT, membre de la Société, s'est entretenu, déjà, de cet objet avec M. le Maire de Gap.

Il rappelle, d'autre part, que les collections que la Société possède dans une salle de la Préfecture doivent être également, aussitôt que possible, transférées ailleurs afin de permettre l'installation d'un nouveau service départemental.

M. le Président veut bien accepter la mission de faire

XXIV

pour la recherche du meilleur local possible les diligences nécessaires.

— Il est alloué à M. Gontard, concierge de la mairie, une gratification de 20 fr. pour l'exercice 1913.

— M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Charles Lesbros, directeur d'école à Serres, qui demande l'autorisation de reproduire dans la revue *Le Bassin du Rhône*, une partie de l'article de M. Martel, sur son excursion au chourun Martin (*Bulletin*, 20^e année, 2^e série, n^o 40, 4^e trimestre 1901).

Le Conseil d'Administration autorise volontiers, en ce qui le concerne, cette reproduction à condition qu'il soit indiqué que cet article est extrait du *Bulletin* de la Société.

La même autorisation sera demandée à l'auteur, M. Martel, dont la réponse sera transmise à M. Lesbros.

— Les demandes d'échange de leurs publications avec notre *Bulletin*, faites par « la Société bourguignonne d'histoire naturelle et de préhistoire » et par l'« Athénée de Pertuis », sont favorablement accueillies.

— M. Joseph ROMAN, est délégué pour représenter la Société à la session des Sociétés des Beaux-Arts des départements en 1914, fixée au 14 et 17 avril 1914.

— Sur la demande de la Société d'Archéologie d'Avranches et de Mortain, la Société d'Etudes émet les vœux :

1^o Qu'il soit institué à l'abbaye du Mont-St-Michel, un Musée public ;

2^o Que ce Musée soit composé d'objets provenant du Mont-St-Michel et même de tout autres objets pouvant servir à l'étude de l'art français du X^e au XV^e siècles.

Ce vœu sera transmis à M. Sausse, président de la Société savante susdite.

— Il est décidé que le *Bulletin* de la Société éditera la thèse de M. Charles ROMAN, sur l'ordre de Chalais, dont dépendait l'abbaye embrunaise de Boscodon ; les 229 pièces justificatives qui accompagnent cette étude seront publiées à part.

XXV

— Les communications qui seront présentées à l'assemblée générale du 1^{er} décembre 1913, sont prévues et arrêtées.

La séance est levée à 7 heures.

Le Président,

MANTEYER.

Le Secrétaire-adjoint,

Henri HUGUES.

PROCÈS-VERBAL

DE

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

du 1^{er} Décembre 1913

L'Assemblée générale des membres de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, pour l'année 1913, a eu lieu le lundi premier décembre 1913, à deux heures, à la Mairie, sous la présidence de M. Georges DE MANTEYER, président.

Sont présents : MM. l'abbé ALLEMAND, ANGÉNIOL, l'abbé AYE, CHAUVET, Georges DE MANTEYER, ETIENNE, FABRE, FAUCHER, Edmond HUGUES, Henri HUGUES, Henri ITIER, JEANSELME, PEYROT, TRÉMEREL, TRUC, VALLON.

— Le compte-rendu de l'Assemblée générale ordinaire du 14 décembre 1912, lu par M. Henri HUGUES, secrétaire-adjoint, est approuvé.

— Il est procédé à l'élection du tiers des membres du Conseil d'administration soumis au renouvellement et qui sont :

MM. FABRE, Armand IMBERT, LATY, Georges DE MANTEYER, TEISSIER, THOUARD, VALLON.

Le pouvoir des administrateurs qui seront nommés en leur remplacement durera du 1^{er} janvier 1914, au 31 décembre 1916.

Sont réunis aux bulletins des 16 membres présents ceux des 35 membres qui ont bien voulu voter par correspondance et qui sont : MM. l'abbé ACHARD, BOURCIER, BRENIER, le chanoine Ulysse CHEVALIER, le colonel CORRÉARD, l'abbé

XXVII

DAVIN, LÉON PINET DE MANTEYER, le Directeur de l'imprimerie Alpine, le baron DUPONT-DELPORTE, ESCALLE, FABRE, GAIGNAIRE, le chanoine GUILLAUME, Armand IMBERT, IMBERT, P.-J. ITIER, JACQUES, LOUIS JEAN, LÉOTIER, MANGAREL, David MARTIN, MONTJEAN, MÜLLER, NICOLLET, PAVIE, PLAT, ROCHE, Charles ROMAN, Joseph ROMAN, ROSTAIN, Saint-Marcel EYSSERIC, SIGNORET, TEISSIER, VÉSIGNIÉ, WILHELM.

Le nombre des suffrages exprimés a donc été de 51 et la majorité absolue de 26.

MM. FABRE, Armand IMBERT, LATY, Georges DE MANTEYER, TEISSIER et VALLON, ayant obtenu chacun 50 voix et M. THOUARD, 51, ont été proclamés membres du conseil d'administration pour 3 ans.

— M. le Président expose que M. René MOLCK, administrateur de la Société, ayant démissionné de ses fonctions, il y a lieu de le remplacer et que les pouvoirs de l'administrateur qui sera nommé en son lieu expireront le 31 décembre 1914.

M. Benjamin FAUCHER, archiviste-départemental, ayant obtenu 50 voix est nommé administrateur de la Société jusqu'à cette date.

— M. VALLON, trésorier lit à l'Assemblée le compte financier de la Société pour l'année 1913 et le projet de budget pour l'année 1914. L'un et l'autre sont approuvés et M. le Président adresse à M. VALLON, les remerciements les plus vifs de la Société, pour sa gestion perspicace et attentive.

M. le Président fait connaître que l'absence de M. Albert LATY, administrateur de la Société, si dévoué à ses intérêts et toujours assidu à ses réunions, est due à l'état actuellement précaire de sa santé. Il exprime, avec l'assentiment général, le désir de son prompt et complet rétablissement.

— M. le Président annonce que, conformément au vœu émis par l'Assemblée générale du 4 janvier 1912 et suivi déjà à l'Assemblée générale du 14 décembre 1912, diverses communications vont être faites à l'Assemblée.

XXVIII

Il donne d'abord la parole à M. Edmond HUGUES, président honoraire de la Société ¹. M. HUGUES entretient la Société du transfert des cendres du connétable de Lesdiguières, fait, en 1822, des Diguières à Sassenage dont il a eu l'occasion de retrouver le procès-verbal officiel.

Cette intéressante communication qui est écoutée avec la plus grande attention donne lieu à un échange d'observations et M. le Président adresse à M. Edmond HUGUES, les remerciements de l'assistance.

M. Joseph CHAUVET, à son tour, intéresse vivement l'Assemblée par une communication très étudiée, nourrie de documents, sur l'état civil des protestants dans la région de Serres, aux XVII^e et XVIII^e siècles ².

— M. Benjamin FAUCHER, archiviste départemental, qui lui succède, donne à l'Assemblée lecture d'une lettre inédite de Colbert, en date du 20 août 1672, qui a été offerte aux Archives Départementales par M. Bruno Chabre en 1911, qu'il commente avec érudition et qu'il fait passer aimablement de main en main ³.

— M. David MARTIN ensuite, entretient la Société du nouvel et précieux accroissement du Musée de Gap que constitue la ceinture de bronze découverte en Champsaur, dans le vallon de l'Auberie, vers 900 mètres d'altitude, entre deux chaînes de collines, en face de la Motte. Ce monument conservé heureusement, par les soins intelligents de M. Perrot, a pu être acquis grâce à la bonne volonté d'un certain nombre de souscripteurs.

— M. le PRÉSIDENT donne à M. David MARTIN, aux applaudissements de tous, les remerciements qui lui sont dus pour avoir fait aboutir l'acquisition par notre Musée de cette pièce précieuse qui sera publiée par la Société.

A son tour, il prend la parole, et fait une communication

¹ Voir, ci-après, pp. 1-3, le texte de cette communication.

² Voir, ci-après, pp. 4-11, le texte de cette communication.

³ Voir, ci-après, pp. 12-13, le texte de cette communication.

XXIX

relative à un petit trésor de monnaies du XVI^e siècle récemment trouvées à Faucon ¹.

— Avant de clore la séance, M. le PRÉSIDENT annonce que M. le Chanoine GUILLAUME, frappé si cruellement par la perte de la vue; a fait don à la Société de ses quatre derniers volumes d'inventaires d'archives.

Ils sont relatifs à la vallée du Queyras, à Embrun, à l'abbaye de Boscodon et à Gap.

De plus, M. le Chanoine GUILLAUME, communique une série de documents des XVII^e et XVIII^e siècles relatifs à l'histoire municipale de Gap, qui pourront être publiés dans le bulletin de la Société. M. le PRÉSIDENT, en détache, parmi les plus intéressants, les deux textes qui concernent l'entrée de Louis XIII à Gap, le 24 février et le 1^{er} mai 1629 ; il lit les harangues que débitèrent au roi les Consuls de la ville en ces deux jours, les plus solennels de leur vie.

Il demande à l'Assemblée de s'associer à lui pour rendre un hommage mérité à l'activité féconde de notre laborieux confrère dont la vie s'est passée à exhumier les sources de notre histoire médiévale.

Il exprime à M. le Chanoine GUILLAUME les vives sympathies de la Société dans le malheur qui vient de le frapper. Il est persuadé que M. Benjamin FAUCHER saura continuer l'œuvre si méritoire entreprise par M. le Chanoine GUILLAUME, son prédécesseur.

La séance est levée à six heures.

Le Président,

MANTEYER.

Le Secrétaire-adjoint,

Henri HUGUES.

¹ Voir ci-après, pp. 14-19. le texte de cette communication.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

du 8 Décembre 1913

Le Conseil d'Administration de la *Société d'Etudes*, s'est réuni le lundi 8 décembre 1913, à 5 heures, à la Mairie, sous la présidence de M. Georges DE MANTEYER, président sortant.

Sont présents :

MM. CHAUVET ;
Georges DE MANTEYER ;
LÉON DE MANTEYER ;
FAUCHER ;
David MARTIN ;
Joseph VOLLAIRE, administrateurs ;
et Henri HUGUES, Secrétaire-Adjoint ;

— Il est procédé à l'élection au bulletin secret du bureau de la Société pour l'année 1914.

Sont élus :

MM. Georges DE MANTEYER, *président* ;
TEISSIER et David MARTIN, *vice-présidents* ;
FABRE, *secrétaire* ;
VALLON, *trésorier* ;

Le bureau décide de continuer à s'adjoindre M. Henri HUGUES, comme secrétaire-adjoint.

M. CHAUVET, propose de compléter ce bureau par la nomination d'un bibliothécaire de la Société.

Cette proposition est admise à l'unanimité et le Conseil

désigne immédiatement M. Faucher, archiviste départemental, pour remplir ces fonctions pendant l'année 1914.

— Le Comité de publication est composé pour l'année 1914, de

MM. les MEMBRES DU BUREAU ;
l'abbé ALLEMAND ;
ANGÉNIOL ;
Joseph CHAUVET ;
Edmond HUGUES ;
Henri ITIER ;
Joseph ROMAN ;
Joseph VOLLAIRE ;

— Sont admis comme membres nouveaux :

MM. le Comte de JESSÉ-CHARLEVAL, avocat, 11, rue Haxo, Marseille, présenté par MM. Georges DE MANTEYER et Henri HUGUES.

Joseph VIAL, ancien agent-voyer, 18, rue de Valserrès, à Gap, présenté par MM. Georges DE MANTEYER, et David MARTIN.

Camille LÉOUFFRE, contrôleur des douanes à Bône, présenté par MM. Georges DE MANTEYER et David MARTIN.

— Le Conseil s'entretient de nouveau de la question du changement du local social : M. le Maire de Gap offre à la Société, en échange du local municipal qu'elle doit quitter, la jouissance d'une maison dépendant jadis du grand séminaire, dans la rue de l'Odéon. Cette maison est assez délabrée. Les membres du Comité d'Administration devront se rendre compte, en la visitant, si, cependant, elle pourrait convenir à la Société¹.

La séance est levée.

Le Président,

MANTEYER.

Le Secrétaire-adjoint,

Henri HUGUES.

¹ Depuis lors, cette maison a été reconnue ne pouvoir être adaptée aux besoins de la Société. Nos collections ont été transportées, le 1^{er} février dernier, au second étage du N° 26 de la rue de Provence.

SITUATION FINANCIÈRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

Au 31 Décembre 1913

COMPTE DE L'EXERCICE 1913

RECETTES

Fonds libres de 1912		46	17
Cotisation 1912 (7)	70	» } 1.300	»
— 1913 (121).....	1.210		
— 1914 (1).....	10		
— Bibliothèques (2)... ..	10		
Vente de Bulletins		3	35
Subvention départementale		200	»
Trois termes de rente.....	171	75 } 181	35
Compte de dépôt	9		
		60	
TOTAL.....		1.730	87

XXXIII

DÉPENSES

Factures des imprimeurs pour 1912.....		56 »
Impression du <i>Bulletin</i> n° 5.....	376 70	} 1.372 90
— — n° 6.....	249 70	
— — n° 7.....	380 15	
— — n° 8.....	365 10	
Facture.....	1 25	
Frais d'envoi du <i>Bulletin</i>	73 10	} 110 60
Frais de recouvrement.....	37 50	
Salaire de l'employé.....		110 »
Entretien de la salle pour 1912.....		15 »
Facture du secrétaire.....		12 60
Payé à M. Itier.....		50 »
Reste en caisse.....		3 77
TOTAL....		<u>1.730 87</u>

PROJET DE BUDGET

Pour l'Année 1914

RECETTES

Fonds libres de 1913,.....	3 77
Cotisations (115).....	1.150 »
Subvention départementale.....	200 »
Rentes du dernier trimestre 1913	57 25
Rentes de l'année.....	229 »

TOTAL	1.640 02
-----------------	----------

DÉPENSES

Entretien de la salle pour l'année 1913.....	20 »
Solde du compte de M. Itier.....	50 »
Impression du <i>Bulletin</i>	1.200 »
Frais d'envoi et secrétariat.....	100 »
Frais de recouvrement.....	50 »
Salaire de l'employé.....	110 »
Entretien de la salle pour 1914	10 »
Dépenses diverses et imprimés	100 02

TOTAL.....	1.640 02
------------	----------



LA TRANSLATION A SASSENAGE

DES CENDRES

DU CONNETABLE DE LESDIGUIÈRES

(1822)

Par M. Edmond HUGUES

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer un document qui me paraît intéresser notre histoire locale, comme tout ce qui concerne notre illustre compatriote, le Connétable de Lesdiguières.

Il s'agit de l'un des originaux, en forme authentique, du procès-verbal de la translation des dépouilles mortelles du Connétable et de plusieurs membres de sa famille au château Desdiguières, à Sassenage.

En voici le texte :

Du dix-neuf février mil huit cent vingt-deux, devant nous, Maire de la commune du Glaizil, département des Hautes-Alpes, est comparu Monsieur Pierre Chauvac, chargé d'affaires de Monsieur le Comte de Noailles, Ministre d'Etat, domicilié à Paris, et de Madame la Comtesse, son épouse, ceux-ci gérant la tutelle des enfants de feu Monsieur le Marquis de Béranger, issus de son mariage avec Madite Dame de Noailles, née Boisgelin, son épouse en premières noces.

Lequel nous a dit que Monsieur le Comte et Madame

la Comtesse de Noailles ayant pris en considération que le local où se trouvent déposées dans l'ancien château de Lesdiguières, en cette commune du Glaizil, les dépouilles mortelles de François de Bonne, Duc de Lesdiguières, Connétable, Duc et Pair, et celles de divers membres de cette illustre famille, dont les biens ont passé dans les mains desdits mineurs Béranger ¹.

Croyant faire ce que la décence publique, la morale et le respect dû aux Nobles souvenirs qui s'attachent à ces précieux restes paraissent imposer à leur représentant actuel, Monsieur le Comte de Noailles s'est pourvu auprès de Monsieur le Préfet des Hautes-Alpes pour lui demander l'autorisation de faire l'enlèvement de ces mêmes restes à l'effet de les transporter au château de Sassenage, appartenant à la famille Béranger et les déposer dans la chapelle dudit château dans le département de l'Isère.

Que cette autorisation a été accordée par lettre, en date du treize décembre 1821, que M. Chauvac nous a présentement exhibée ; en conséquence il nous requiert de nous transporter au château des Diguières à l'effet d'assister à l'enlèvement des ossements qui y reposent et constater le placement qu'il va en faire dans des caisses préparées pour le transport dont il s'agit.

A quoi obtempérant, Nous maire soussigné accompagné des sieurs Jean-Jacques Achard, négociant, demeurant au Noyer, Jacques Antoine Gaillaud, percepteur à Saint-Bonnet et d'Etienne Mollard, membre du Conseil municipal, demeurant au Glaizil, que nous avons requis comme témoins, nous sommes rendus audit château des Diguières et sommes entrés dans le caveau où étaient les tombes du Duc de Lesdiguières et des membres de sa famille.

Nous avons trouvé le local entièrement en ruines, sans portes ni toitures, ouvert à l'accès des animaux même et

¹ Quelques mots ont évidemment été omis dans le texte du procès-verbal.

La phrase devait-être ainsi conçue : Ayant pris en considération que le local... *est dans un déplorable état...* ou quelque chose d'équivalent.

exposé à toutes les intempéries de l'air. Dans le local nous avons reconnu : 1^o les ossements du Duc de Lesdiguières placés dans le fond du caveau, à droite ; 2^o les ossements du Duc de Crèqui placés dans le milieu dudit caveau, sur la même direction ; 3^o les ossements du Comte Dussault à l'entrée vis-à-vis la porte ; 4^o enfin les ossements des divers membres de la famille épars çà et là dans le fond du caveau. Lesquels ossements ont été réunis par les soins dudit Monsieur Chauvac et déposés dans trois caisses de bois noyer, teintes en noir avec une croix blanche et le signe de deux os. Observant néanmoins que les ossements du Duc de Lesdiguières sont renfermés dans la caisse n^o 1. Ceux du Duc de Crèqui dans celle n^o 2 et ceux du Comte Dussault dans celle n^o 3 et que le sieur Gaduel, percepteur de Saint-Eusèbe, qui a signé le présent avec nous accompagnera le convoi jusqu'à sa destination. Auxquelles nous avons posé les scellés de la manière suivante, savoir : deux sur chacune d'elles et à chaque extrémité en cire rouge et sur le joint du couvercle.

De tout quoi nous avons dressé le présent procès-verbal à double minute dont l'une sera déposée aux archives de la commune du Glaizil et l'autre a été remise audit M. Chauvac et avons signés avec Monsieur Chauvac et les témoins susnommés.

Fait et dressé au château des Diguières les jour mois et an susdits.

J.-J. ACHARD.	C.-L. CHAUVAC.	BRUNET, maire.
GAILLAUD.	Etienne MOLLARD.	



L'ÉTAT CIVIL DES PROTESTANTS

DE LA

Basse Vallée du Buëch

Au XVII^e Siècle

Par M. Joseph CHAUVET

Les Archives départementales des Hautes-Alpes possèdent (série E. supplément, n° 647) deux cahiers petit in-16, contenant — partiellement, on va le voir — l'état civil des protestants de la basse vallée du Buëch de 1637 à 1673. Sauf les registres de l'Eglise réformée de Gap, conservés après la Révocation de l'Edit de Nantes dans les Archives de l'hôpital de notre chef-lieu et embrassant la période de 1625 à 1684, les cahiers dont je parle sont, à ma connaissance, le seul document de ce genre qui existe pour le département : ils méritent à ce titre d'être signalés à la curiosité des chercheurs. Dans la région, les actes de catholicité de la même date sont eux-mêmes, malgré leurs chances beaucoup plus sérieuses de conservation, si rares, pour ne pas dire à peu près inexistantes !

...

Le premier de ces cahiers, un peu plus grand et sensiblement plus épais que l'autre, est intitulé, de l'écriture du pasteur lui-même : « Le roole de ceux qui ont été baptizés

dans les Eglises de Laragne, Saléon et Lagrand par Benjamin Sauze, F (*idei ?*) M (*inister ?*) en ces lieux ». Il contient en effet, dans les seize premiers feuillets, remplis en totalité ou avec des blancs, les actes de baptême, puis aussi, à l'envers, les actes de mariage (où l'encre a blanchi dans les pages 1 et 3, au point de les rendre à peu près illisibles); enfin, commençant et se poursuivant au milieu même du cahier, les actes de sépulture.

Ce cahier n'est ni coté ni paraphé.

Le premier acte de baptême reçu par Sauze est du 31 juillet 1637; le dernier, du 16 avril 1651. Son premier acte de mariage est du 25 août 1637; le dernier, du 5 mars 1651. Quant aux actes de sépulture, sous l'intitulé: « Roole de ceux qui sont morts dans l'Eglise de Larage (*sic*) depuis l'année 1638 », ils se poursuivent jusqu'au 7 juillet 1650.

Au cours de son ministère, Sauze avait eu nombre de fois occasion de transcrire des faits intéressant sa propre personne: c'est ainsi que, le 13 juillet 1639, il avait épousé Suzanne Félix, de Saléon. Trois enfants au moins étaient issus de cette union: deux fils, Jean et Charles, décédés en bas-âge, et une fille, Marguerite Sauze, dont le baptême n'est point mentionné au cahier de Sauze, mais que nous retrouvons plus tard, le 18 mai 1663, épouse de sieur Pierre du Roy, originaire de Nérac en Gascogne, devenu châtelain de la baronnie d'Arzeliers.

Quant à Benjamin Sauze, il était certainement décédé avant 1663, et probablement dès 1651.

Il fut remplacé par Jean Terrasson, qui continue la série des actes de baptême, à la suite de ceux de son prédécesseur et sous le titre: « Mémoire de iceux qui ont été baptsés (*sic*) en l'Eglise réformée de L'Aragne, par Jean Terrasson, pasteur de ladite église depuis le commencement de juillet 1651 ».

Terrasson appartenait sans doute à une famille dioise que nous voyons quelquefois paraître dans les actes de ce pasteur. Il est marié à Madeleine Vieux et il a un fils, Paul, parrain en 1653. Son écriture est élégante, comme d'ailleurs celle de Sauze, et un peu moins menue; mais

cela ne saurait racheter le silence absolu qu'il garde sur les mariages et les décès de ses coreligionnaires durant un espace de 18 ans, de 1651 à 1669. Il pouvait avoir, me dira-t-on, un autre registre et c'est, en effet, la première pensée qui vient à l'esprit en constatant cette regrettable lacune. Mais, hélas ! cette lacune est loin d'être la seule. Quelques indices peuvent nous faire soupçonner que Sauze, déjà, manquait quelque peu d'ordre dans la tenue de ses actes. Mais Terrasson qui, contrairement à la pratique de son prédécesseur, ne signe même pas les siens, échappe à toute statistique : des intervalles, tout à fait inexplicables, çà et là de plusieurs mois, parfois de plus d'un an, montrent que le ministre et ses fidèles — ceux-ci ne pouvant, à la longue, ignorer cette manière de procéder — attachaient peu d'importance à la régularité en cette matière.

...

Au commencement de l'an 1669, sieur Pierre du Roy, châtelain de la baronnie d'Arzeliers, paraphe, de sa large écriture, le second cahier dont j'ai parlé, pour contenir les « baptêmes, mariages et mortuaires... de ceux de la Religion, qu'il a remis à M^{re} Jean Terrasson, ministre de la présente Eglise ». Et en effet, du 6 janvier 1669 au 26 juin 1671, Terrasson y reçoit quelques actes de chacune de ces trois catégories. Cette dernière date, après laquelle Terrasson disparaît, est immédiatement suivie de celle du 10 octobre 1671, à laquelle intervient Lacroix, ministre à Die ; puis immédiatement aussi, sans plus d'explication, du baptême de Marie, fille de « sieur Salomon Bonnard, notaire royal, natif de Menglon, rentier du château de Laragne, et de Suzanne Chion, fille du sieur Gaspard Chion », célébré par Cyrus Chion, ministre à Rosans, qui signe, avec cette qualité, le 22 février 1672.

Pourquoi, après une lacune qui se prolonge jusqu'au 14 octobre de cette année 1672, le même Cyrus Chion reprend-il le cahier n° 1, non coté ni paraphé, que l'on

avait semblé abandonner ? Nous n'en savons rien. Il y mentionne quelques mariages et baptêmes, ceux-ci tantôt « dans le temple de Laragne », une fois « dans la maison où l'on fait la prière à Saléon » (le mot : *temple* a été effacé), ailleurs sans désignation particulière. Aucun acte de sépulture. A tout seigneur, tout honneur : au notable et très ferme religieux qu'était « Messire Gaspard de Perrinet, seigneur marquis d'Arzeliers, Châteauneuf et autres places », le futur réfugié de Genève, il était réservé de clôturer la liste des actes qui nous occupent, en présentant un enfant au baptême, le 18 février 1673, de concert avec dame Suzanne, dite « Suson de Saint-Cosme » sœur dudit Gaspard de Perrinet.

Et, comme le disaient les éditeurs du bon vieux temps où l'on parlait latin, *cætera desiderantur...*

Tels quels, ils n'en sont pas moins capables, ces modestes témoins du passé, de nous suggérer quelque vivante idée de cette petite communauté protestante. Le pasteur Arnaud, dans son histoire des protestants du Dauphiné, nous dit de l'Eglise de Laragne qu'elle se constitua vers 1616-1618 ; qu'elle comprit, dans sa circonscription, d'abord en Dauphiné, Vitrolles, Ventavon, Saléon, Le Poët. Ribiers, puis, un peu plus tard, Mison et Sisteron en Provence. Or, les énonciations de nos cahiers nous conduisent à ajouter à cette liste Lagrand, qu'Arnaud regarde comme étant resté annexe de l'Eglise d'Orpierre ; au contraire, — si bien tous les autres lieux désignés par Arnaud semblent avoir fourni des paroissiens à Sauze, Terrasson et Cyrus Chion, — Ventavon et Sisteron ne fournissent aucun nom.

J'ai parlé des pasteurs. Pour cette période, Arnaud cite le nom latinisé de Benjamin Sauzius, avec la seule date 1637, et le donne comme élève de l'Académie de Genève en

1632. Fosse (?) aurait été, d'après lui, pasteur à Laragne en 1651, année de sa mort ; ce renseignement me paraît suspect et je crois à une mauvaie lecture, puisque le nom de Sauze prend parfois, pour notre personnage lui-même, la forme de Sausse et a pu s'écrire Sosse. En ce qui concerne Terrasson, le même auteur, après avoir donné les dates 1653-1660, ajoute qu'il fut prêtre à Lyon en 1662, et, de fait, le cahier est muet sur l'année 1662 ; mais Terrasson recommence sa rédaction en 1663, et la mène jusqu'en 1671 dans des conditions de continuité, sinon parfaite, du moins suffisante pour nous prouver que cette délégation lointaine a pris fin. Arnaud ne connaît pas les deux ans du ministère de Cyrus Chion (1672-1673) et sait que le ministre en fonction au moment de la révocation de l'Edit fut un certain Mathieu Maty (1679-1683) ; si ce dernier tint registre des actes de ses fidèles, déjà bien diminués en nombre par l'effet des mesures qui précédèrent la Révocation, ce ne fut point dans les livres de ses prédécesseurs.

Dans ces livres, à côté des ministres, nous rencontrons ceux qui les touchaient de près : en 1657, « M. Etienne Baile, diacre et maître d'école à Laragne » ; en 1663, Jacques Dolain (ou Tolain) étudiant en théologie.

Quelques familles nobles, dévouées, semble-t-il, à leurs idées religieuses, forment une part de cette petite communauté ou viennent l'assister dans ses cérémonies. En premier lieu, les barons (dits plus tard marquis) d'Arzeliers ; leurs parents : noble Daniel de Perrinet, sieur de Mison, et noble Charles de Perrinet, sieur de Savournon (vers 1640), noble Gaspard de Perrinet, sieur du Bersac (en 1650), le baron et Madame de Saint-Côme. Puis, ce sont Madeleine d'Allons, dame du Bersac (1639) et noble François Disdier d'Allons (1672) ; ailleurs, les Bardel de Montrond, les Bardel sieurs de Chénebières ou dame Lucrèce de Champoléon, dame de La Plaine, viennent tenir au baptême les enfants de leurs parents les Armand de Châteaueux, ou autres (de 1649 à 1672). En 1651, on baptise à Eyguians un fils de noble Cyrus Autard de Bragard, et demoiselle

Louise de Bragard intervient bien souvent aussi comme marraine. Noble Daniel du Thau, sieur de Bénévent et sa femme d^{lle} Françoise de Revilliasc viennent à Vitrolles pour le baptême des enfants de leur fille Marguerite, mariée à sieur Jean Pinchinat (vers 1670). En 1671, noble César de Bardonnenche, sieur de Souville, enseveli dans le « sépulcre de sa maison d'Antonaves, ayant passé l'âge de 80 ans, a honorablement parachevé ses jours en vrai chrestien avec ferme espérance de salut éternel ».

Voici la bourgeoisie : à Laragne, avec les gens qui exercent des charges, et que la sollicitude des Perrinet, en particulier, a soigneusement choisis parmi des coreligionnaires, au besoin appelés du dehors. J'ai cité plus haut, et c'est un exemple assez frappant pour l'époque, le notaire Bonnard et la famille des châtelains, les Du Roy, venus d'assez loin, les seconds surtout. Ajoutons-y la nombreuse et assez influente famille des Chion, qui requiert souvent l'office de la plume des ministres : sa parenté avec tous les pasteurs de ce nom, de même que son origine dioise, ne me semblent pas douteuses, à consulter les fréquentations que révèlent nos actes. S^r Gaspard Chion est un simple bourgeois ; M^r Jean Chion est, lui, avocat et juge de Laragne. J'ai parlé des Pinchinat, de Vitrolles ; leur voisin de « Barsilonne » (lisez : Barcilonnette), Abraham Augier, épouse à Laragne demoiselle Suzanne Armand, en 1647. A Saléon, nous trouvons les Félix, ainsi que M^e Bernardin Provansal, notaire royal, et sa famille. Voici les Taxil du Poët, qui viennent d'Orpierre s'unir aux Archimbaud, de Laragne. M^e Buisson, notaire de Châteauneuf-de-Chabre résidant à Laragne, et M^e Labori, notaire à Ribiers, sont aussi de « la Vache à Colas ». Quelques noms de marchands, artisans ou ménagers, tels que les Gaudemard, de Laragne ; les Dode et les Audibert, de Mison ; les Bertrand, de Saléon, figurent, bien entendu, au nombre des partisans de la R. P. R., comme on disait déjà à cette époque, mais l'on peut être étonné, en somme, de l'absence presque complète de gens du menu peuple. J'ai noté, dans les mariages, quatre abjurations de futu-

res épouses, ci-devant « papistes » en 1638, 1640, et 1649 (pour deux d'entre elles, dont l'une épouse Daniel Cornand, de La Faurie); une abjuration d'homme, du 27 septembre 1637, ne fait aucune allusion à un prochain mariage.

Chercher à suivre dans leurs destinées, et notamment au point de vue religieux, quelques-unes des familles protestantes qui viennent d'être nommées; voir dans quelle mesure, après l'Edit du 18 octobre 1685 jusques et y compris la Révolution française, les unes fournirent de vrais et fidèles catholiques, les autres, seulement des convertis aussi « nouveaux » que peu convaincus, et, le plus souvent, de ces deux descendance; vérifier en un mot, sur une petite collectivité humaine, cette idée de Vogüé que les vivants sont des morts qui parlent : ce serait tâche moins difficile que délicate, dont l'intérêt ne saurait être poussé trop loin aux dépens de la discrétion. Elle excéderait, en tout cas, les limites de cet article.

Mais, comme les familles, les livres ont aussi leur destinée, et celle des modestes feuillets dont je me suis occupé n'est pas la moindre curiosité des secrets qu'ils contiennent. Elle nous est révélée par un brouillon de procès-verbal de dépôt au greffe du bailliage de Gap, en note volante, rédigé à la fin du mois de décembre 1768, qui est resté joint à ces cahiers avec description de l'état desdits cahiers, et, surtout, par la note inscrite sur l'un des cahiers, qui compléta ou remplaça ce projet de procès-verbal : « Remis rièr le greffe du bailliage de Gap, le 3 juillet 1769, donné décharge à M. Bonnard, chanoine (gratis) ».

Ainsi donc, l'état des familles réformées avait été conservé un siècle durant chez les descendants de l'une d'entre elles, et un Bonnard, — héritier des Bonnard, des Chion, allié aux Sauze et aux Du Roy, tous jadis hommes de confiance du consistoire de Laragne, — un Bonnard devenu

chanoine fort orthodoxe le tirait de sa cachette, ou, plus probablement, le découvrait dans quelque recoin de galetas. Une recherche, relative à une affaire alors en cours, fut faite après cette exhumation et l'avait peut-être provoquée.

Ainsi interrompus un instant dans leur sommeil, les actes de l'Eglise de Laragne retombèrent en léthargie et devaient, cette fois, y rester plus longtemps encore, cinq quarts de siècle, c'est-à-dire jusqu'au jour où un greffier du tribunal les tira de la « poudre du greffe », en versant ses archives anciennes dans le fonds départemental.

Et j'en aurais fini avec cette trop longue histoire, si je ne tenais à dire brièvement pourquoi j'ai qualifié de très orthodoxe le chanoine dépositaire des actes de famille de ses hérétiques aïeux. Félix Bonnard, notre chanoine, alors âgé de 62 ans, fut, quoique assermenté, détenu « au ci-devant séminaire » pendant la Terreur, pour avoir reçu des prêtres qui lui étaient adressés par Mgr de Vareilles, et ce, pendant plus d'un an : incarcéré le 3 brumaire an II, il l'était encore le 15 brumaire an III. Le souvenir de cette dure épreuve n'abattit point son courage, lorsque, mis en liberté, il vit deux ans plus tard arriver le 18 Fructidor. Sa maison, place Saint-Arnoux, ne cessa, pendant la période fructidorienne, de servir clandestinement de lieu de réunion pour les exercices du culte. Les mémoires inédits de Farneaud nous racontent comment, certain dimanche, il taillit être surpris par la gendarmerie, alors qu'il allait célébrer la messe devant une assistance de fidèles. Il ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de son frère, Bonnard, ingénieur à Sisteron, qui sut gagner du temps et égarer les recherches des soupçonneux agents du Directoire national..

Les rédacteurs des actes de 1637-1673 n'avaient point prévu cet épilogue !



UN BILLET DE COLBERT

(1672)

Par M. BENJAMIN FAUCHER

Entre autres documents, M. Bruno Chabre a donné, le 15 novembre 1911, aux archives des Hautes-Alpes, un billet autographe de Colbert, que M. l'abbé Guillaume n'a pas manqué de signaler ¹ et dont voici la teneur ² :

« Ce 20^e aoust 1672, à Saint-Germain.

« La Damoiselle dont vous m'escrivez par votre lettre
« du 5^e de ce mois est une coureuse qui a fait parler d'elle
« dans toutes les provinces du royaume sous ce beau
« nom qu'elle a inventé de la damoiselle de Saint-Aignan. Je
« suis fâché de la peine qu'elle vous a donnée et vous
« remercie du soin que vous en avez pris en ma considéra-
« tion. Je suis à vous.

« COLBERT ».

Qu'était cette « damoiselle de Saint-Aignan » si fâcheusement appréciée par Colbert ? Les *Lettres* de ce dernier, publiées par Pierre Clément ³, ne permettent pas

¹ *Annales des Alpes*, nov.-déc. 1911, p. 111.

² Ce texte se trouve transcrit sur un double feuillet de papier mesurant 112^{mm} sur 160^{mm}.

³ Paris, impr. Nat., 1861-1882, 7 vol., gr. in-8° et la table alphabétique.

de l'identifier. On peut supposer toutefois que si Colbert prit la peine de s'intéresser à cette personne, c'est qu'il était légitimement contrarié de voir une « coureuse » causer du scandale en s'affublant du nom de son nouveau gendre : Paul de Beauvillier, *duc de Saint-Aignan*¹, venait en effet d'épouser, le 21 janvier 1671, Henriette-Louise Colbert, 8^e enfant du ministre.

¹ Paul, duc de Saint-Aignan, dit le duc de Beauvillier, pair de France, 3^e fils de François (1^{er} duc de Saint-Aignan, 1607 ou 1610-1679), né en 1648, mort le 31 août 1714. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique et pourvu de plusieurs bénéfices dont il se démit à la mort de son frère François. Il prit alors le titre de comte de St-Aignan, succéda à son père dans la charge de premier gentilhomme de la chambre, sur sa démission hérita de son duché-pairie (1679) et se fit appeler duc de Beauvillier pour lui laisser le titre de duc de Saint-Aignan. Il était l'ami intime de Saint-Simon qui parle longuement de lui dans ses *Mémoires*. Colbert avait eu 6 fils et 3 filles ; le duc de St-Aignan, épousa Henriette-Louise Colbert le 21 janvier 1671.



LES ÉCUS DE FAUCON

par M. Georges DE MANTEYER

M. Casimir Richaud, boulanger à la Motte-du-Caire, ayant acquis, près de là, à Faucon une mesure de vilain aspect qui le gênait, l'a fait démolir par M. Marius Jullien, maçon de Venterol, il y a environ deux mois.

Dans un angle obscur de la voûte, le maçon est tombé à l'improviste sur une cachette rectangulaire où l'on pouvait introduire la main. Cette cachette contenait une sonnaille de vache en bronze : prenant l'objet, à son poids, dans la poussière, pour une simple pierre, le maçon fit le geste de le jeter parmi les décombres avec les matériaux de la démolition. Cependant, entendant quelques tintements sourds et imprévus, il se ravisa et il reconnut, au premier examen, que la sonnaille se trouvait remplie de « vieux sous ». Le soir venu, n'ayant plus rien à faire, il les examina et avisa, le lendemain matin, le propriétaire de sa trouvaille. Un léger nettoyage à l'eau de savon suffit pour faire voir aux sceptiques que ce n'étaient pas des sous, mais bien des écus. La trouvaille prenait de l'intérêt : d'autant plus que la sonnaille en tenait environ six douzaines, sans compter une pièce plus large, également en argent, portant deux bustes superposés.

Le 22 novembre, Marius Jullien, ayant en mains 57 de ces écus est venu à Gap, sur les indications de M. Paul Gaignaire pour les faire déterminer exactement ; le 2 décembre, une autre personne en montrait, à Gap, un 58^e ;

le 24 février, Marius Jullien y est revenu avec M. Casimir Richaud, portant 6 autres écus avec la pièce, d'aspect différent, qui y était jointe.

Voici l'énumération sommaire de ces 65 pièces : les 6 ou 7 restantes qui n'ont pu être vues, ne modifieraient, sans doute, guère l'aspect de cette trouvaille.

FRANÇOIS 1 ^{er} Lettre B pointée (<i>Rouen</i>) (1538-1546); écu surmonté de la couronne ouverte un cœur entre les mots <i>Francorum</i> <i>Rex</i> (M ^e Guillaume de Houpeville).	1
Lettre r cursive (<i>Rennes</i>) (1539-1546), écu surmonté de la couronne fermée, accosté de 2 hermines (M ^e Jean Ferré)..	1

Soit, deux écus de François 1^{er} (1538-1546).

HENRI II Lettre A (<i>Paris</i>) (1547-1549) pièce sans date frappée au Moulin. Les deux C de la légende de l'avers et les deux premiers de la légende du revers portent, à l'intérieur, une rose ayant cinq pétales. Belle pièce, inaugurant le type monétaire moderne (M ^e Grondelle de Bau- né) ¹ 29 ^{mm} de diamètre, poids 9 gr. 34 ²		1
Lettre D (<i>Lyon</i>)	1560	5
» F (<i>Angers</i>)	1559	1
» G (<i>Poitiers</i>)	1555	1
» H (<i>La Rochelle</i>)	1555...1)	2
» » »	1559...1 {	

¹ E. Faivre, Etat actuel des ateliers monétaires français et de leurs différents, 2^e édition Paris Florange [1895]. Notes additionnelles p. 41.

² M. A. Finet, à Gap, à bien voulu déterminer avec précision ce poids sur ses balances.

» K (<i>Bordeaux</i>)	1558..1	}	3
» » »	1559..2		
» L (<i>Bayonne</i>)	1554..1	}	3
» » »	1560..1		
» » »	1561..1		
» M (<i>Toulouse</i>)	1555..1	}	5
» » »	1558..1		
» » »	1560..2		
» » »	1561..1		
» Z (<i>Grenoble</i>)	1560..3	}	7
» » »	1561..4		

Soit 28 écus de Henri II (1554-1561).

CHARLES IX Lcttre D (<i>Lyon</i>)	1562..1	}	7
» » »	1563..1		
» » »	1564..3		
» » »	1566..2		
» F (<i>Angers</i>)	1562		1
» H (<i>La Rochelle</i>)	1563..1	}	3
» » »	1564..1		
» » »	1565..1		
» I (<i>Limoges</i>)	1562		1
» K (<i>Bordeaux</i>)	1563..1	}	3
» » »	1565..2		
» L (<i>Bayonne</i>)	1565..2	}	5
» » »	1567..1		
» » »	1569..1		
» » »	1570..1		
» M (<i>Toulouse</i>)	1562..1	}	5
» » »	1565..1		
» » »	1566..1		
» » »	1567..1		
» » »	1569..1		
» N (<i>Montpellier</i>)	1563..1	}	2
» » »	1566..1		
» R (?) (<i>St-André-de-Villeneuve</i>)	1570		1
» T (<i>Nantes</i>)	1561		1

» Z (<i>Grenoble</i>)	1562	2
» & (<i>Aix</i>)	1567	1

Soit 32 écus de Charles IX (1561-1570).

HENRI III Lettre I (<i>Limoges</i>)	1575	1
---------------------------------------	------	---

Soit un écu de Henri III (1575).

HENRI II roi de Navarre	1573	1
-------------------------	------	---

Soit un écu du futur roi de France Henri IV.

Enfin, la médaille suivante de Marguerite et de Guillaume duc de Mantoue marquis de Montferrat, qui mesure 32 ou 33^{mm} de diamètre et pèse 12 gr. 50 ¹.

+ MARG-ET-GVL·DVCES·MANT-ET-MAR·MONTF·

Deux bustes de profil à dextre, celui de Guillaume empiétant sur celui de Marguerite. Les lettres E et T sont liées dans le mot ET.

Au revers, une couronne de verdure et de fruits dont la forme caractérise la famille des conifères. Dans le champ, en trois lignes : NON·IM/PROVIDIS/·1562·/

Groupant les 65 pièces par dates, on obtient le résultat suivant :

(1534-1546) = 1	1558 = 2	1563 = 4	1569 = 2
(1538-1546) = 1	1559 = 4	1564 = 4	1570 = 2
(1547-1549) = 1	1560 = 11	1565 = 6	1573 = 1
1554 = 1	1561 = 7	1566 = 4	1575 = 1
1555 = 3	1562 = 7	1567 = 3	

¹ M. A. Finet a bien voulu déterminer ce poids comme le précédent.

Groupant les 65 pièces par provenance, on obtient le résultat suivant :

Lyon	(1560-1566) = 12	Aix	(1567) = 1
Toulouse	(1555-1569) = 10	Nantes	(1561) = 1
Grenoble	(1560-1562) = 9	Paris	(1547-1549) = 1
Bayonne	(1554-1570) = 8	Poitiers	(1555) = 1
Bordeaux	(1558-1565) = 6	Rennes	(1539-1546) = 1
La Rochelle	(1555-1565) = 5	Rouen	(1538-1546) = 1
Angers	(1559-1562) = 2	St-André (?)	(1570) = 1
Limoges	(1562-1575) = 2	Navarre	(1573) = 1
Montpellier	(1563-1566) = 2	Mantoue	(1562) = 1

Etant donné le lieu de la trouvaille, la prépondérance des pièces de Lyon et de Grenoble s'explique d'elle-même. L'abondance des pièces du sud-ouest est faite pour attirer l'attention : Toulouse, Bayonne, Bordeaux et La Rochelle dominant. Ce fait est d'autant plus remarquable que les pièces de cette région donnent les millésimes les plus récents (Toulouse, 1569 ; Bayonne, 1570 ; Navarre, 1573 ; Limoges, 1575).

Il faut donc croire que le trésor dont il s'agit a été caché dans ce petit village des Alpes peu après 1575 par quelqu'un qui, se trouvant dans cette localité, avait eu des relations très récentes avec la Navarre ou, tout au moins avec le sud-ouest de la France. C'était, sans doute, un capitaine protestant, car toute la région se trouvait dès lors entre les mains des troupes dirigés par les chefs de la nouvelle religion.

C'est un fait assez rare de rencontrer ainsi des dépôts de cette époque composés uniquement d'écus, à l'exclusion de tout billon ; ce trésor représentait, pour la personne qui l'avait caché, une somme assez ronde.

Aujourd'hui, les écus du XVI^e siècle n'ont rien perdu de leur valeur, quoiqu'ils ne courent plus. Le boulanger de La Motte-du-Caire et le maçon de Venterol en trouveront donc bien de quoi se partager fraternellement une dizaine de louis. Si l'on pense que cette mesure venait, quand elle a été démolie, d'être vendue au boulanger pour la somme de sept francs cinquante centimes, la morale de cette

histoire sera qu'il faut tenir aux vieilles maisons. Elles ont, toutes, leurs secrets qu'elles ne disent pas, d'ailleurs, à tout le monde et elles valent davantage qu'elles n'en ont l'air.

Gap, 30 novembre 1913, 6 mars 1914.



A Mademoiselle Angèle Arrighi.

AUBADE TRISTE

Par le chemin d'or de l'automne,
Vers toi je suis venu, lassé.
Au seuil je n'ai trouvé personne
Qui m'ait connu quand j'ai passé.

Chère, je viens d'un grand voyage ;
Des tristesses j'ai fait le tour ;
Mais jamais sur aucun rivage,
Je n'ai cueilli la fleur d'amour.

Là-bas aux clartés de l'aurore
Aux parfums des bois et des champs
Je revoyais ton âme éclore
Harmonieuse comme un chant.

Je revoyais dans l'oseraie,
Sur l'étang, bordé de buissons,
Le cygne qui fuit et s'effraie
En laissant sur l'eau des frissons.

Et l'épaisse haie où les merles
S'envolaient, croisant le chemin,
En faisant ruisseler les perles
Des liserons et du jasmin.

Mais pourquoi donc devant ta porte
 Ne réponds-tu pas à la voix
 Du triste passant qui t'apporte
 Le souvenir de ses-émois ?

Mon bâton est un cep d'automne ;
 Mais il s'enguirlande à nouveau.
 Viens vers la source qui chantonne
 Sous la caresse du roseau.

Hélas ! ta porte est toujours close,
 Je t'appelle et tu ne viens pas !
 Sur le mur se flétrit la rose
 Muet est l'écho de mes pas.

La joie est brève, l'heure passe ;
 L'aurore est proche de la nuit.
 Le hierre au tronc se désenlace :
 Notre cher amour s'est enfui !

Adieu ! Je vais suivre la route,
 Dans la brume des derniers soirs,
 Où l'âme résignée écoute
 Le vol éploré des espoirs.

Me rappelant, triste ou ravie,
 Ta voix qui me berça le cœur,
 Dans le linceul de ma douleur
 Je fermerai les yeux et j'oublierai la vie.

PAUL GUÉRIN-LONG.

Embrun, le 5 septembre 1912.

A M. de Duranti de la Calade.

LE SPHINX

Les siècles ont suivi des siècles innombrables,
Depuis que le sculpteur dont le ciseau géant
Le dégagea du bloc de granit, sur les sables
Le posa, monstre étrange et divin, s'allongeant,

Suivant les rites, aux rayons intarissables
D'Amon Ra qui tira le Monde du néant.
Connaissant des Dieux les secrets impénétrables,
Et ce qu'ils ont voulu de l'homme en le créant,

Rêveur, il vit passer les nations errantes
Et des grands conquérants les hordes triomphantes.
Il entendit gémir toute l'humanité,

Et toujours accroupi sur ses pattes de pierre,
Il contemple, sans que s'abaisse sa paupière,
Tous les siècles futurs de son éternité.

PAUL GUÉRIN-LONG.

Aix-en-Provence,



SITUATION ÉCONOMIQUE

DU

DÉPARTEMENT DES HAUTES-ALPES

en 1801

PAR M. L'ABBÉ P. GUILLAUME

(Fin)

SAINT-BONNET

1. *Réponses aux questions sur lesquelles le citoyen Préfet demande des renseignemens relativement aux communes du Noyer, Poligni, La Fare, Saint-Bonnet, Bénévent-et-Charbillac, La Motte, Saint-Eusèbe, Les Costes, Mollines et Les Infournas.*

2. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution, compris la nourriture, était d'un franc 20 centimes.

3. Quelle variation a éprouvé cette fixation pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée, en numéraire ?

La journée de travail a été portée, pendant la Révolution, jusques à trois francs, puisque les journaliers exigeoient un quartal de seigle par jour et leur nourriture.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Le prix moyen de la journée de travail est aujourd'hui d'un franc 50 centimes.

5. Quelles sont les causes de ces variations ?

Les causes de ces variations dérivent : 1° du manque de bras par les réquisitions ; 2° de la grande émission du papier monnaie, qui avoit trop multiplié le signe représentatif ; 3° du renchérissement des comestibles et denrées de toute espèce.

6. Le prix des comestibles et denrées de toute espèce a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

Voir la réponse cy-dessus, à la 5° question.

6. Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne ?

La nourriture habituelle des habitants de la campagne est le pain de seigle avec son tout, les pommes de terre, le jardinage, le laitage, quelque peu de viande salée, les jours de repos et, pour boisson, l'eau.

8. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitans épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

Les habitants épars des campagnes, ceux des villages et bourgs où l'on ne récolte que du seigle et point de vin, vivent tous de la même manière ; ceux des villes où l'on récolte du vin et du froment ou méteil ont en cela une meilleure nourriture. Ils peuvent encore l'améliorer par les profits qu'ils font par l'industrie et le commerce, qui est absolument paralysé dans les campagnes.

9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes ?

La consommation journalière de chaque individu des campagnes peut s'évaluer, terme moyen, à 40 centimes.

A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation des gens vivant dans les villes, bourgs et villages ?

La consommation journalière des gens vivant dans les villes, bourgs et villages où l'on perçoit du vin, peut s'évaluer à 45 centimes, parce que, s'ils boivent du vin, ils ne mangent pas tant de pain et, d'ailleurs, le pain de méteil ou de froment est plus nourrissant que le seigle.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

L'étoffe de ménage qu'on nomme *rozé* ou *cordeilla*.

11. Comment se la procure-t-on ?

De la *tondaille* des brebis ou moutons, qu'on file dans les ménages et qu'on fait fabriquer et teindre dans le pays.

12. Le nombre des bestiaux a-t-il augmenté depuis la Révolution ?

Le nombre des bestiaux a diminué depuis la Révolution.

13. Quelles sont les causes qui s'opposent à leur multiplication ?

Les causes de leur diminution dérivent principalement : 1° du manque de moyens pécuniaires ; 2° de la rareté du numéraire ; 3° de la diminution des fourrages par les réquisitions considérables qui en ont été faites ; 4° des réquisitions des bestiaux en nature et enfin, du défaut de culture des prairies, qui, n'étant pas engraisées, arrosées et renouvelées, produisent infiniment moins. Une autre cause qui s'oppose à la multiplication, c'est la grande exportation des jeunes veaux pour les boucheries.

14. Quels sont les pays qui en fournissent aux communes cy-devant désignées ?

Les habitants des communes dont s'agit tiennent des vaches, quelque cheval ou jument, ou quelque bourrique, pour l'exploitation de leurs terres. En général, ils élèvent de jeunes veaux, pour entretenir leurs capitaux de labour et, quand ils en manquent, ils vont en acheter à La Mure ou à *La Matcisine*, département de l'Isère. Ils renouvellent à peu près tous les ans leurs chevaux ou juments, et ne renouvellent leurs bourriques que quand elles ne peuvent presque plus travailler.

15. Quel est le nombre de bestiaux de toute espèce qui entrent ou sortent de ces communes par l'effet du commerce ?

Bestiaux entrants :

	Mulets	Chevaux ou Juments	Boeufs ou Vaches	Anes ou Bourriques	Moutons ou Brebis	Cochons
Saint-Bonnet .	20	60	30	20	500	150
Bénévent et Charbillac. .	12	10	15	12	200	40
Infournas. ...	—	—	—	—	—	10
La Fare	—	—	—	—	100	25
Le Noyer.....	—	24	—	—	200	—
Les Costes....	—	12	8	—	—	15
St-Eusèbe	—	24	10	—	300	20
La Motte.....	20	18	—	—	—	12
Molines.	—	—	—	—	—	8
Poligny.	—	30	—	8	150	60

Bestiaux sortants :

Suivant les renseignements pris des maires des communes.

	Mulets	Chevaux ou Juments	Boeufs ou Vaches	Anes ou Bourriques	Moutons ou Brebis	Cochons
Saint-Bonnet ..	20	50	—	—	—	—
Bénévent et Charbillac. ...	12	8	12	—	200	—
Infournas.	—	—	4	—	100	—
La Fare.....	—	—	8	—	250	—
Le Noyer.....	—	20	24	—	300	—
Les Costes.....	—	10	12	—	200	—
St-Eusèbe	—	20	18	—	250	—
La Motte.....	20	12	12	—	125	—
Molines.	—	—	4	—	100	—
Poligny.	—	24	—	—	150	—

OBSERVATIONS

Ce n'est que pour renouveler les chevaux et juments qui tous sont employés aux travaux de l'agriculture, qu'il en sort. Les brebis et moutons, tout comme les cochons qui entrent à Saint-Bonnet, y sont consommés.

Les cochons qui entrent dans les autres communes y sont également consommés.

Les brebis ou moutons qui sortent sont presque tous du croit des brebis que les particuliers tiennent chez eux.

Il entroit dans plusieurs de ces communes, avant la Révolution, beaucoup plus d'avérage. On allait chercher des agneaux à Arles. Mais, depuis quelques années, on n'y va plus ou très peu, soit par rapport à la rareté du numéraire, soit parce que les routes n'étaient pas sûres. Il sort annuellement de ces différentes communes cinq cents jeunes veaux pour les boucheries d'Aix, Marseille, etc.

16. Serait-il possible de former des haras dans les communes, soit pour les ânes, soit pour les chevaux ?

On ne voit dans aucune de ces communes, de local propre ni assez étendu pour y former des haras. Le domaine du citoyen Revillasc, à Poligny seroit le seul qui présenterait quelque possibilité. Mais les écuries sont toutes nécessaires aux bestiaux d'exploitation, et les pâquages ne sont encore pas assez étendus.

Il serait cependant très utile pour ces communes et pour toute la vallée du Champsaur, qu'on y introduisit des étalons en chevaux et ânes de belle espèce. Trois chevaux et quatre ânes suffiroient, et on trouveroit facilement à les placer, en les distribuant dans les différentes communes. Alors, beaucoup d'habitants tiendroient des juments pour avoir des poulins et l'espèce des bourriques et des ânes dont on se sert dans les communes, qui sont très petits, s'amélioreroient.

17. Quelles sont les causes des épizooties, et quels en seroient les moyens d'en prévenir le retour ?

On n'a pas vu, depuis longtemps, des épizooties caractérisées, dans les communes, quoiqu'il arrive des mortalités de bestiaux assez fréquentes.

Il paraît que ces mortalités de bestiaux procèdent du peu de soin qu'ont les cultivateurs de tenir les écuries propres ; de ce qu'ils laissent trop entasser les fumiers dans les mêmes écuries ; qu'ils y tiennent trop chaudement les bestiaux.

Ces mortalités peuvent encore procéder de ce que, souvent, on renferme les fourrages trop humides, soit pour n'être pas assez fanés après avoir été coupés, soit pour avoir été mouillés par les pluies, ce qui occasionne une trop grande fermentation, qui corrompt absolument les fourrages, inconvénient qu'on pourrait prévenir en plissant dans le cœur de la masse de foin deux ou trois fagots d'épines pour ménager un vide où les exhalaisons chaudes viendroient se concentrer et s'amortir.

18. Quelle est la quantité du produit des récoltes en grain dans les communes dont s'agit ?

La quotité du produit des récoltes en grains est en général du quatre au cinq pour un.

19. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit, par aperçu, dans les mêmes communes ?

Suivant les renseignements particuliers pris des maires de ces différentes communes sur la quantité des semances qu'on y jette et d'après la baze du produit déterminée par la réponse à la 18^e question, il doit se percevoir dans ces différentes communes dix-neuf mille cinq cents setiers seigle et trois cents setiers orge ou avoine. On n'y perçoit que très peu de froment, qu'on peu cependant évaluer à cent cinquante setiers.

20. De quelles denrées se compose le pain dont on se nourrit dans les communes ?

Le pain dont on se nourrit dans les communes est composé de seigle avec son tout. Quelques habitants y mêlent même la farine d'orge et la pomme de terre.

21. Y perçoit-on du vin et en quelle quantité ?

On n'y perçoit du tout point de vin¹.

¹ Ce mémoire n'est pas signé. J'ai des raisons de croire qu'il a été rédigé par Jean-Louis Motte, notaire à St-Bonnet en 1800-1805.

SAINT-JULIEN ET CHABOTTES

1. *Nous, Maires des communes de St-Julien et Chabottes, pour répondre aux circulaires du cit. Bonnaire, Préfet du département des Hautes-Alpes, en date des 6 et 13 ventôse an neuf [26 février et 4 mars] avons rédigé ce qui suit :*

2. Quel était le prix moyen de la journée du travail avant la Révolution ?

3. Quelles variations a éprouvée cette fixation pendant le cours de la Révolution ?

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Ces trois questions posées, nous estimons que le prix moyen de la journée de travail était, avant la Révolution, de quinze sous, dans les communes dont nous avons à parler.

Mais, pendant le cours de la Révolution, cette fixation a éprouvé différentes variations, qu'il n'est pas aisé de saisir dans leur rapidité. Le prix des comestibles et autres denrées en est si peu l'unique cause que l'époque du *maximum* fut celle où l'on paya la journée de travail le plus chèrement. Il en est d'autres : les assignats se multiplièrent et les ouvriers devinrent commodes. La jeunesse fut appelée aux frontières, et les bras manquèrent. Alors, la journée de travail éprouva une hausse considérable ; mais, dans ces temps tumultueux, rien n'était uniforme : près de l'ouvrier modéré qui travaillait pour vingt-cinq sols, en était un autre qui recevait le double.

Enfin, parut le *maximum*, cette conception éversive de tous les bienfaits de la société. La sainte agriculture en reçut une atteinte mortelle. Les ouvriers, chargés d'assignats, qui pouvaient par leur moyen se procurer toutes les denrées à vil prix, cessèrent de travailler ou unirent leurs services à un prix énorme. L'oisiveté triomphait, à la faveur de ce nivellement désastreux, et le propriétaire, resté

sans secours, était embarrassé des riches moissons qui couvraient ses héritages, alors on paya la journée de travail jusqu'à trois francs.

Après que le *Maximum* eût été levé, l'équilibre se rétablit aussitôt, et la journée fut au prix actuel.

Aujourd'hui, elle est fixée, prix moyen, à trente sous, et la cherté des denrées n'est pas encore l'unique cause de l'élévation de ce prix. Nous en voyons d'autres :

La première, que nous avons déjà assignée, est le manque de bras. Une jeunesse nombreuse, l'honneur de ces hameaux, a été dispersée. Ces athlètes vigoureux, que le père de famille conduisait au champs, ont été appelés à des travaux plus glorieux encore, et ce même père, aujourd'hui emprunte des secours étrangers, qu'il paye chèrement. Il lui en coûte d'avantage ; il s'épuise lui-même, et ses terres sont plus mal cultivées. Infortuné vieillard, consolez-vous ; le héros que vous bénissez, chaque jour, va donner la paix à l'Europe et vous rendre vos enfants couverts de gloire.

La seconde qui, pour être moins sensible et pourtant aussi réelle, est une certaine impression que le papier monnaie a laissé dans les esprits. On ne revient qu'avec peine, et toujours lentement, d'une habitude lucrative. On était accoutumé à un salaire exorbitant et l'on conserve encore la même prétention, quoique le motif n'existe plus en entier. Cette observation nous paraît juste et la cause que nous développons a des effets plus grands et plus étendus qu'on ne pense communément.

6. Quelle est la nourriture habituelle des gens vivants dans les campagnes ?

7. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitants épars dans les campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu dans les villes, bourgs et villages ?

Nous répondons : du pain de seigle, pour la plupart, une mauvaise soupe, composent la nourriture habituelle

des habitants répandus dans les communes que nous examinons.

Les pommes de terre, les raves, les choux et autres légumes du pays sont les seuls ingrédients de cette soupe.

D'ailleurs, on ne remarque pas une différence sensible dans la nourriture des gens vivants réunis dans les villages et celle des habitants épars dans les campagnes ; mais elle est grande entre ceux-ci et les habitants des villes et bourgs. Le cœur sensible ne peut sans peine en faire la comparaison ; quand on connaît les tables somptueuses qu'on dresse sous les lambris des villes, et qu'on voit ensuite les repas qu'on prend dans ces humbles chaumières, l'âme généreuse en est profondément affectée.

Pauvres colons de ces hameaux, ils concourent principalement pour leurs travaux aux commodités du riche, sans partager la moindre de ses jouissances.

La consommation journalière de chaque individu, dans ces communes, peut être évaluée, terme moyen, à dix sous.

Nous ne chercherons pas à évaluer ici celle des gens vivant dans les villes et bourgs, puisqu'il ne s'en trouvent pas dans l'arrondissement qui fait l'objet de la présente.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ? Comment se les procure-t-on ?

Les vêtements sont en général les mêmes dans ces communes ; guêtres, culotte, gilet, veste, d'une même étoffe, en font l'assortiment. Cette étoffe, fabriquée dans le pays, provient de la toison des moutons qu'on nourrit.

En fait de linge, on emploie une toile fort grosse, également fabriquée dans le pays ; mais comme le chanvre qu'on récolte ne suffit pas à sa consommation générale, on est en usage d'en acheter aux marchés de Gap, Tallard et Saint-Bonnet. Il en est ensuite de ce chanvre comme de la laine : les préparer, est l'ouvrage de quelques hommes qui connaissent cet art, et de leurs mains, il passe dans celles des femmes pour être filés.

La longueur des hivers, qui fit inventer ailleurs des arts frivoles, dont tout le mérite est souvent de tromper l'ennui au dépens de la vertu, s'emploie entièrement dans ces lieux

à des travaux utiles : les femmes n'y connaissent pas plus le repos que les hommes. Depuis l'aurore du matin jusques bien avant dans la nuit, elles travaillent pour vêtir leurs époux, leurs frères, leurs enfants. Les amusements ne prennent pas plus sur leur temps que le luxe dans leur parure. Elles sont vêtues de la même étoffe que les hommes, et, s'il y a quelque différence, elle existe dans la couleur qui, sans différence, elle existe dans la couleur qui, sans lui donner plus de prix semble pourtant adoucir la rusticité.

12. Quelle est la quotité du produit des récoltes par rapport à la semence ?

Le produit des récoltes dans ces communes est le trois ou quatre de la semence, compensation des unes avec les autres : car il y a des communes où ce produit est bien moindre.

La grande quantité de neige qui tombe dans ces quartiers et qui y séjourne cinq à six mois, cause annuellement de grands dommages dans leurs terres ensemencées. Elle étouffe ces germes précieux ou les livre enfin à un gel et dégel qui les déracine et les étend sans vigueur sur une terre devenue stérile.

Quelque fois encore, quand après avoir échappé à tant de périls, la récolte au printemps recrée la vue par son apparence superbe, un froid de quelques jours vient anéantir toutes les espérances du laboureur et la gelée ne laisse plus que des épis vides et desséchés dans les champs et la désolation dans les familles.

13. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit par aperçu dans ces communes ?

Nous estimons qu'en total la récolte en grains peut être fixée à cent cinquante quintaux froment, sept mille quintaux seigle, cent trente quintaux orge, sept cents cinquante quintaux avoine.

14. De quelle denrée se compose le pain dont on se sert dans ces communes ?

Nous avons dit, ci-dessus, que le seigle faisait pour la plupart le pain de ces communes. Nous pouvons ajouter

que beaucoup de familles y mêlent de l'orge. Ce pain est d'autant moins bon qu'on ne sépare pas le son de la farine, et, seul, il suffit pour donner une idée de la misère de ce pays. Encore n'est-il pas rare d'en voir manquer des honnêtes citoyens, des pères de famille, chargés de plusieurs enfants, héritiers de leur misère comme de leur vertu.

Au reste, on ne perçoit point de vin dans ces communes. Le laboureur s'y désaltère auprès des sources qui coulent dans le champ qu'il travaille.

Observations sur les bestiaux

1° Les bestiaux sont dans ces communes, en même nombre aujourd'hui qu'avant la Révolution. Ce qui s'oppose à leur multiplication c'est qu'il n'y a pas des pâquerages, et que la détresse des familles force les particuliers à vendre les petits presque dès leur naissance, pour fournir aux pressants besoins du ménage.

C'est aux foires de Gap et St-Bonnêt que les habitants de ces communes vont habituellement acheter les bestiaux qui leur sont nécessaires et vendre ceux qu'ils ne peuvent pas garder.

2° Quant aux épizooties, on a beaucoup raisonné sur leurs causes, sans en être plus instruits. Les uns les attribuent aux eaux, d'autres, à la construction défectueuse des écuries. Il est néanmoins reconnu que Chabottes et St-Julien en sont principalement affligés.

3° A propos des haras, nous ne pensons pas que ces communes soient susceptibles d'un établissement de ce genre. Il nécessiterait des dépenses que leur faible productions ne peuvent comporter.

Telles sont les observations que nous avons faites sur les communes de Chabottes, Chabottonnes, Chaliol, St-Julien, Le Forest, Buissard, St-Laurent-du-Cros, et Laye.

Puisse le digne magistrat qui les demande parvenir à un entier succès dans les vues bienfaisantes qu'il a pour notre département, et vous, citoyens des Hautes-Alpes, votre reconnaissance s'est fait entendre. Vous avez béni le nou-

veau Gouvernement et le Préfet que vous tenez de lui; mais vous avez encore d'autres bienfaits à en attendre.

Fait à St-Julien, le vingt-quatre ventôse an neuf de la République française [15 mars 1801].

GÉRARD, *maire*¹; MÉAILLE².

SERRES

24 ventôse an 9 [15 mars 1801].
9 germinal an 9 [30 mars 1801].

Le maire de la commune de Serres au Citoyen Préfet des Hautes-Alpes.

CITOYEN PRÉFET,

1. Je réponds aux questions dont aux deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser les 6 et 13 de ce mois [de ventôse an 9 = 26 févr. et 14 mars 1801].

2. Avant la Révolution, le prix moyen de la journée de travail était assez généralement, dans ce canton, de 90 centimes ou 18 sous.

3. 4. La création du papier monnaie donna lieu à une augmentation progressive de 7 à 8 centimes annuellement depuis le commencement de 1791 jusqu'à l'an 4, et elle est restée fixée à peu près à ce taux; de sorte qu'actuellement le prix moyen est de 1 franc 35 à 40 centimes ou 28 sous.

5. J'attribue les causes de cette augmentation progressive: 1° à la diminution des bras, qui, devenant plus sensible, chaque année, en raison des réquisitions d'hommes, devait naturellement opérer une hausse dans le prix du travail; 2° au discrédit successif du papier monnaie qui avait cours: les ouvriers et manouvriers s'étant accoutumés à augmenter le prix de leur salaire, dans la proportion

¹ Claude-Barthélemy Gérard, de La Plaine, juge de paix du canton de Chabottes, de 1791 à 1798, membre du district de Gap en 1791-1794, maire de St-Julien en 1800-1802.

² Christophe Méaille, maire de St-Julien-en-Champsaur en 1794-1802.

que les assignats perdoient de leur valeur, ont enfin rendu cette augmentation arbitraire et n'ont voulu souffrir aucun rabais sur le paiement de leur travail, même lorsque les denrées ont éprouvé une baisse.

Il est résulté de ce système que le prix des comestibles n'a pas été l'unique cause de ces variations; l'augmentation de la journée de travail a tenu principalement aux deux causes qu'on vient d'assigner, savoir: la diminution des bras et l'habitude des ouvriers et manouvriers de hausser sans cesse le prix de leurs journées et de ne jamais condescendre à aucune modération.

6. La nourriture habituelle des habitants de la campagne se compose, en général, des deux tiers de froment et d'un tiers de méteil.

La seule différence qu'on remarque dans cette nourriture entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages, c'est que ceux-cy, pour la plupart, ne se nourrissent que de froment.

7. La consommation journalière de chaque adulte des campagnes peut s'élever à un kilogramme de pain, c'est-à-dire un peu plus de 2 livres.

8. La consommation en pain des gens vivant dans les villes, bourgs et villages réunis, peut s'évaluer à un quart de moins pour ceux qui boivent du vin.

10. Les vêtements les plus en usage sont d'une étoffe de ménage, fabriquée avec les laines du pays.

Le nombre des bettes à laine, loin de s'être accru, dans ce canton, depuis la Révolution, a, au contraire, éprouvé une diminution sensible.

Les causes de cette diminution sont: 1° la diminution des pâturages causée par les défrichements des terres gastes, auxquels la plupart des communes se sont livrées avec une espèce d'acharnement, depuis 8 à 10 ans; défrichements qui ont, en outre, produit ce malheureux effet d'inonder et raviner la plaine; — 2° le deffaut d'avances. Les habitants de ce canton, généralement pauvres, le sont devenus encore davantage par les réquisitions de toute espèce et par la privation de leurs enfants. Ils se sont esti-

més heureux de pouvoir labourer leurs terres et n'ont pas eu les moyens d'avoir des bestiaux pour se procurer des engrais ; — 3° la cherté des gages des bergers et autres domestiques. Le prix excessif qu'ils ont exigé, depuis la Révolution, a fait que plusieurs propriétaires ont renoncé à tenir des troupeaux d'avérage.

Malgré cela, il est encore d'usage, dans toutes les communes du canton, que la plupart des habitants y tiennent quelques moutons et brebis, et y élèvent des agneaux ; ce qui leur donne moyen de vendre annuellement certain nombre de moutons, qui sont comme un superflu. J'en indique la quantité approximative dans le Tableau cy-joint pour les communes qui composent le canton.

12. Je vous adresse également, Citoyen Préfet, l'état des récoltes de chacune des mêmes communes¹. Je ne suis pas sûr que les renseignements que j'ay pris à ce sujet soient parfaitement exacts ; mais je me suis rapproché de la justesse autant que possible.

Il est assez rare qu'il règne des épizooties dans ce canton. Les bêtes à laine sont quelquefois sujettes à la gale. On se sert en ce cas des moyens curatifs indiqués par Daubenton dans son *Instruction pour les bergers*.

Voilà, Citoyen Préfet, mes observations. Je désire qu'il puisse s'y en trouver quelqu'une d'utile et que, connaissant en partie nos maux, vous puissiez y faire apporter quelque remède par le Gouvernement.

J'ay l'honneur de vous saluer.

GONTARD².

¹ Le tableau annoncé fait défaut.

² Jean-Louis Gontard, notaire de Serres, commissaire du Roi près le tribunal du district de Serres le 24 janv. 1792, notaire de 1803 à 1815.

TALLARD

1 *Réponse aux différentes questions renfermées dans les lettres du citoyen Préfet des Hautes-Alpes en date des 6 et 13 ventôse an 9 [25 févr. et 4 mars 1801].*

2. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Depuis 1780 jusques en 1790, il n'y a pas eu de variation ; elle se rapportait seulement aux différentes saisons de l'année, déterminée en trois classes, savoir à quinze, vingt et vingt-cinq sols.

3. Quelle variation a éprouvé cette fixation, pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée en numéraire ?

Depuis la création du papier monnaie jusqu'à son entière dépréciation, le prix de la journée de travail avait augmenté d'une manière sensible et s'était portée dans les mois de Germinal, Floréal, Prairial et Messidor de chaque année, jusqu'à trente-cinq sols.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Depuis le retour du numéraire la journée a éprouvé une faible diminution et jusqu'à présent la plus haute est portée à trente sols, pendant les travaux les plus pénibles et les plus pressants.

5. Quelles sont les causes des variations, que vous assignerez ?

D'abord, les bras qui ont été tirés de l'agriculture depuis la Révolution, la création du papier monnaie et l'augmentation des denrées.

6. Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne ?

Du pain, de la soupe, d'*hortolage* ou des pommes de terre ; leur boisson en général est la piquette, vulgairement appelée *trempe*.

7. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence

sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes, bourgs et villages ?

Oui, il règne cette différence que les derniers sont en usage de se procurer chaque année des cochons, dont ils salent la viande, dans la généralité des maisons, ils mêlent de plus quelque peu de vin à leur boisson.

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes ?

Le pain fait la principale dépense d'un ménage, et ne s'élève pas en général au-delà de sept sols.

9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation des gens vivant dans les villes, bourgs et villages ?

C'est beaucoup de porter la dépense de chacun d'eux à huit sols.

10. Quels sont les vêtements le plus en usage ?

L'étoffe de maison appelée *cordeillac*.

11. Comment se les procure-t-on ?

En général, les habitants de la campagne tiennent de l'avérage et font ouvrir la laine, qui leur procure l'étoffe appelée.

12. Quelle est la quotité du produit des récoltes en grains dans les communes que je vous ai désignées ; est-ce le $\frac{1}{3}$, le $\frac{1}{4}$, le $\frac{1}{5}$, etc., de la semence ?

A part la commune de Jarjayes, qui produit le $\frac{1}{4}$, les autres en général ne rendent que le $\frac{1}{3}$.

13. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit, par aperçu, dans ces mêmes communes ?

A Tallard année commune, douze cents charges, ci.	1.200
à Neffes, six cents charges, ci.....	600
à Châteaunieux, cent cinquante charges, ci.....	150
à Jarjayes, sept cent charges, ci.....	700
à Lettret, quatre-vingt-dix charges, ci.....	90
à La Saulce, trois cent cinquante charges, ci.....	350
à Iardier, quatre cent cinquante charges, ci.....	450
à Fouillouse, cent charges, ci.....	100

TOTAL..... 3.640

14. De quelles denrées se compose le pain dont on se sert dans les communes ?

En général le blé méteil, ou l'on mêle encore de l'orge, de l'espautre, et même des pommes de terre.

15. Y perçoit-on du vin et en quelle quantité ?

A Tallard, année commune, six mille charges, ci.	6.000
à Neffes, mille charges, ci.	1.000
à Châteauneuf, onze cents charges, ci.	1.100
à Lettret, treize cents charges, ci.	1.300
à Jarjayes, quatorze cents charges, ci.	1.400
à La Saulce, quinze cents charges, ci.	1.500
à Lardier, huit cents charges, ci.	800
à Fouillouse, cent charges ci.	100
TOTAL.	13.200

Observations

En comparant les anciens états de recensements sur les bestiaux en général, d'avec les renseignements nouvellement pris, il en résulte que le nombre ne s'est point accru, à l'exception de celui des chèvres, qui, fort médiocre avant la Révolution, est devenu effrayant depuis cette époque.

Le peu de foin que l'on récolte dans la majorité des communes est cause que les habitants ne tiennent de gros bétail que pour parvenir aux labours de leurs terres et autres travaux.

Les foires qui se tiennent à la ville de Gap fournissent ordinairement des bestiaux qui entrent dans les communes pour l'exploitation des fonds. Le commerce qu'on en fait doit être regardé comme nul. Il paraît de même qu'il est de toute impossibilité de former des haras, eu égard à la modique quantité de fourrages qu'on perçoit dans les communes.

On n'a pas absolument à se plaindre des ravages que les maladies épizootiques font sur les bestiaux; elles ne se

manifestent que très rarement dans les communes de mon arrondissement.

A Tallard, le 1^{er} Germinal an 9 [22 mars 1801].

MARTEL ¹.

UPAIX ET LARAGNE

21 mars 1801.

1. *Questions présentées par le citoyen Préfet du département des Hautes-Alpes par sa lettre du 6 ventôse an 9 [25 février 1801] au citoyen Carle, maire à Upaix.*

2. Quel était le prix moyen de la journée de travail avant la Révolution ?

Le prix moyen de la journée de travail pendant l'année était de 1 fr. 25.

3. Quelle variation a éprouvé cette fixation pendant le cours de la Révolution, en évaluant la journée en numéraire ?

L'augmentation sur la journée de travail, qui se trouve à l'article ci-après, est accrue progressivement chaque année.

4. Quelle est aujourd'hui cette fixation ?

Aujourd'hui les journées de travail, prix moyen, coûtent, tant en nourriture que salaire, 2 fr.

5. Quelles sont les causes des variations que vous assignerez ?

L'augmentation progressive [du prix] des denrées et marchandises paroît être une des causes de cette augmentation.

6. Le prix des comestibles, des denrées de toute espèce, a-t-il été l'unique cause de ces variations ?

¹ Pierre-Joseph Martel, propriétaire-cultivateur à Tallard le 25 nov. 1793, ou bien Jean-Louis Martel, notaire à Lardier, de 1800 à 1815.

Non seulement l'augmentation des comestibles, denrées et marchandises ont été une cause de cette augmentation, mais encore le manque le bras dans toute les communes du ci-devant canton de Laragne.

7. Quelle est la nourriture habituelle des habitants de la campagne ?

Du pain, composé de froment, seigle et *espeaute*, un peu de porc salé, des pommes de terre, des œufs, un peu de jardinage et laitage, mais en petite quantité.

8. Remarque-t-on dans cette nourriture une différence sensible entre les habitants épars des campagnes et ceux réunis dans les villes bourgs et villages ?

Les habitants épars des campagnes se nourrissent mieux que ceux réunis dans les villages. Les premiers ont plus de moyens et de facilité pour élever des cochons, quelques brebis qui leur donnent un peu de lait ; de nourrir sur leur sol des poules, et avoir un peu de jardinage. Les habitants réunis étant obligés de se déplacer pour cultiver leurs propriétés de terre éparses ne peuvent se livrer aux petits soins qu'exigent les cochons, brebis, poules et jardinages.

D'ailleurs sur huit villages dont est composé le ci-devant canton de Laragne, il n'y a que le dernier et celui du Monestier qui ayent d'arrosage.

8. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation journalière de chaque individu des campagnes ?

Le pain est l'objet le plus essentiel. On peut le porter à deux livres et évaluer la consommation à 40 centimes par chaque individu.

9. A combien peut s'évaluer, terme moyen, la consommation des gens vivant dans les villes, bourgs et villages ?

Les gens vivant dans les bourgs et villages, quoique se nourrissant moins bien que ceux des campagnes, dépensent davantage, puisqu'il n'ont pas les mêmes ressources, et plus d'occasion de dérangement. On peut évaluer leurs consommation à 50 centimes.

10. Quels sont les vêtements les plus en usage ?

Ceux en laine.

11. Comment se les procure-t-on ?

Environ une moitié des habitants (et en général ceux des campagnes) font fabriquer les toisons de leurs moutons et brebis; les autres (qui sont les propriétaires les plus aisés, et les plus indigens) achètent les étoffes.

12. Quelle est la quotité du produit des récoltes en grains dans les communes que je vous ai désignées, c'est-à-dire est-ce le $\frac{1}{3}$, le $\frac{1}{4}$, le $\frac{1}{5}$, etc., de la semence ?

En général, dans les communes du ci-devant canton de Laragne, c'est tout au plus si on peut évaluer le produit des récoltes en grains au 4 pour une mesure.

13. Quelle est la quantité de grains qui se perçoit, par aperçu, dans ces mêmes communes ?

On perçoit environ huit mille charges de blé, du poids de trois quintaux chaque, dont trois-quarts en froment et un quart en seigle; environ six cent charges épautre qui valent six cent quintaux de froment, et deux cents charges orge, qui valent trois cent cinquante quintaux froment. Quelques habitants sèment un peu d'avoine, qui sert pour faire manger aux bestiaux de labour et qu'on ne compte ici pour aucun revenu, attendu que c'est en très petite quantité.

14. De quelles denrées se compose le pain dont on se sert dans les mêmes communes ?

La composition du pain dont on se sert dans lesdites communes est pour les $\frac{3}{4}$ de blé froment et pour l'autre quart, en froment et seigle, et en froment et épautre.

15. Y perçoit-on du vin et en quelle quantité ?

On perçoit du vin dans toutes les communes du ci-devant canton de Laragne. On peut porter le total à six mille charges, du poids de 240 livres l'une.

16. Vous voudrés bien ajouter à ces renseignements ceux que vous pourrés vous procurer sur les bestiaux, par exemple si le nombre en a augmenté depuis la Révolution; ce qui s'oppose à leur multiplication; quels sont les pays qui en fournissent aux communes que je vous ai désignées. Vous chercherez à évaluer le nombre des bestiaux qui y entrent ou en sortent, par l'effet du commerce, en spécifiant les espèces.

On ne s'aperçoit d'aucune augmentation ni diminution de bestiaux, depuis la Révolution. Le défaut de pâturages et la nourriture grossière qu'on leur donne s'oppose à leur multiplication, surtout dans le genre des moutons et brebis qui ne peuvent engraisser que par des moyens très chers, puisqu'il faut leur faire manger du grain en quantité; ce qui rend nul leur produit. Indépendamment de la perte qu'on en fait à la suite de maladies épidémiques, très fréquentes, connues sous le nom de *bescle*, et contre lesquelles on ne peut trouver de remède, puisque l'animal est mort avant qu'on sache qu'il est malade: il périt, tous les ans, beaucoup de bœufs du même genre de maladie, qu'il faut remplacer par d'autres, qu'on se procure aux foires de Veyne, venant du côté de La Croix-Haute; à celles de Gap, venant du département de l'Isère, et du côté de l'Auvergne. On peut évaluer les pertes, année commune, dans le ci-devant canton de Laragne, à 6.000 fr. La perte qu'on éprouve sur le rechange des chevaux et mulets, qu'on se procure aux-mêmes foires et autres, peut-être portée à 4.000 fr. annuellement, par la raison qu'ayant de mauvais fourrages, tous les animaux souffrent et perdent de leur valeur. Il n'y a qu'une espèce d'animaux, dans les communes du cy-devant canton, qui soit de quelque rapport: c'est le cochon. Il en sort par vente environ mille annuellement, qui, à raison de 12 fr., tant gros que petits, donnent une somme de 12.000 fr., sur laquelle il en faut prélever au moins la moitié pour fraix de nourriture et de garde; reste net une somme de 6.000 fr.

17. Vous examinerez s'il serait possible de former des haras, soit pour les ânes, soit pour les chevaux, quels sont les lieux où ils pourraient s'établir. Vous me parlerez des épizooties, de ce qui les cause, de ce qui pourrait en prévenir le retour. — Il existe un marais appartenant à la commune d'Upaix, contigu à un autre appartenant à celle de Mison, département des Basses-Alpes, qui, jusqu'à présent n'ont rien rapporté qu'à quelques particuliers qui ont des fermes sur les bords. On croit que 20 juments et autant de poulins s'y nourrissent, depuis le 15 germinal [5 avril]

jusqu'à la fin de brumaire [novembre] de chaque année ; de sorte qu'il n'en coûterait que les fraix d'un garde et la nourriture de quatre mois et demi en hiver. Cette dépense serait bien modique, eu égard aux profits qu'on pourrait en retirer et à l'amélioration de l'espèce de chevaux que nous avons dans le département. Le citoyen Flour, qui a une ferme joignant le marais et qui a beaucoup de fourrages, se chargeroit de plusieurs juments, si le Gouvernement trouvoit à propos de lui donner quelques encouragements.

Jusqu'à présent, il n'a paru dans ces contrées aucun artiste vétérinaire. Il serait à propos qu'un de ceux qui sont à Gap y fit des visites. Il pourroit découvrir, par le moyen de ses observations, les causes des maladies, jusqu'à ce moment incurables, des bœufs et des moutons.

A Upaix, le 30 ventôse an 9 [21 mars 1801].

CARLE¹.

VEYNES

Le 30 ventôse an 9 [21 mars 1801].

Lachau, conseiller de Préfecture du département des Hautes-Alpes, au citoyen Préfet.

1. Citoyen Préfet, je viens vous présenter les renseignements que vous demandés relatifs au cy-devant canton de Veyne.

2. Le prix de la journée, avant la Révolution, était d'un franc cinquante centimes.

3. Cette fixation n'a éprouvé aucune variation pendant le cours de la Révolution.

¹ Louis Carle, membre du district de Serres le 14 juil. 1790, notaire à Upaix en 1800-1804.

4. La fixation de cette même journée est aujourd'hui à un franc quatre-vingt centimes.

5. Le prix des denrées et des comestibles de toute espèce a été la principale cause de cette augmentation : en observant que le besoin ayant donné plus d'activité à l'agriculture, il a été converti des prairies en terres à blé et fait des travaux extraordinaires.

6. Les habitants de la campagne se nourrissent ordinairement du pain composé moitié froment, moitié seigle, et, pendant l'hiver, de partie de grains *transeaux*, beaucoup de soupe, de pommes de terre, des fruits, du laitage, quelque peu de viande salée, et du jardinage; ne boivent pas du vin ou peu, et la consommation journalière est évaluée huitante centimes.

7. Les habitants réunis dans le bourg et villages se nourrissent du pain, dans lequel il entre moins de seigle, et souvent point; mangent plus de viande et boivent plus de vin. La consommation journalière est évaluée un fr. 20 centimes.

12. La quotité du produit des récoltes en grains est le trois pour un de la semence.

La quantité de grains en blé qui se perçoit dans ces mêmes communes est, par aperçu, de 9.240 quintaux (poids de marc).

On y perçoit un douzième de grains transeaux.

11. Le vin qui s'y récolte peut être porté à trois mille quintaux; mais, s'il étoit présenté à la chimie, il en résulterait que, n'ayant point ou peu d'esprit, la qualité rendrait la quantité moins sensible.

10. Les vêtements les plus en usage sont d'une étoffe grossière en laine.

La plupart récolte la laine, d'autres en achètent *surge*, la lavent, préparent, la filent eux-mêmes pendant l'hiver et en font faire l'étoffe.

Il est certain que le nombre des bestiaux a augmenté, depuis le commencement de la Révolution, dans le ci-devant canton : la quantité des assignats, que l'on ne voulait gar-

der, a engagé ceux qui les avaient, de faire d'achat de bestiaux.

Cette même augmentation s'oppose à la multiplication naturelle, parce que la production des fourrages, bien loin d'avoir augmenté, ayant diminué, il n'est pas possible de nourrir un plus grand nombre de bestiaux. Et la nourriture manquant, ou n'étant pas assez bonne, il s'en ensuit que les bestiaux ne peuvent avoir le même embonpoint, et que la multiplication ne peut avoir un bon succès.

L'on tient ordinairement plus de bestiaux pendant l'été que pendant l'hiver, par rapport à l'exploitation, soit par rapport que l'on n'auroit pas suffisamment de fourrages pour nourrir le même nombre que pendant l'été, la plus grande partie vend partie; et que l'on n'a d'autre ressource pour avoir quelque engrais.

L'on y peut compter, pendant l'été, 250 bœufs, 10 vaches, 50 chevaux, 150 juments, 100 mulets, 5.000 bêtes d'avérage, 700 chèvres et 300 porcs. Ce nombre se réduit aux deux tiers pendant l'hiver; l'autre tiers se vend, sur la fin de l'automne avec perte, à des particuliers voisins, qui, ayant plus de fourrages, les engraisent et font des bénéfices. Les pays méridionaux, entre autres Arles, fournissent l'avérage, que l'on achète au commencement du printemps; et les achats et ventes du tout ont lieu dans les foires voisines.

Avant la Révolution, il y avait à Veyne un haras de chevaux et ânes, qui était sous la surveillance du Gouvernement. Il y en a toujours eu un depuis cette époque. Il est actuellement fixé en l'hameau de *Glaise*, où il peut continuer. Les étalons sont assés bons et assortis aux juments. Ils exigeraient cependant plus de soins, de meilleure nourriture et de n'être employés à aucun travail.

On n'y connaît d'épizootie que parmi l'avérage. Le *clavéau*, vulgairement appelé *picote*, est la seule maladie contagieuse, dont les bestiaux sont quelquefois affectés. Il est à présumer que la mauvaise nourriture ou l'insalubrité des écuries en est la seule cause. On n'a pas assés fait d'attention ou d'expérience pour la reconnaître; mais, si

l'on considère que les écuries sont toujours à peu près dans le même état, je serais porté à croire qu'elle ne procède que de la mauvaise nourriture; et il n'est d'autre moyen pour en prévenir le retour que de former des prairies artificielles. J'attends avec confiance qu'une plus grande abondance de blé et expérience détruiront les anciens préjugés, et que vos vues bienfaisantes détermineront les propriétaires à se procurer par l'art ce que la nature leur refuse.

Mais, comme ce moment heureux pourrait n'être pas aussi rapproché que l'on désire, que cette contagion pourrait avoir lieu avant, et qu'il serait même possible qu'elle subsistât encore, dans certains quartiers, il est du plus grand intérêt d'en arrêter les suites.

L'art. 20, section 4, de la loi sur la police rurale veut que le propriétaire qui a un troupeau malade, en fasse la déclaration à la municipalité qui lui indiquera un quartier; elle ne prononce aucune peine contre ceux qui ne feront point cette déclaration; elle est de droit, et il me semble qu'ils devraient être tenus aux dommages auxquels le défaut de déclaration pourrait donner lieu.

Cette loi n'est pas assez connue, et une prestation [prescription ?] aux maires de veiller à son exécution ne pourrait que produire un bon effet. Il en résulterait un double avantage, si, conformément à l'art. 13 de la même section, l'on parvenait à déterminer le nombre des bestiaux que chaque commune doit nourrir sur son territoire.

On reconnaît encore, parmi les chèvres, la gale, et il est certain que cette maladie se communique, et cet opprobre, réuni à ceux dont cet animal destructeur est frappé, peut être de la plus grande conséquence; la plupart des propriétaires ignorent ou ne s'aperçoivent pas de cette maladie; d'autres peuvent croire [craindre] qu'elle ne passe dans les chevreaux et le lait, les vendent ou mangent, et il est tout naturel de penser que les aliments provenant d'un animal infesté ne donnassent lieu, sinon à quelque épidémie, du moins à des maladies dangereuses. Et, pour prévenir le retour de ce genre d'épizootie et les conséquences, il paraît

toujours de plus en plus indispensable d'en détruire l'espèce.

Il est du devoir de chaque citoyen de coopérer pour tout ce qui regarde le bien public, et il est bien flatteur d'avoir la confiance d'un administrateur aussi zélé et éclairé que vous. Votre présence, citoyen Préfet, électrise tous les maires du ci-devant canton de Veyne : ils seront s[atis]-faits à vous donner les renseignements que vous leur demandez. Vos demandes sont si précises et vos tableaux si bien dressés qu'ils n'auront besoin d'aucun aide ni conseil ; mais, dans tous les cas, quoiqu'ils ne trouvent pas les qualités que vous désignés dans votre lettre, ils trouveront toujours de la bonne volonté et une juste déférence à votre recommandation.

Salut et respect.

LACHAU¹.

Original, in-4°, 4 pages écrites.

¹ Pierre-Etienne Lachau, né le 3 août 1746, fils de Jean, notaire et procureur, et de Marie Blain, président du tribunal criminel des Hautes-Alpes le 3 déc. 1793, député au Conseil des Anciens le 11 avril 1797, conseiller de préfecture le 26 févr. 1800, notaire à Veynes en 1791-1806, mort après 1822.

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 octobre 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été; 8 heures, hiver						SOIR : 6 heures							
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre moitié	Pluie (ou neige fondue; tombeée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force								Direction	Force		
1	759.3	—	—	+10.8	couv.	+10.0	—	6.8	+17.3	761.9	—	—	couv.	+10.2
2	763.8	—	—	+7.8	id.	+6.5	4.3	4.8	+18.1	764.2	—	—	id.	+12.4
3	765.5	—	—	+11.9	id.	+10.8	2.1	4.8	+15.1	764.9	—	—	pluie	+11.0
4	762.3	—	—	+11.0	pluie	+10.5	16.5	+10.2	+15.0	758.2	—	—	id.	+10.3
5	753.6	—	—	+10.5	couv.	+10.5	7.1	+3.0	+13.3	757.5	—	—	couv.	+11.0
6	759.3	—	—	+9.5	id.	+10.0	11.5	+9.0	+12.8	759.8	—	—	id.	+10.8
7	761.0	—	—	+10.3	id.	+10.1	11.4	+9.2	+11.0	758.1	—	—	id.	+12.5
8	755.9	N.E.	3	+13.0	id.	+11.9	—	+8.0	+15.2	757.7	N.E.	3	pluie	+9.8
9	761.2	N.E.	2	+6.1	beau	+13.2	23.2	+0.1	+17.2	762.4	N.E.	1	beau	+9.1
10	762.4	N.E.	3	+6.5	id.	+5.3	—	+0.7	+20.1	767.3	N.E.	3	2/4 couv.	+11.0
11	769.4	N.E.	2	+6.1	id.	+5.3	—	+0.9	+19.3	768.8	N.E.	2	beau	+10.1
12	769.5	N.E.	1	+9.0	id.	+5.1	—	+4.1	+18.3	763.9	N.E.	4	couv.	+8.1
13	766.8	—	—	+5.9	couv.	+5.1	—	+1.2	+15.0	768.9	—	—	beau	+11.5
14	769.2	—	—	+6.7	beau	+6.0	—	+0.4	+17.5	771.1	—	—	id.	+7.5
15	769.9	—	—	+5.0	couv.	+4.4	—	+1.2	+13.5	767.6	N.O.	2	couv.	+7.2
16	767.0	—	—	+5.5	beau	+4.5	—	+0.2	+13.8	767.7	—	—	beau	+8.2
17	769.5	—	—	+2.0	id.	+4.5	—	+0.1	+18.1	769.6	—	—	id.	+4.3
18	769.1	—	—	+1.4	id.	+1.1	—	+4.0	+18.0	769.7	—	—	id.	+6.2
19	768.0	—	—	+1.2	id.	+0.9	—	+4.0	+18.2	765.3	—	—	id.	+6.9
20	763.3	—	—	+1.1	id.	+0.4	—	+4.2	+18.0	767.8	—	—	id.	+6.5
21	766.9	—	—	+7.5	couv.	+5.7	—	+1.5	+13.1	763.8	—	—	couv.	+10.1
22	760.3	—	—	+10.4	id.	+5.1	—	+6.5	+13.6	763.1	—	—	id.	+8.0
23	765.1	—	—	+5.1	beau	+3.4	—	+0.9	+18.1	767.2	—	—	id.	+9.0
24	770.7	—	—	+9.3	2/4 couv.	+8.2	—	+3.0	+19.3	769.9	—	—	beau	+10.3
25	771.0	—	—	+6.1	beau	+5.4	—	+0.2	+19.4	768.1	—	—	couv.	+10.8
26	767.3	—	—	+10.9	couv.	+10.4	0.4	+0.2	+18.1	766.4	—	—	id.	+10.0
27	768.3	—	—	+5.4	id.	+5.1	3.4	+0.1	+13.1	763.5	—	—	id.	+10.0
28	757.9	—	—	+10.1	id.	+8.7	—	+4.3	+20.0	759.7	—	—	couv.	+12.1
29	759.2	—	—	+9.8	pluie	+7.5	25.4	+5.0	+18.4	758.5	—	—	couv.	+9.2
30	760.4	—	—	+7.0	couv.	+6.4	8.5	+6.4	+15.8	763.9	—	—	id.	+8.7
31	768.4	—	—	+2.1	beau	+2.3	—	+0.8	+17.0	767.4	—	—	id.	+10.0
Moyenne.	764.8	—	—	+7.3	—	—	—	—	—	764.6	—	—	—	+9.4

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m90, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 30 novembre 1913

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie ou neige fondue; tombee en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
									Direction	Force		
1	767.9	9.0	couv.	7.8	—	7.0	18.0	766.9	—	—	2/4 couv.	+11.3
2	769.3	8.0	3/4 couv.	7.5	2.6	6.1	18.7	769.1	—	—	beau	+9.4
3	769.9	7.0	couv.	7.0	—	3.9	17.0	767.8	—	—	2/4 couv.	+8.2
4	766.9	3.5	3/4 couv.	3.0	—	0.8	15.0	764.2	—	—	couv.	+4.4
5	761.7	4.8	2/4 couv.	4.7	—	2.6	13.0	759.5	—	—	pluie	+10.1
6	761.7	7.0	1/4 couv.	6.3	14.1	6.2	10.0	756.5	N.O.	1	3/4 couv.	+4.5
7	755.3	2.8	couv.	2.5	2.2	0.4	8.0	762.6	N.	3	3/4 couv.	+2.1
8	762.1	1.4	beau	1.5	3.2	3.0	14.0	764.1	—	—	3/4 couv.	+2.1
9	763.4	3.5	couv.	2.8	—	3.5	14.0	763.7	—	—	id.	+5.5
10	762.7	7.5	id.	5.8	—	4.5	14.5	762.5	—	—	id.	+5.5
11	760.9	8.5	pluie	8.5	1.0	4.0	17.0	762.1	—	—	couv.	+10.5
12	760.1	10.5	couv.	9.5	0.4	4.0	15.1	758.6	—	—	id.	+10.0
13	751.7	9.5	id.	9.5	2.4	7.0	6.8	753.0	S.E.	1	pluie	+6.3
14	755.0	2.5	3/4 couv.	2.5	69.0	2.5	11.0	756.4	—	—	couv.	+5.3
15	758.8	4.8	2/4 couv.	3.5	—	1.5	14.6	759.5	N.E.	2	3/4 couv.	+8.8
16	761.6	3.8	1/4 couv.	2.3	2.3	1.4	14.3	763.2	N.O.	2	2/4 couv.	+10.0
17	768.5	2.6	id.	2.0	—	1.5	12.2	770.6	N.	2	1/4 couv.	+6.1
18	771.3	6.5	beau	4.5	—	2.0	16.5	772.2	N.	1	beau	+5.5
19	771.8	0.6	id.	4.5	—	2.0	16.0	771.6	N.	1	id.	+9.1
20	773.0	1.0	id.	2.0	—	3.5	15.5	771.9	—	—	id.	+2.0
21	773.3	4.5	1/4 couv.	4.0	—	5.0	11.5	769.9	N.O.	1	id.	+3.3
22	768.0	4.8	couv.	4.2	—	4.2	10.5	765.5	—	—	pluie	+5.2
23	766.6	5.1	pluie	5.1	41.8	1.1	7.1	761.2	N.O.	1	id.	+2.8
24	762.5	1.3	couv.	1.4	34.3	1.8	7.1	763.8	—	—	couv.	+2.5
25	766.9	3.0	3/4 couv.	2.5	—	2.0	7.2	768.8	N.E.	1	beau	+3.2
26	770.9	1.6	1/4 couv.	0.4	—	3.2	8.3	770.7	E.	2	id.	+2.0
27	771.9	3.0	id.	1.5	—	0.5	12.8	766.5	—	—	couv.	+2.8
28	768.8	1.8	2/4 couv.	1.0	—	1.5	9.3	766.5	N.	3	beau	+5.2
29	768.7	6.1	beau	5.1	—	0.5	10.2	768.7	S.	2	id.	+7.1
30	770.5	1.0	id.	1.5	—	2.0	14.9	771.9	—	—	id.	+4.1
Moyenne.	765.2	3.9						765.1				+6.1

Observations du 1^{er} au 31 décembre 1913

MATIN : 7 heures, été : 8 heures, hiver															SOIR : 6 heures				
Jours du mois	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue) tombee en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature					
		Direction	Force								Direction	Force							
1	770.7	—	—	4.0	beau	0	—	5.0	+14.0	771.9	—	—	beau	0	+4.1				
2	766.2	—	—	4.1	id.	—	—	0.5	+11.5	769.4	—	—	id.	—	+6.2				
3	769.4	—	—	4.0	id.	—	—	4.5	+11.2	767.6	—	—	id.	4	+1.0				
4	765.1	—	—	2.0	couv.	4	—	3.0	+10.2	762.2	—	—	couv.	—	+5.1				
5	763.5	N.E.	3	2.1	1/4 couv.	1	9.0	0.1	+9.2	758.6	—	—	id.	—	+0.2				
6	756.8	—	—	1.0	couv.	4	4.8	0.0	+9.2	759.6	—	—	2/4 couv.	2	+5.7				
7	764.3	—	—	2.0	beau	0	—	3.2	+9.3	766.5	N.	3	beau	0	+0.5				
8	768.7	—	4	6.1	id.	—	—	0.5	+6.0	770.7	E.	4	id.	—	+0.5				
9	772.2	N	—	0.8	couv.	4	—	7.2	+6.0	765.6	—	—	1/4 couv.	1	+2.0				
10	765.4	—	—	2.5	beau	0	—	5.2	+9.0	760.1	—	—	2/4 couv.	2	+5.0				
11	764.1	—	—	2.0	2/4 couv.	2	—	3.2	+7.0	761.2	N.E.	5	3/4 couv.	3	+2.5				
12	766.4	N.E.	5	3.0	beau	0	—	0.8	+6.0	764.9	N.E.	3	3/4 couv.	4	+0.5				
13	764.5	E.	3	1.7	3/4 couv.	3	—	0.3	+5.7	766.5	—	—	2/4 couv.	0	+1.8				
14	766.4	—	—	2.0	id.	—	—	2.8	+7.4	766.7	—	—	beau	0	+4.8				
15	765.3	—	2	1.0	beau	0	—	2.2	+4.7	767.2	N.E.	3	id.	1	+4.5				
16	769.4	E.	—	5.2	1/4 couv.	1	—	4.2	+9.0	765.8	—	—	beau	0	+0.5				
17	765.9	N.E.	2	1.9	2/4 couv.	2	—	2.2	+3.0	764.3	—	—	couv.	4	+1.5				
18	764.2	—	2	0.0	beau	0	—	4.3	+2.4	762.9	—	—	3/4 couv.	3	+3.1				
19	762.9	—	—	0.0	2/4 couv.	2	—	1.3	+5.3	764.8	E.	2	2/4 couv.	2	+5.1				
20	767.1	—	2	2.9	id.	—	—	1.2	+11.0	769.4	—	—	beau	0	+1.8				
21	775.2	—	—	1.8	id.	—	—	2.9	+8.3	774.7	—	—	id.	—	+2.4				
22	774.2	—	—	6.8	id.	—	—	7.2	+8.8	768.5	—	—	id.	—	+3.5				
23	767.0	—	—	7.3	beau	0	—	8.5	+6.7	761.4	—	—	id.	—	+0.0				
24	761.0	—	—	8.3	1/4 couv.	1	—	9.5	+4.2	758.2	—	—	couv.	4	+2.1				
25	760.0	N.	2	0.5	2/4 couv.	2	—	4.0	+5.2	765.2	—	—	beau	0	+3.0				
26	770.2	N.E.	3	3.2	1/4 couv.	1	4.8	6.0	+5.2	773.3	—	—	id.	—	+5.7				
27	774.4	—	—	8.0	2/4 couv.	2	—	9.1	+7.4	767.1	—	—	id.	—	+0.8				
28	760.2	—	—	2.0	beau	0	—	2.4	+6.5	750.1	—	—	couv.	4	+4.5				
29	745.9	—	—	5.3	2/4 couv.	2	—	5.5	+5.1	746.4	N.E.	2	3/4 couv.	3	+5.0				
30	746.7	—	—	6.0	1/4 couv.	1	—	8.5	+3.0	755.4	—	—	2/4 couv.	2	+6.2				
31	759.3	N.	2	6.5	beau	0	—	9.0	+3.0	755.1	—	—	—	—	+0.8				
Moyenne.	761.9	—	—	1.8	—	—	—	—	—	763.9	—	—	—	—	—				

Le Secrétaire Gérant,
A. FABRE.



NOTRE-DAME D'EMBRUN

POÈME EN QUATRE CHANTS

Par M. l'abbé F. ALLEMAND

INTRODUCTION

Après avoir chanté Notre-Dame du Laus, je me devais de chanter encore Notre-Dame d'Embrun. La Vierge aime nos Alpes. Le sanctuaire d'Embrun a inauguré son règne d'amour parmi nous ; le sanctuaire du Laus le continue.

Dans un premier chant je salue l'antique aurore de ce règne bienfaisant ; dans un second j'expose ses progrès mêlés de lutte ; dans un troisième, son plein rayonnement ; dans le quatrième, sa décadence à Embrun et sa résurrection au Laus. En d'autres termes, je dis dans ces quatre chants les quatre âges du sanctuaire.

NOTRE-DAME D'EMBRUN

CHANT PREMIER

J'ai célébré du Laus les mystères touchants :¹
 A la Vierge d'Embrun j'offre ces nouveaux chants.
 Elle a des droits acquis à nos justes hommages :
 C'est elle qui jadis régna sur nos parages.
 Il me sied d'exalter son culte glorieux,
 Dans les âges passés si cher à nos aïeux.
 Je dirai ses grandeurs, sa bonté tutélaire,
 La cité, le Réal, l'illustre sanctuaire,
 Où les peuples émus, à la suite des rois,
 Dans leurs pieux transports accouraient autrefois.
 Et puissè-je, évoquant sa royale mémoire,
 Ranimer le flambeau de son antique gloire !
 Vierge immortelle, ô toi, qui dès les temps lointains,
 Daignas jeter les yeux sur nos pays alpins,
 Vins dresser tes autels aux bords de la Durance,
 Et plus tard les portas aux rives de la Vence,
 Reçois ces humbles chants offerts à ton amour,
 Et puisses-tu bénir ton poète en retour !

Des flancs du mont Guillaume émerge un promontoire,
 D'où l'œil au loin contemple un vaste territoire.
 Au-devant est la plaine à l'enclos spacieux ;

¹ *Notre Dame du Laus*, poème en cinq chants ; Grenoble, Vallier, 1892.

La Durance y promène un cours majestueux.
 Partout aux environs se dressent mille cîmes,
 Offrant en leur aspect des contrastes sublimes.
 Dans le fond des vallons serpentent des ruisseaux;
 Sur leurs flancs verdoyants s'étagent des hameaux.
 C'est là le sol d'Embrun..... Sur un roc granitique
 S'étale la cité datant d'un âge antique¹.
 Et l'on peut voir encor respectés par le temps,
 Les restes mutilés d'illustres monuments :
 Ces palais des prélats, ces églises romanes
 Qu'on vit passer ensuite à des destins profanes;
 Ces couvents où brillaient les vertus et les arts;
 La tour au sombre aspect, les forts et les remparts.
 Et surtout il est là l'imposant sanctuaire,
 Semblant nous dire encor sa gloire séculaire :
 Ce clocher, ce portail, ces voûtes, ces arceaux,
 La rosace gothique et les riches vitraux².
 Embrun, je te salue, ô sainte métropole,
 Dont le front rayonna d'une illustre auréole;
 Je te salue, ô temple, et toi, porche sacré,
 Où Marie établit son Réal vénéré.
 C'est là qu'elle fonda ce grand pèlerinage
 Où les preux se portaient aux jours du moyen-âge,
 Où l'on voyait guérir les âmes et les corps,
 Et couler abondants les célestes trésors.
 Le vaillant Caturige, au bord de la Durance,
 En des temps reculés, étendait sa puissance³.

¹ Embrun porte le nom d'*Eborodunum* sur les Vases Appolinaires et d'*Ebredunum* dans les autres Itinéraires.

² Ces anciens monuments sont : l'archevêché converti en caserne; une intéressante chapelle du XI^e siècle servant de halle; l'église de Ste-Cécile servant de théâtre; le couvent des Visitandines devenu le petit Séminaire; le collège des Jésuites, converti en une détention maintenant supprimée; la *Tour-Brune* du XII^e siècle; les forts et les remparts détruits depuis quelques années; la métropole, bel édifice en partie du XII^e et en partie du XIII^e siècle; le porche, le clocher, la rosace avec ses douze sections et ses trois œils-de-bœuf de la même époque; les vitraux du XV^e siècle.

³ Cinq peuplades gauloises occupèrent les Hautes-Alpes : les *Caturi-*

Il vit passer Brennus et ces fameux Gaulois,
 Dont le monde étonné vante encor les exploits.
 Invincibles guerriers, ces fils de nos montagnes
 Font trembler Annibal qui monte des Espagnes.
 César ne peut dompter ces terribles Alpains,
 Et, sans les asservir, traverse leurs confins,
 Auguste laisse en paix, au seuil même de Rome,
 L'illustre Cottius gouverner son royaume ¹.
 Ce peuple est libre encor quand tous sont dans les fers.
 Il dut subir pourtant le sort de l'univers :
 Dans les jours de Néron, les légions romaines
 A l'Empire annexaient les Alpes Cotiennes ².
 Embrun, noble cité, tu cédas au vainqueur,
 Et toutefois encor on t'entoura d'honneur :
 Quand Rome partagea le beau sol de la Gaule,
 Tu montas fièrement au rang de métropole ³.

Mais s'il furent vaillants, nos antiques aïeux
 S'affirmaient avant tout purs de mœurs et pieux.
 Ils adoraient, d'un Dieu, la puissance féconde,
 Qui tira du néant le ciel, la terre et l'onde.
 Mais de la vérité désertant les splendeurs,
 Ils mêlaient à ce Dieu d'autres Dieux pleins d'erreurs ⁴.
 De leurs divinités ils n'avaient point d'images :
 Dans la nuit des forêts ils leur rendaient hommages.
 Là, leurs bardes sacrés, armés d'un tranchant d'or,
 Du gui mystérieux cueillaient l'heureux trésor ;

ges, l'Embrunais jusqu'à Gap ; les *Siguriens*, le Briançonnais jusqu'à Suze ; les *Ucéni*, l'Oisans ; les *Voconces*, les vallées des deux Buëch ; les *Tricoriens*, le Champsaur, le Valgaudemar et le Dévoluy.

¹ Le royaume de Cottius comprenait quatorze cités inscrites sur l'arc de triomphe qui existe encore à Suze.

² Le royaume de Cottius fut annexé à l'Empire sous Néron. Embrun était alors la capitale des Alpes Cottiennes. Sous Galba elle eut le titre de ville aillée.

³ Lors de la division des Gaules, sous Dioclétien, Embrun fit partie de la IV^e Viennoise avec le titre de métropole des Alpes-Maritimes.

⁴ Un culte était rendu dans nos Alpes au Dieu indigène *Allaborax*, à la déesse *Ibis* et à la déesse *Arambrina*, à laquelle étaient consacrées la source et la montagne d'Arambre, près de Serres.

Ou bien, lorsqu'il fallait rendre les cieux propices,
 Sur des dolmens massifs offraient des sacrifices ¹
 Tel était de nos monts l'état religieux.
 Bientôt Rome apporta son cortège de Dieux ²,
 Et, comme un noir nuage au front d'une nuit sombre,
 Tant de divinités n'entassaient que plus d'ombre.

O Christ, Fils du vrai Dieu, Verbe de vérité,
 Au sein de tant d'erreurs fais germer ta clarté;
 Parais, divin flambeau, lève-toi sur le monde,
 Et de tes purs rayons perce la nuit profonde.

Quels sont-ils, ces héros, ces illustres Romains,
 Qui montent à grands pas vers les pays alpins ?
 Deux apôtres du Christ, saint Celse et saint Nazaire.
 Aux enfants de nos monts ils portent la lumière ³.
 Ils entrent dans Embrun : Dieu seul est leur soutien.
 Leur voix s'est fait entendre à ce peuple païen.

« Embrunais, ont-ils dit, écoutez nos paroles :
 « Abjurez vos erreurs, bannissez vos idoles.
 « Il n'est qu'un seul vrai Dieu, tout puissant, éternel.
 « Son fils égal à lui s'est fait homme mortel.
 « D'une Vierge il est né : pour les humains coupables
 « Il subit sur la croix des tourments lamentables.
 « Il meurt et, dans trois jours, sort vivant du tombeau.
 « Puis bientôt, remportant un triomphe nouveau,
 « Remonte dans les cieux à la droite du Père.
 « Un jour il reviendra juger toute la terre :
 « Les bons auront au ciel un bonheur souverain,
 « Les méchants aux enfers, des supplices sans fin.
 « Père, Fils, Esprit Saint, dans leur Trinité pure,
 « Ne forment qu'un seul Dieu dans la même nature.

¹ Deux dolmens bien conservés ont été trouvés dans les Hautes-Alpes : l'un à Gap, au quartier des *Camargues*, l'autre aux *Rorenches*, hameau de la commune de St-Jean-St-Nicolas.

² Dans les ruines de la Bâtie-Montsaléon les divinités venues de Rome et d'Orient étaient représentées en grand nombre.

³ L'apostolat de saints Celse et Nazaire, au I^{er} siècle, est attesté par une tradition ancienne et constante s'appuyant sur l'autorité de Grégoire de Tours.

« Il existe une Eglise, un peuple de croyants,
 « Honorant ce grand Dieu par des vœux suppliants.
 « De dons surnaturels ce Dieu les vivifie.
 « Un jour tous les humains renaîtront à la vie,
 « Pour exister sans fin durant l'éternité » ¹.

C'est ainsi qu'ils parlaient à l'antique cité.
 A leur voix jaillissaient des torrents de lumière,
 Et notre région s'ébranla toute entière :
 On tombait à genoux aux pieds du Dieu d'amour ;
 Le nombre des croyants croissait de jour en jour.
 Déjà l'œuvre divine en tous lieux s'organise.
 Embrun vit dans ses murs s'élever une église.

Mais les apôtres saints, avides de combats,
 Au sein d'autres tribus s'en vont porter leurs pas.
 Dans Trèves on les voit poursuivant leurs conquêtes ;
 Le glaive dans Milan tranche leurs nobles têtes :
 Ils tombent en héros pour le Christ et sa loi.
 O martyrs glorieux, nous vous dûmes la foi.
 Mais ses premiers rayons vont s'obscurcir encore.
 O soleil, viendras-tu remplacer cette aurore ?
 Marcellin, noble apôtre, accours des bords lointains
 Et prêche encor le Christ à nos peuples alpins ².

Marcellin prend naissance aux plages de l'Afrique.
 Il brûle pour son Dieu d'une flamme héroïque.
 Il n'est qu'adolescent et déjà le Seigneur
 Fait entendre sa voix dans le fond de son cœur.
 « Pars, mon fils, lui dit-il, et monte vers la Gaule ;
 « Aux peuples des hauts monts va porter ma parole.
 « Ils gémissent assis aux ombres de la mort :
 « C'est toi que j'ai choisi pour restaurer leur sort.
 Le jeune homme écoutait cet intime langage.
 A le traduire en acte aussitôt il s'engage.
 Il a pris pour le suivre et Vincent et Domnin ;

¹ Ce discours est simplement la traduction en vers du symbole catholique.

² L'apostolat de S. Marcellin nous est connu dans ses détails par Grégoire de Tours, par les martyrologes de Bède, d'Adon, de Notker et d'Usuard, ainsi que par les Bollandistes.

Sa voile flotte au loin du rivage africain.
 Où va-t-il ? Le Seigneur le guidera lui-même.
 Il le conduit à Rome, au pontife suprême.
 Le pontife a loué son dessein glorieux.
 « Rends-toi, mon fils, dit-il, vers un prélat pieux,
 « Eusèbe de Verceil, cette haute lumière :
 « Il est l'astre qui doit éclairer ta carrière. »

Le héros, à ces mots, a couru dans Verceil.
 Il tombe aux pieds d'Eusèbe, implore son conseil.
 Eusèbe le relève et l'heureux Ananie
 L'enflamme encor d'ardeur touchant l'œuvre bénie.
 « Va, dit-il, vers ces lieux où Nazaire, autrefois,
 « A des peuples vaillants fit entendre sa voix.
 « Là, les âmes depuis dans l'erreur confinées
 « Traînent languissamment leurs sombres destinées.
 « Pars, messenger du Christ, et sur ces régions
 « De l'astre de la foi verse encor les rayons. »

Le saint évêque a dit : le héros magnanime
 De nos monts escarpés déjà franchit la cime.
 Vers la haute Durance il a porté ses pas.
 Il est au seuil d'Embrun. Mais que ne voit-il pas !
 Oh ! combien dans les cœurs la foi s'est assombrie !
 La cité toute entière est dans l'idôlatrie.
 Hors des murs, Marcellin, dans un paisible lieu,
 Elève un oratoire en l'honneur du vrai Dieu.
 Il prie avec ardeur, vit dans la solitude.
 A son noble dessein c'est ainsi qu'il prélude.

Puis soudain dans la ville a retenti sa voix.
 L'apôtre au cœur ardent prêche un Dieu mort en croix,
 Redit avec amour l'adorable mystère,
 Où le Verbe fait chair, sauva toute la terre,
 La douce et sainte loi du divin roi des cœurs,
 Sa grâce et ses bienfaits et ses charmes vainqueurs.
 Oh ! partout quels transports excitait sa parole !
 Vous eussiez vu frémir l'antique métropole.
 Nos pères, étonnés en se voyant païens,
 Se souviennent qu'un jour ils ont été chrétiens.
 Tous s'affirment croyants et, dès ce moment même,

Implorent ardemment l'eau sainte du baptême.

Vierge, reine d'Embrun, l'apôtre glorieux
Prêcha ton nom d'amour à nos anciens aïeux.

Et toi tu les reçus sous ton doux patronage.
Ton culte sur nos monts date ainsi de cet âge.

Aux accents du grand homme a succombé l'erreur :

La métropole entière adore un Dieu sauveur.

Il faudra désormais qu'un temple à vaste enceinte
Abrite dans ses nefs la multitude sainte.

D'un zèle plein d'élan le vaillant Marcellin,
Sans tarder, entreprend le monument divin.

Embrun bientôt peut voir le superbe édifice
Étalant sur son roc un large frontispice.

Objet de mille vœux, il luit, le jour si beau,
Qui doit inaugurer le grand temple nouveau.

Eusèbe de Vercueil présidait l'assistance,

Ayant à ses côtés l'évêque de Valence ;

De l'éphod revêtu, le prélat vénéré

Consacre à l'Éternel le monument sacré.

La joie est dans les cœurs et des pompes nouvelles

Vont rehausser encor les fêtes solennelles :

Eusèbe radieux, sous ses habits de lin,

Aux marches de l'autel a guidé Marcellin.

Noble par son grand cœur, ses vertus, ses conquêtes,

Le héros à genoux est ceint de bandelettes.

Ainsi qu'un pur encens ses vœux montent aux cieux,

Eusèbe alors le sacré évêque de ces lieux¹.

Honneur à l'oint du Christ ! Il fonde, tuteur,

Cette église d'Embrun dont il est bien le père.

Les moines, à sa voix, dans notre région

Sont venus établir leur sainte légion.

Ils montrent dans leurs mœurs la vertu la plus pure,

Font fleurir le savoir, les arts, l'agriculture,

Donnent au bien public un expansif essor².

¹ Saint Marcellin fut sacré par Eusèbe de Vercueil assisté d'Emilien de Valence en 353 et mourut en 377.

² Albert, dans son *Histoire du diocèse d'Embrun*, dit que Saint Marcellin avait établi des moines suivant la règle de Saint Basile. A partir

Dans la cité pourtant un païen reste encor.
 « Pour me rendre, a-t-il dit, il faut qu'à mes yeux même
 « Un grand prodige éclate, et montre un Dieu suprême. »
 Un vase en pur crystal tombe à terre et soudain
 Se brise en mille éclats ; le pieux Marcellin
 Trace un signe de croix ; la coupe précieuse
 Revient en son entier et brille radieuse..
 Le païen confessa le nom du divin Roi,
 Et reçut sur son front le signe de la foi.

O Marcellin, comment chanter tous tes miracles,
 Qui du divin symbole attestaient les oracles ?

A distance d'Embrun, dans un rustique lieu,
 L'apôtre a fait construire une église au vrai Dieu.
 Il va la consacrer et tout heureux s'avance,
 Dans sa marche suivi par un cortège immense.
 Débordant par l'effet d'un orage récent,
 A ses pas s'opposait un cours d'eau mugissant.
 Mais l'évêque a prié debout sur le rivage.
 Les ondes s'entrouvrant ont offert un passage.
 Marcellin dans leur lit s'est élancé soudain,
 Et la foule à sa suite a franchi ce Jourdain.
 Au bruit d'un tel miracle, au loin dans la contrée,
 Jusqu'au sein des hameaux la foi sainte est entrée.

Et dois-je dire encor un fait prodigieux
 Qui, pendant cinq cents ans, éclate à tous les yeux.
 La Noël approchant, l'eau sainte du baptême,
 Au fond du baptistère, a jailli d'elle-même ;
 Durant sept jours entiers s'élève à son niveau,
 Puis par degrés descend, disparaît à nouveau.
 Voici venir la Pâque, et, sous forme pareille,
 Réapparaît encore l'étonnante merveille¹.

Ainsi le ciel prélude aux signes éclatants
 Qu'opérera la Vierge en la suite des temps.

du VI^e jusqu'au XV^e siècle, on trouve, en effet, à Embrun, un monastère sous le vocable de Saint Marcellin (*Acta sanctorum : Gallia Christiana*).

¹ Cette eau miraculeuse avait, de plus, le don de guérir les malades de leurs maux.

Marcellin, cependant, termine sa carrière.
 Il fit sur nos pays resplendir la lumière,
 Brilla par ses vertus, par ses nobles travaux,
 Et sa tombe opéra maints prodiges nouveaux.
 L'Eglise à nos autels a fait monter sa gloire.
 Les Alpes à genoux béniront sa mémoire.

J'ai chanté les débuts de l'église d'Embrun.
 Ton culte, ô Notre-Dame, eut un berceau commun.
 Disant de la cité l'origine chrétienne,
 O Vierge du Réal, j'ai célébré la tienne.

L'évêque Artémus succède à Marcellin.
 Sur les pas de l'apôtre il marche sans déclin,
 De ses hautes vertus il reproduit l'image,
 A la Vierge surtout il rend un digne hommage.
 La Vierge dans Embrun voyait de jour en jour
 S'accroître dans les cœurs son doux règne d'amour.
 L'heureux Artémus veut promouvoir sa gloire.
 Que fait-il ? Il érige un temple à sa mémoire ;
 De Celse et de Nazaire, en ses parvis sacrés,
 Il place avec respect les restes vénérés¹.

C'est ainsi qu'autrefois naquit ce sanctuaire,
 Qui, dans le cours des temps, deviendra si prospère,
 Où tant de pèlerins, du bout de l'univers,
 S'assembleront au bruit de prodiges divers.
 Temps fortuné, bientôt te verrons nous éclore ?
 Mais déjà saluons ta blanche et douce aurore.

¹ « Artémus, dit M. Sauret (*Hist. d'Embrun*, (p. 16), bâtit une église dans Embrun et la dédia à la Vierge. Il y recueillit les reliques des saints Celse et Nazaire dont saint Ambroise venait de faire l'inscription à Millan. On pense qu'elle était située à l'endroit où s'éleva plus tard la grande église de Notre-Dame. »

CHANT SECOND

Le jeune sanctuaire en progrès s'étendant,
 Acquerrait dans la ville un immense ascendant.
 Alors vinrent les jours de mortelles alarmes :
 De Barbares sans frein les meurtrières armes
 Sur nos monts entassaient des désastres affreux ;
 L'incendie et la mort avançaient avec eux.
 Vierge, reine d'Embrun, tu sauvas ton ouvrage ;
 Tu le fis resplendir, même au fort de l'orage.
 Ainsi, durant le cours d'une profonde nuit,
 L'arfois dans le ciel sombre une étoile nous luit.

Tels qu'un flot débordant, les sinistres Vandales
 Envahirent nos bords de leurs hordes fatales¹.
 Leur nombre était égal aux vagues de la mer.
 Ils promenaient partout et la flamme et le fer ;
 Ici c'était le meurtre et là d'affreux ravages.
 Il fut fameux le jour où ces guerriers sauvages
 Fondirent sur Embrun. Malheureuse cité !
 Tu seras donc livrée à leur férocité !
 Le prélat saint Albin, dans ce péril extrême,
 Elève vers le ciel une instance suprême.
 Il fait prier son peuple au tombeau glorieux.
 Où sont de Marcellin les restes précieux.
 L'apôtre alors paraît : d'une main foudroyante
 Il brandit dans la nue une croix flamboyante,
 Et cette croix lançait de terribles éclairs,
 Dont les feux en tous sens serpentaient dans les airs ;
 Tandis qu'au même instant les flèches courroucées
 S'en retournaient vers ceux qui les avaient lancées.
 Ces barbares soldats, de terreur éperdus,
 Désertèrent ces lieux par le ciel défendus.

¹ Le siège d'Embrun par les Vandales eut lieu l'an 433.

Nos Alpes ont subi le sceptre du Burgonde.
 Sous les Goths, sous les Francs, leur paix paraît profonde ;
 Quand bientôt sur nos monts les farouches Lombards
 Accourent par trois fois planter leurs étendards ¹.
 Qui jamais nous dira tant de crimes atroces
 En tous lieux perpétrés par ces hordes féroces !
 On voyait leurs trois chefs, Amon, Rhodan, Zaban,
 Dans cette œuvre de mort activer leur élan.
 Des flancs du mont Genève aux rives de Provence,
 Ils ont fait sur leurs pas comme un désert immense.
 Le ciel avec pitié contemple enfin ces maux ;
 Et, pour y mettre un terme, il suscite un héros.
 Ce héros, c'est Mummol ² : en guerrier magnanime
 Il s'avance et, rempli du beau feu qui l'anime,
 Livre aux envahisseurs de multiples combats.
 De partout il triomphe, et ces rudes soldats,
 Par ses coups consternés, vont gagner la frontière.
 Mummol les devançant leur forme une barrière,
 Et, les fils de nos monts secondant son essor,
 Le héros, près d'Embrun, les a défait encor.
 Cependant des vaincus la troupe se rallie ;
 Ils tendent à nouveau vers les champs d'Italie.
 Près des lieux où le Guil, à travers ses îlots,
 Arrive à la Durance et lui jette ses flots,
 Une plaine s'étend ³ : là Mummol les assaille.
 En cet instant s'engage une atroce bataille.
 Des uns le désespoir excite la fureur,
 Des autres la vengeance enhardit la valeur.

¹ Les Hautes-Alpes, après avoir fait partie de l'empire romain, furent conquises par les Burgondes en 480, par les Ostrogoths en 523, par les Francs en 537. Ce fut sous le roi Gontran que se produisirent les invasions des Lombards qui vinrent par trois fois.

² Mummol était comte d'Auxerre et généralissime des troupes de Gontran.

³ La plaine où Mummol défit les Lombards est celle de *Mustie-Calme*, au Plan-de-Phazy, autrement dite *Barben*, en souvenir, croit-on, des barbares. Cependant M. Roman, dans une récente brochure, s'attache à démontrer que *Mustie-Calme* serait dans les Basses-Alpes.

C'était la lutte à mort ; elle fut meurtrière.
 De rares ennemis repassent la frontière,
 Et, d'un désastre tel gardant le souvenir,
 Le Lombard vers nos monts n'osa plus revenir.

Je tairai des Saxons l'invasion funeste ¹,
 Et les maux désolants enfantés par la peste ².
 Sainte église d'Embrun, combien tu souffris plus
 Des perfides erreurs de l'impie Arius !

Déjà, sous Marcellin, la fureur des sectaires
 Combattit de la foi les dogmes salutaires,
 Et l'apôtre lui-même, au déclin de ses ans,
 Dut subir de leur part d'indignes traitements ³.
 Il mourut. A côté du prélat catholique,
 Embrun vit dans ses murs un évêque hérétique.
 Sous le roi Gondebault la foi fut en péril.
 L'archevêque traqué dut s'enfuir en exil ⁴.

Et dois-je encor nommer le fameux Armentaire
 Et ce Salonius qui fut homme de guerre ⁵,
 Tous deux prélats déchus du trône épiscopal.
 Noble église d'Embrun, dans cet âge fatal,
 Combien de fois, hélas ! une douleur amère
 Vint abreuver de fiel ton tendre cœur de mère !

Mais dans le bruit confus des barbares horreurs,
 Dans le choc intestin des funestes erreurs,
 Embrun pourtant brilla d'une gloire bien pure :
 Dans ses murs rayonnait la touchante figure

¹ Les Saxons envahirent nos pays en 577 et 578 et commirent, selon Grégoire de Bours, d'énormes déprédations.

² Cette peste n'était autre que la lèpre qui dépeupla nos contrées.

³ On montre encore l'endroit du roc où St-Marcellin, d'après la tradition, fut précipité par les Ariens, et un rocher près de Crévoux, où il se cachait (Sauret : *Histoire d'Embrun*).

⁴ C'était l'archevêque Catullin (509-518) ; il se retira à Vienne.

⁵ Armentaire, élu contrairement aux canons, fut déposé au concile de Riez en 539. Salonius d'Embrun et Sagittaire de Gap, furent plus soldats qu'évêques. Ils tuèrent beaucoup d'ennemis de leurs propres mains. Ils furent déposés et enfermés dans un couvent. Sagittaire, s'étant évadé, fut tué par un soldat avec Mummol dont il avait partagé la trahison contre Gontran.

De vertueux prélats et de saints glorieux.
 Chantons Artémius, Albin au cœur pieux,
 Ingénuus encor : ils sont une pléiade ;
 Et les deux Gallican, Catullin, puis Pélade.
 Ce grand saint s'illustrait par ses hautes vertus,
 Guérissait les mourants, les infirmes perclus ;
 Il chassait les démons, parlait avec les anges,
 Et l'Eglise aux autels chante encor ses louanges.
 D'autres fleurs ont germé sous son pontificat :
 Saluons en passant saint Véran, saint Donat¹.
 Ils sont allés porter sous le ciel de Provence
 Leur rare sainteté, leur douce bienfaisance.
 De gloire et de vertu tous deux se sont couverts ;
 Leurs noms ont opéré des prodiges divers.
 Embrun, vaillante église, au fort de la détresse,
 Ton front pur brille encor de vie et de jeunesse ;
 Et, par ton sanctuaire aimé des saints prélats,
 Ton deuil s'illuminait de célestes éclats.

Les barbares ont fui. Le vertueux Ethère
 Gouverne la cité dans une paix prospère.
 Valchin vient, et c'était comme un autre âge d'or².
 Hélas ! des maux nouveaux allaient surgir encor.
 C'est ainsi qu'ici bas les revers, les détresses
 Suivent de près toujours nos courtes allégresses.

Par Mauronte attirés, les cruels Musulmans
 Envahissent en foule et nos monts et nos champs.
 Ce sont d'affreux pillards aux allures sauvages.
 Ils vont semant le meurtre, entassant les ravages.
 On ne voit sur leurs pas que des scènes d'horreur,
 Nos pays saccagés vivaient dans la terreur.
 Après plus de mille ans, dans tout le territoire,
 Le peuple garde encor leur sinistre mémoire.

Que le ciel soit béni ! Le héros de Poitiers
 De ces hôtes maudits va purger nos quartiers.

¹ Saint-Véran, solitaire de Lure, et Saint-Donat, évêque de Cavaillon, tous deux grands thaumaturges.

² Saint-Pelade 518-23, Saint-Ethère 631, Valchin 726. Ces prélats firent prospérer le diocèse d'Embrun.

Contre les oppresseurs le chef des Francs s'avance,
 Et, de Luitprand aidé, les attaque en Provence ¹.
 Partout il est vainqueur. C'en est fait ; nos pays
 Ont vu se disperser les cruels ennemis.
 Oh ! pourquoi fallut-il qu'un héros plein de gloire
 Vint à ternir l'éclat de sa sainte victoire !
 Le grand Charles Martel, le front ceint de lauriers,
 Voulut rémunérer ses fidèles guerriers.
 Que fit-il ? Il commit d'indignes injustices,
 Et des biens de nos clercs leur fit des bénéfices.

La paix durable enfin succède à tant d'horreurs ;
 Nos Alpes respiraient loin des sombres terreurs.
 Alors on vit régner l'illustre Charlemagne,
 Ce puissant empereur de France et d'Allemagne,
 Qui rangea sous ses lois tant de peuples divers,
 Et porta son prestige au bout de l'univers.
 Des rayons de la foi brilla son diadème ;
 Tout bien fut en honneur sous son pouvoir suprême.

Nos pays prospéraient, et l'église d'Embrun
 Rayonnait de clarté, jetait un doux parfum.
 On vit de grands prélats régir la métropole :
 Tous de la sainteté portèrent l'auréole.
 Nous nommerons Alphonse et le grand saint Marcel ².
 Qui du noble Empereur fut l'ami personnel.
 Il s'acquitta pour lui d'importants ministères,
 Et longtemps l'éclaira de conseils salutaires.

C'est alors qu'apparut ce temple glorieux
 Qu'éleva le monarque à la Reine des cieux.
 Le grand prince, en mourant, dans sa munificence,
 A la Vierge d'Embrun lègue un trésor immense.

¹ La première invasion des Sarrasins eut lieu de 729 à 738. Charles Martel, aidé de Luitprand, roi des Lombards, les refoula au fond de la Provence. Il confisqua les biens des traîtres Mauronte et Riculphe ; ceux de ce dernier devinrent probablement le partage d'Abbon qui les légua, avec d'autres, à l'abbaye de la Novalaise.

² Saint-Marcel (791-811) était le confesseur et le confident de Charlemagne qui lui confia une importante mission auprès de l'empereur Nicéphore. Ce prélat reçut à Embrun le pape Léon III qui se rendait en Languedoc.

Grâce à ce saint don, l'édifice nouveau
 Succède au temple antique, est plus vaste et plus beau ;
 Digne de son auteur, l'auguste sanctuaire
 Jouit dans la cité d'une gloire princière.
 La Vierge y fait pleuvoir les célestes bienfaits,
 Et son culte d'amour voit croître ses progrès.
 Les peuples accouraient à leur douce patronne,
 Et du plus vif éclat faisaient briller son trône.
 Dans son sein maternel ils épanchaient leurs cœurs,
 Et puis sur eux coulaient ses augustes faveurs.
 Gloire au grand Empereur, et gloire à toi, Marie !
 Ainsi tu pourvoyais à ton œuvre chérie.
 T'u la gardas aux jours des périls conjurés
 Et rendis en tous temps ses destins assurés.

Hélas ! voici venir des épreuves nouvelles.
 L'Empereur n'était plus, et des hordes cruelles
 D'autres fils de l'Islam infestent nos pays,
 En tous lieux perpétrant des forfaits inouis¹.
 Dans les antres des monts ils cachent leurs repaires.
 Et, tels que des vautours qui sortent de leurs aires,
 Ils fondent dans la plaine emportant effrénés
 Les butins enlevés aux colons consternés
 Des bourgs et des hameaux ils forcent les murailles,
 Livrent aux assiégés de sanglantes batailles,
 Égorgent sans pitié femmes, vieillards, enfants,
 Et font mugir les monts de leurs cris triomphants.
 Ou bien des voyageurs épiant le passage,
 Les détroussent, en font un horrible carnage,
 Hugues, noble héros, sur le sol de Provence,
 Tes armes, un moment, abattent leur puissance ;
 Mais nos pays alpins n'en sont pas moins restés,
 Sans défense, exposés à leurs atrocités.

¹ La seconde invasion des Sarrasins dura de 880 à 975 ; celles des Hongrois eurent lieu en 924 et 961. Les unes et les autres furent très cruelles. Les documents de l'époque le disent, et on s'imagine ce que durent souffrir nos pays exposés sans défenses à ces hordes de pillards. Aussi les populations ont-elles gardé la tradition de leur barbarie, tandis qu'elles ont presque oublié le vandalisme des réformés, quoique plus proche de nous.

Ils gémissaient ainsi sous le dur cimeterre,
 Quand un autre barbare envahit notre terre.
 C'est le peuple indompté des farouches Hongrois.
 Ils vivaient de mets crus, ils habitaient les bois.
 Sans autels, sans foyers, pervers, impitoyables,
 Plus que les Sarrasins ils étaient effroyables.
 Tels qu'une lave impure à travers les sillons,
 S'avancèrent un jour leurs sombres bataillons.
 La terreur était grande au sein de nos montagnes.
 Ces féroces bandits partout dans nos campagnes
 Promenaient sans merci l'incendie et la mort,
 Oh ! quel fut du pays le lamentable sort !
 Expulsés avec peine ils revinrent encore.
 Or, cette fois, contre eux marchait aussi le Maure.
 L'Arabe et le chrétien, commandés par Conrad,
 Leur livraient de concert un terrible combat.
 Les Hongrois sont vaincus, et nos tristes contrées
 De ces durs oppresseurs sont enfin délivrées.
 Tout n'est pas sauf encor. Restaient les Sarrasins
 Leur joug de mort toujours pesait sur nos confins.
 Le grand Mayeul, un jour, tombe sous leur puissance.
 Mayeul partait de Rome et traversait la France.
 Vers les lieux où le Drac, bordé d'épais roseaux,
 Dans un cours furibond précipite ses eaux,
 L'illustre pèlerin vint tomber dans leurs pièges¹.
 Ils l'enchaînent soudain de leurs mains sacrilèges,
 Mayeul est prisonnier dans les antres des monts.
 Il n'est libre qu'aux prix des plus lourdes rançons
 Devant cet attentat une clameur immense
 De tous côtés s'élève et réclame vengeance.
 Lève-toi, fier Guillaume², assemble tes guerriers.
 Et marche d'un pas ferme à ces aventuriers.

¹ Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'endroit précis où Saint-Mayeul, abbé de Cluny, fut pris dans les Alpes.

² Guillaume, comte de Provence, organise la croisade contre les Sarrasins, leur livre un grand combat, probablement dans les Hautes-Alpes, et les expulse enfin par la prise du Freinet, leur forteresse en Provence.

Nos soldats, animés d'irrésistible audace,
 Jusques vers les hauts monts s'élançant sur leur trace.
 Un grand combat s'engage, et les vaillants chrétiens
 Ecrasent sous leurs coups ces infâmes païens,
 Et, volant désormais de victoire en victoire,
 Ils les chassent bientôt de tout le territoire.

Ils attaquent enfin le Freinet, leur rempart,
 Et sur ce roc ardu plantent leur étendard.
 Hauts-Alpins, livrez-vous à la joie, au délire :
 L'oppression succombe et le pays respire.

Mais, durant ces longs jours d'effroyables malheurs,
 Sainte église d'Embrun, redis-nous tes douleurs.
 Tu vis les ennemis renverser tes murailles,
 Tes enfants succomber en d'atroces batailles ;
 Un petit nombre à peine, à jamais affligés,
 Survivre aux êtres chers sous leurs yeux égorgés ;
 Tes temples profanés leurs nefes de sang rougies,
 Où servant de théâtre aux barbares orgies.
 Combien tu déclinas, Embrun, noble cité,
 Toi qui jadis brillais de vie et de beauté !
 Pleure, ô sainte Sion, doux temple de Marie :
 Sur tes murs ont passé la mort, la barbarie¹.

Mais tel, après l'orage, on voit au front de l'air,
 L'astre du jour briller plus suave et plus clair,
 Tel, après les longs deuils, le béni sanctuaire
 Recouvre encor sa gloire et redevient prospère.

Des jours de paix ont lui. Le ciel consolateur
 Suscite en saint Ismide un grand réparateur².
 Ismide, ému des maux que son regard contemple,
 Devient un autre Esdras et rebâtit le temple.
 Vierge, reine d'Embrun, le saint lieu restauré

¹ Il est très probable et comme certain qu'Embrun et ses églises furent saccagés par les Sarrasins.

² Saint-Ismide fut l'Esdras d'Embrun et reconstruisit le sanctuaire de Notre-Dame : *Sanctus Ismidius restituit ecclesiam Beatæ Mariæ Virginis* (Dom Pius Gams : *Series episcop.* p. 548). Toutefois il paraît que son œuvre fut insuffisante, puisque au siècle suivant on procède à une nouvelle reconstruction.

Donne un nouveau prestige à ton culte sacré.

L'œuvre poursuit sa marche. En ce temps le Saint Siège
Confère au sanctuaire un très haut privilège.

L'antique cathédrale était *Saint-Marcellin*.

Désormais *Notre-Dame* acquiert ce haut destin ;

C'est elle qui d'Embrun devient la métropole.

Ainsi l'a décrété la célèbre parole

Du pape Victor Deux au pontife embrunais ¹.

Par là le sanctuaire affirmait son progrès,

Et la Vierge se plut à l'entourer de gloire.

Puis vinrent des prélats à l'illustre mémoire.

Une ère de grandeur rayonnait sur Embrun.

Le grand temple eut sa part dans cet éclat commun.

C'est alors que l'ogive, en sa forme élancée

Et jusqu'aux seuil des cieux élevant la pensée,

Sur les piliers romans vint asseoir ses arceaux.

On vit se dessiner colonnes, chapiteaux.

On fit ce grand portail dont la riche sculpture

Du Fils de Dieu prêchant retrace la figure ;

Ce porche au marbre rose, aux lions accroupis,

Et semblant garder là le seuil des saints parvis,

Ce porche dont le dôme embelli de feuillage

Présente dans son art le plus superbe ouvrage.

La rosace gothique aux vitraux lumineux

Apparut à son tour ruisselante de feux ;

Et le clocher enfin dressa sa flèche aiguë

Jusques aux régions voisines de la nue.

Le temple a revêtu son aspect le plus beau.

Sérène, son prélat, le consacre à nouveau ².

¹ C'est en 1057, par sa bulle à Viminien que le pape Victor II érige en cathédrale l'église de *Notre-Dame* en place de l'église de *Saint-Marcellin*. Cette dernière, dit Peyresc, était en forme de croix et avait quelques caveaux voûtés. (Bibl. nat. ms. lat. 17.598, f. 36).

² La cathédrale actuelle d'Embrun comprend deux parties : l'une l'abside, et les murailles composée d'assises d'une seule couche et œuvre d'un architecte français, date du XII^e siècle ; l'autre, — les voûtes, le porche et la façade, — composée de deux couches et œuvre d'un architecte italien, date du XIII^e siècle. Elle fut consacrée en 1277 par l'archevêque Sérène.

Sanctuaire d'Embrun, j'ai chanté ton aurore
Dès les âges lointains, et j'ai redit encore
Comment, en subissant tant d'orages divers,
Tu progressas pourtant, même au fort des revers.
Arrive maintenant au faite de la gloire;
Et jusqu'aux cieux puissè-je exalter ta mémoire,
En chantant désormais ton Réal glorieux,
Tes prodiges bénis, tes pèlerins nombreux.

CHANT TROISIEME

Au retour du printemps, telle on voit la nature
Sortir de son linceuil, se parer de verdure,
Telle la métropole, après les jours mauvais,
Rajeunit et prospère au soleil de la paix.

Les Dauphins dans ses murs ont fondé leur puissance ;
Mais les prélats sur eux ont la prééminence ¹.
Dans l'ordre temporel ils égalent les rois,
Et sur six suffragants ils étendent leurs droits ².
Tous brillent par leur rang, leur noble modestie.
Tel fut le grand Henri, ce haut prince d'Ostie ³,
Mandagot, d'Aubenas, du Puy, Bertrand de Deux,
Gélu, Baile, Girard : leur renom fut fameux.

Mais la Vierge surtout, grâce à son sanctuaire,
Exerce un doux pouvoir que le peuple révère.
Qui jamais nous dira les bienfaits merveilleux
Qu'opérait en ce temps la Reine de ces lieux.

Notre-Dame d'Embrun dans ses parvis antiques
Voit s'élever un porche aux voussures gothiques ⁴.

¹ Au XI^e, après l'expulsion des Sarrasins, Embrun appartient aux comtes de Provence, auxquels succédèrent, en 1202, les Dauphins par le mariage de Béatrix et de Guigues André. Mais les archevêques possédaient une moitié de la ville à titre de souverains, ayant été investis des droits régaliens par les empereurs d'Allemagne.

² Au point de vue ecclésiastique, les archevêques métropolitains ne relevaient que de Rome, tandis que les évêques voisins étaient leurs suffragants.

³ Henri de Suze, cardinal d'Ostie, 1250-62, les cardinaux Mandagot, 1295-1311, Bertrand de Deux, 1323-37, d'Aubenas, 1338-57, Gélu, 1427-32, Girard, 1434-57, Baile, 1554-94.

⁴ « Ce porche, soutenu par quatre colonnettes est à trois ouvertures ; celle de face est un arceau au cintre brisé ; les ouvertures latérales sont formées par le linteau qui s'appuie sur les colonnes. Au devant

Aux murs de ce portique, en un lieu retiré,
 Autrefois était peint un tableau vénéré.
 Ce tableau retraçait les augustes rois mages
 A l'enfant nouveau-né présentant leurs hommages.
 C'était là ce Réal aux dons miraculeux¹;
 Où des peuples sans nombre allaient porter leurs vœux.
 La Vierge à cette fresque attachait sa puissance,
 Et par elle exerçait sa propice influence.

Au nom du saint Réal, alors sont opérés
 Par la mère de Dieu cent prodiges sacrés²
 Les morts et les mourants renaissent à la vie ;
 Le muet parle au sourd qui recouvre l'ouïe ;
 Le boiteux a marché, l'aveugle a vu le jour ;
 L'ulcéreux, le perclus guérissent à leur tour ;
 Voyez ces malheureux plongés dans la démence,
 Pour eux de la raison l'usage recommence.
 Des milliers d'affligés, atteints de maux divers,
 Devant l'auguste image ont laissé leurs revers.

de l'arc central, sont les tables de loi ; les chapiteaux des deux colonnes intérieures sont ornés, l'un de guirlandes, l'autre d'un cavalier en costume du XIII^e siècle. Les deux colonnes extérieures sont soutenues par des lions accroupis. Les deux colonnes intérieures ont pour support des figures humaines assises. Elles sont composées chacune de quatre colonnettes, celles de gauche comprimant une figure humaine, celles de droite évidées et nouées à deux endroits ». (J. Roman : *Répert. archéol. des Hautes-Alpes*, p. 60).

¹ Le Réal est une peinture à fresque datant du commencement du XIII^e siècle, représentant l'adoration des mages. Au-dessus, était cette inscription : *Tres reges, Marchior, Baltasar, Régina cali, Josef, Angelus ait ad Josef*. En 1585, les réformés détruisirent la peinture mais laissèrent subsister l'inscription. Vers 1599, l'archevêque Guillaume d'Avançon, substitua une autre image à l'image effacée. En 1706, un nouveau tableau remplaça le précédent. Vers 1861, ce tableau ainsi que la fresque disparurent avec l'enduit de maçonnerie qui tomba, et, au-dessous, on retrouva un bas-relief représentant Jésus assis entre les symboles des évangélistes et deux anges qui les encensent. Un coin à enseigne du XVI^e siècle donne une reproduction fidèle du Réal primitif.

² Les nombreux miracles opérés par la vertu du Réal sont racontés fort au long par le P. Fournier dans un *Appendice à son Hist. des Alpes Marit. et Cottien.*, p. 675 et suiv.

Là, le pauvre pêcheur, aux doux feux de la grâce,
De son âme endurcie a vu fondre la glace,
Et le juste, du ciel éprouvant la faveur,
Sent son cœur ranimé de nouvelle ferveur.

O Sion, cité sainte, auguste sanctuaire,
Miraculeux portique, image tutélaire,
De vous ont été dits mille faits glorieux.
Honneur soit à jamais à la Reine des cieux !
O Vierge du Réal, ô mère de tendresse,
Délivre-nous des maux dont le poids nous oppresse,
Préside à nos destins en ce mortel séjour,
Et dans l'éden céleste introduis-nous un jour.

Les échos ont redit ces bienfaits et ces grâces.
Le bruit de bouche en bouche a franchi les espaces,
Alors vous eussiez vu, dans ces siècles de foi,
Les peuples tressaillir d'un indicible émoi,
S'ébranler, se porter vers cette auguste enceinte,
Où la Vierge régnait dans son image sainte.
Là, se pressaient à flots les hommes de tous rangs :
Les princes, les sujets, les humbles et les grands.
Et tous ces pèlerins n'avaient qu'une seule âme
Pour porter jusqu'aux cieux le nom de Notre-Dame.
Ils chantaient ses grandeurs, imploraient son secours,
Et des prodiges saints bénissaient l'heureux cours.

Jusques aux bords lointains des antiques Breagnes,
A retenti le nom du temple des montagnes.
Un monarque puissant, l'illustre Edouard Deux,
A Notre auguste Dame adresse un don fameux :
C'est une riche chappe aux dessins héraldiques,
Où du prince sont peints les devanciers antiques ;
Et l'on croit voir ainsi tous ces glorieux rois
A la Vierge d'Embrun rendre hommage à la fois¹.

Sancia de Sicile et Jeanne de Provence
S'honoraient à leur tour par leur munificence ;
Grâce à leurs nobles mains prodiguant les trésors,

¹ Ces faits sont rapportés en détail par tous les historiens d'Embrun, le P. Fournier, A. Fabre, A. Sauret.

Le saint temple a reçu de splendides décors.
Tels les rois d'Orient, dans les âges bibliques,
Portaient à Salomon des présents magnifiques,
Tels les princes chrétiens à la Reine des monts
S'empressaient à l'envi d'offrir les plus beaux dons ¹.

Au printemps de ses jours, Louis, Dauphin de France,
Se mourait lentement d'une longue souffrance,
Le prince par degré se voyait dépérir,
Et nul humain secours ne pouvait le guérir :
Il s'affaissait ainsi dans un désespoir sombre.
Alors il se souvint des guérisons sans nombre,
Qu'opérait dans Embrun la Vierge du Réal,
Et comment sa bonté s'inclinait vers tout mal.
A cet heureux penser, plein d'espoir, il s'adresse
A la Reine des rois, à sa *bonne Maîtresse*.
Or ce n'est pas en vain. La Vierge entend ses vœux,
Et se montre propice au prince malheureux,
Tout est changé : le mal, à l'instant, l'abandonne ;
La vie en lui renaît et sur son front rayonne.
Plus de longs désespoirs, plus de sombre douleur :
Le prince a recouvré la paix et le bonheur.
Louis, reconnaissant, à la Vierge des mages
Va porter, sans tarder, ses chaleureux hommages ¹.
Il arrive, entouré d'un royal apparat.
O cité, tu brillas du plus pompeux éclat,
Tandis qu'en tes remparts le fils du roi de France
Entraît avec sa cour dans sa magnificence.
Qui pourrait exprimer les hommages d'amour
A la Vierge des monts offerts en ce beau jour !

Le Dauphin témoigna sa largesse pieuse :
C'est lui qui fit présent de l'orgue précieuse
Aux tuyaux argentés, aux sons mélodieux,
Destinée à chanter la Reine de ces lieux.
Il dota le Réal de prébendes princières,

¹ Louis XI, encore Dauphin, fit son pèlerinage en 1449 ; il fit don de l'orgue aux tuyaux d'argent, mutilée par les protestants et refaite en partie au XVIII^e siècle. Il constitua au chapitre une rente de 3.960 ducats, à charge de faire célébrer une messe quotidienne à perpétuité.

En son honneur fonda des messes, des prières.

Notre Dame, en retour, bénira sa ferveur.

Le prince va jouir d'une insigne faveur :

Il est créé chanoine, et sa pompeuse stalle

En un rang éminent dans l'église s'étale.

Louis aima toujours Notre-Dame des rois,

Et dans ses hauts projets l'invoqua maintes fois ;

Puis, quand il va mourir, pressé par la souffrance,

Sa voix implore encor la Mère d'espérance.

Cependant Notre-Dame en ses divins parvis

Poursuivait l'heureux cours de prodiges suivis.

Six enfants sont frappés dès leur aube première,

Et leur yeux innocents sont clos à la lumière.

Quand des mères en pleurs et de tendres parents

Adressent au Réal des vœux persévérants.

Ces enfants aussitôt ont recouvré la vie,

Et combtent de bonheur leur famille ravie.

Martin Rame est atteint de transports pleins d'horreur,

Il hurle, écume, aboie, inspire la terreur.

Un jour il est mourant et n'a plus la parole ;

Son dernier souffle enfin de sa lèvre s'envole.

Un frère en sa douleur, invoque le Réal,

Et Martin ressuscite affranchi de tout mal.

Autour de Montlhéry, se livre une bataille,

Du Réal protecteur portant une médaille,

L'embrunais Chabassol est sauvé du trépas,

Tandis qu'il implorait la Reine des combats.

Chabassol dans la lutte avait perdu la vue ;

L'ennemi le poursuit : la mort est entrevue,

Mais la Vierge à l'instant guérit sa cécité.

Il s'enfuit. Le péril ainsi fut évité.

Mais un soldat l'a vu couché dans la poussière,

Et, vers lui s'avançant, d'un coup de sa rapière

Déjà va le percer : ô merveille ! le fer

S'émousse par trois fois, sans effleurer sa chair.

De Puérin bravait et boulets et mitrailles ;

Un éclat meurtrier transperce ses entrailles.

Le vaillant de Rousset combattait en vainqueur.

Un cruel javelot vient le frapper au cœur.
 Ils vont tous deux mourir : la douleur les presse.
 Quand la Vierge invoquée a fermé leur blessure¹.

Un jeune homme innocent, tiré de sa maison,
 Voit devant lui s'ouvrir une noire prison.
 Il est chargé de fers et l'infâme potence
 Va suivre incontinent une injuste sentence.
 Le jeune infortuné, dans cet instant fatal,
 Appelle à son secours la Vierge du Réal.
 O prodige ! il a vu, dans ses transes suprêmes,
 Son noir cachot s'ouvrir, ses fers tomber d'eux-mêmes.
 Le ciel le sauve ainsi de sa captivité.
 Tel saint Pierre jadis fut mis en liberté.

Une autre avait monté l'échelle du supplice.
 Déjà va s'accomplir l'arrêt de la justice.
 L'innocent invoquait la Vierge avec transport,
 Et la Vierge eut pitié de son malheureux sort.
 Sentant brisé soudain le lien qui l'enlace,
 Devant le peuple ému, tel qu'une lourde masse,
 Il tombe du gibet, se relève et s'enfuit.
 T'ous sont dans la stupeur : la garde le poursuit ;
 Aux flancs du roc abrupt aussitôt il s'élance,
 Parvient dans un lieu sûr, chante sa délivrance.

Un jeune enfant s'égare au sol de Réallon.
 Les parents, le cherchant, arpentent le vallon.
 Le hameau tout entier partage leur détresse :
 A retrouver l'enfant chaque habitant s'empresse.
 Les lieux sont infestés par des hordes de loups ;
 Un sombre désespoir est dans le cœur de tous.
 La pauvre mère en pleurs accourt au sanctuaire,
 De la Vierge implorant la tendresse de mère.
 Alors on fut témoin d'un prodige frappant.
 Une blanche brebis, d'un troupeau s'échappant,
 S'agite avec transport et prend au loin la fuite ;
 Par un doux bêlement, elle invite à sa suite.

¹ Voir les détails de ces faits miraculeux dans l'ouvrage déjà cité
 du P. Fournier.

Où va-t-elle ? On l'ignore, et le berger la suit.
 Dans un épais fourré la brebis le conduit.
 Elle arrête ses pas au sein d'une clairière,
 Et gémit tendrement à l'entour d'une pierre.
 O bonheur ! sur ce bloc gisait le tendre enfant.
 Après trois jours entiers, il est encor vivant.
 Le berger le relève et, l'inondant de larmes,
 Des parents angoissés va calmer les alarmes.
 Il remet en leurs mains ce doux trésor perdu :
 La Vierge du Réal le leur avait rendu.

Marie ainsi produit, par son doux patronage,
 Des miracles sans nombre au saint pèlerinage.
 Quels biens elle versait sur notre sol alpin !
 O Vierge, daigne encor sourire à son destin.

Aussi les pèlerins, en des transports d'ivresse,
 Acclamaient à l'envi leur touchante Maîtresse.
 Le peuple et le clergé, dans les jours solennels,
 Redisaient cette antienne au pied des saints autels :

« O Reine, nous venons, dans une vive instance,
 « Confier nos destins à ta douce assistance,
 « Toi qui du monde entier es la brillante fleur,
 « Le flambeau lumineux, l'incomparable honneur,
 « Des infirmes divers, par ta main secourable,
 « Sont délivrés toujours du mal qui les accable ;
 « Et c'est pour célébrer tes bienfaits, ton amour,
 « Que nous venons t'offrir nos hymnes en retour¹ ».

A l'heure où le soleil terminait sa carrière,
 Chaque soir réunis au fond du sanctuaire,
 Les chanoines en chœur, d'un ton majestueux,
 Répétaient ce beau chant à la Reine des cieux.

Cependant on voyait, au cours du moyen-âge,
 Les foules affluer au grand pèlerinage.
 Or souvent dans leurs rangs étaient d'illustres rois.

¹ Voici le texte de cette antienne célèbre : « *Sub tuam potentiam confugimus, flos mundi lux et honor; a te infirmi acceperunt virtutem, et, propter hoc tibi psallimus, Sancta Dei genitrix.* Elle était chantée aux jours de fêtes et chaque soir au coucher du soleil par le chapitre.

Louis, nous l'avons vu, s'y rendit une fois.
 Le brillant Charles Huit, aux ans de sa jeunesse,
 Y parut rayonnant de gloire et de noblesse.
 Par le Réal guéri d'un mal long, douloureux,
 Il venait accomplir le plus cher de ses vœux.
 Et puis il y revint, quand il porta la guerre
 Aux lieux où le Vésuve entr'ouvre son cratère.
 Oh ! qu'il fut beau de voir et princes et soldats
 Implorer Notre-Dame, arbitre des combats !
 De Naples en trois jours le roi fit la conquête.
 D'affreux périls pourtant planèrent sur sa tête.
 Toujours il en fut sauf et vint, à son retour,
 Rendre grâces encor à la Vierge d'amour.
 Puis, quand il eut prié, complétant son hommage,
 Il combla de présents l'auguste et sainte image¹.

Louis Douze, à son tour, traversant l'Embrunais,
 Honora le Réal, implora ses bienfaits.
 Il conduisait ses preux vers la plage lointaine,
 Pour briser d'un tyran l'insolence hautaine.
 Embrun vit nos guerriers, devenus pèlerins,
 Sous l'aile de la Vierge abriter leurs destins.
 Leurs vœux sont exaucés, et sur Milan s'avance,
 Au front des bataillons, l'étendard de la France.
 De nos braves soldats rien n'arrête l'élan.
 Le monarque est vainqueur ; il entre dans Milan,
 Et le prince, depuis, dans le fond de son âme,
 Garde un doux souvenir du nom de Notre-Dame.

Sur les pas de Louis, le valeureux François
 Visita sur son roc la Vierge des trois rois.
 Il allait conquérir le Milanais rebelle ;
 Les fils de l'Helvétie embrouillaient la querelle.
 Le héros tout d'abord invoque le Réal,
 Et dès lors on le vit, émule d'Annibal,
 Se frayer un passage à travers les montagnes,
 Descendre en Italie, envahir ses campagnes,

¹ Charles VIII vint à Embrun en 1490, 1494 et 1495 ; Louis XII en 1508 ; François I^{er} en 1515 avec Trivulce ; Henri II en 1547.

Et, prompt comme l'éclair, dans un fougueux élan,
 Il parut tout-à-coup aux champs de Marignan,
 Livra ce grand combat qui le couvrit de gloire,
 Et fut fait chevalier sur le champ de victoire,
 La Vierge était propice à ses nobles desseins.

Un roi de France encor vénéra les lieux saints.
 Henri Deux, explorant des Alpes la barrière,
 Remonte de Saluce, arrive à la frontière.
 Avide d'acclamer le jeune et noble roi,
 Tout le peuple d'Embrun s'agite avec émoi.
 De la Vierge en ce jour on fêtait la naissance.
 Des pieux pèlerins grande était l'affluence.
 Et tous, s'étant rangés sous les saints étendards,
 Vont recevoir le prince au dehors des remparts.
 On sème sur ses pas les fleurs et la verdure ;
 Partout l'œil n'aperçoit que pompeuse parure.
 Le prince s'avavançait, portant avec honneur
 Des chanoines d'Embrun les insignes de chœur.
 Du béni sanctuaire il franchit les portiques :
 Tout est resplendissant de décors féériques.
 Le monarque aux autels, les larmes dans les yeux,
 Honore avec amour la Dame de ces lieux.
 Et le peuple, à sa vue, ému de douce ivresse,
 Bénit son roi, bénit la Mère de tendresse.

Notre-Dame d'Embrun, proclamons tes grandeurs,
 Ton Réal vénéré nage au sein des splendeurs.
 Les plus hauts potentats ont exalté ta gloire ;
 Leurs vœux ont illustré ta sublime mémoire.
 Mais tu brilles surtout par tes divins bienfaits.
 O Vierge, sur nos monts règne donc à jamais .
 Contemple avec amour tes Alpes bien aimées,
 Sous un joug ennemi maintenant opprimées ;
 Rends-nous l'antique honneur et la foi des aïeux ;
 Répands sur nous encor tes dons du haut des cieux.

Louons de plus en plus l'auguste sanctuaire,
 Les honneurs dont il brille et les biens qu'il opère.
 Léon Dix, en sa bulle, annonce à l'univers

Du glorieux Réal les prodiges divers ¹,
 Montre peuples et rois à la Vierge des mages
 Portant avec amour d'unanimes hommages.
 Le grand pontife veut qu'un nouvel ornement
 Vienne embellir encor le divin monument.
 On se met à bâtir : le prélat de Jarente
 Va construire un beau dôme à la coupe élégante.
 Ce dôme au marbre rose, en son art gracieux,
 Doit sur ses pedestaux s'élancer jusqu'aux cieux.
 Pourquoi donc fallut-il que l'infâme hérésie
 Vint suspendre le cours de cette œuvre choisie ?

Les pontifes d'Embrun, dans ces âges pieux,
 Jetaient sur le Réal un éclat glorieux.
 L'honoraient par leur nom, leur vertu, leur science.
 Ils grandissaient d'autant sa divine influence.
 On vit même plus d'un devenir cardinal ²,
 Ce titre ajoute encor à l'honneur du Réal.
 Jules de Médicis fut pontife de Rome ³.
 Sur Embrun resplendit la gloire du grand homme.
 Il soutint en héros des revers accablants,
 Brilla par ses vertus et ses nobles talents.

Honneur, ô Notre-Dame, honneur à ta mémoire !
 Tu parvins en ces temps au comble de la gloire.
 Les humbles, les puissants exaltent tes grandeurs.
 Et tu répands sur tous d'abondantes faveurs.
 O Vierge, sois bénie en ton sublime ouvrage.
 Mais quoi, partout au loin j'entends gronder l'orage.

¹ Léon X accorde une indulgence plénière pendant 60 ans à tous les pèlerins de Notre Dame aux solennités de la Nativité et de l'Annonciation de la Vierge, et les aumônes devaient être affectées en partie à la réparation de la cathédrale d'Embrun et en partie à la construction de l'église de Saint-Pierre à Rome.

² Nicolas de Fiesque 1511-16, Robert de Lenoncourt 1556-58, Honoré du Laurens 1600-12, furent cardinaux.

³ Jules de Médicis sous le nom de Clément VII fut un pape illustre autant par ses vertus et ses travaux que par ses malheurs.

CHANT QUATRIEME

J'ai chanté les débuts du béni sanctuaire,
 J'ai suivi pas à pas sa marche séculaire.
 Ici recueillons-nous et dans nos derniers vers,
 Tentons de dire encor ses suprêmes revers,
 Son culte qui décroît et tombe en décadence,
 Puis renaît immortel aux rives de la Vence,
 Et là, nouveau phénix, rajeuni, glorieux,
 Rayonne sur nos monts plus pur, plus radieux.

Les réformés alpins, de sinistre mémoire,
 En traits ensanglantés sont inscrits dans l'histoire.
 Ils vont en propageant par la flamme et le fer
 Leurs dogmes criminels inventés par l'enfer.
 Ils brûlent les couvents, les sacrés édifices,
 Livrent clercs et laïcs à d'atroces supplices.
 On croit voir, à l'aspect de leurs faits monstrueux,
 Les cruels Sarrasins ressuscités en eux.

Un héros redouté, le fougueux Lesdiguières¹,
 Promène sur nos monts ses armes meurtrières.
 Néfaste fut le jour où ce hardi sabreur
 Sous les remparts d'Embrun parut en sa fureur.
 Par un traître appelés, au sein d'une nuit sombre,
 Ses barbares guerriers s'avancent en grand nombre.
 Une porte est ouverte : ils pénètrent sans bruit,
 Et leur long défilé tout entier s'introduit.
 Tels on vit autrefois les soldats de la Grèce
 Entrer dans Ilion par la ruse et l'adresse.
 Les habitants dormaient leur paisible sommeil.

¹ Lesdiguières fut plus humain que les autres chefs réformés ; néanmoins sa mémoire reste entachée de cruauté et surtout de rapacité ; il devint puissamment riche ; or comment, sinon par ses exactions dans les guerres.

Le signal du combat fut celui du réveil,
 La cité répondit à l'attaque soudaine;
 Contre tant d'ennemis la défense fut vaine.
 Le noble gouverneur, retiré dans la tour,
 Après de longs efforts, dut se rendre à son tour.
 Lesdiguières triomphe et la ville est conquise.
 Le guerrier à cheval veut entrer dans l'église.
 On le voit s'élancer : le coursier emporté
 Se cabre sur le seuil, recule épouvanté.
 Le ciel ainsi gardait le saint lieu de l'outrage¹.

L'ennemi cependant fait ressentir sa rage.
 Il frappe la cité d'un tribut onéreux,
 Sans pourtant l'épargner d'un vandalisme affreux.
 L'archevêque est en fuite et, dans une même heure,
 La flamme et le pillage ont détruit sa demeure.
 Les clercs sont spoliés : sur la terre d'exil
 Ils vont mettre leur tête à l'abri du péril.
 Outrés de fanatisme et pleins de convoitises,
 Les barbares vainqueurs saccagent les églises.

Notre-Dame surtout a subi leur fureur,
 Le monument n'est plus qu'un objet plein d'horreur.
 L'incendie a détruit sa superbe toiture,
 Et ses murs ont l'aspect d'une immense mesure.
 Au dedans, les pillards ont ravi son trésor,
 Et ses bustes d'argent et ses ornements d'or,
 Ses vases précieux, ses splendides richesses
 Qu'entassaient aux beaux jours les royales largesses;
 Ils jettent en débris colonnes, chapiteaux,
 Chaire, autels et croix, peintures et tableaux.

Et, dans ce sac affreux du divin sanctuaire,
 Tu péris, ô Réal, image tutélaire;
 L'hérétique, sur toi consommant ses forfaits,
 De la Vierge en leur source a tari les bienfaits.
 Saint tableau, c'était toi qui rendais ses oracles,

¹ C'est en 1585 qu'Embrun fut pris par les protestants et eut grandement à souffrir de leur part. La tradition que Lesdiguières à cheval ne put franchir le seuil de la cathédrale s'est transmise jusqu'à nos jours.

Toi qui faisais pleuvoir ses dons et ses miracles.
 Et maintenant où sont les flots de pèlerins
 Qu'on voyait affluer aux portiques divins ?
 Tout culte a disparu dans la demeure sainte,
 Et le deuil du tombeau plane dans cette enceinte.

Cependant l'ennemi régnait par la terreur.
 Il traquait les croyants repoussant son erreur¹.
 Il épuisait sur eux les barbares sévices ;
 Parfois même il allait jusqu'aux derniers supplices.
 D'un soldat fanatique, aux marches de l'autel,
 Un prêtre qui priait reçoit le coup mortel.
 Un laïque est sauvé, mais grâces aux prières
 Qu'une mère éplorée adresse à Lesdiguières.
 Un saint pasteur est pris, et, nouveau Régulus,
 Dans un étroit tonneau garni de clous aigus,
 Est envoyé rouler, du haut d'une éminence,
 Le long d'âpres côteaux, au bord de la Durance.
 Et c'est ainsi qu'Embrun, durant plus de douze ans,
 Doit subir consterné ces horribles tyrans.

Pleure, ô sainte Sion, bien aimé sanctuaire,
 Toi qui jadis brillais de vie et de lumière,
 En ces lieux où les rois accouraient triomphants,
 Tu vois, hélas ! tomber tes malheureux enfants.
 Un barbare oppresseur partout tue et ravage,
 Et sur ton sol désert plante l'esclavage.

Pourtant la France atteint la fin des jours mauvais.
 Henri Quatre arborait le blanc drapeau de paix.
 Le *Roi du Dauphiné*, le puissant Lesdiguières,
 Doit enfin s'incliner à d'instantes prières,
 Et, moyennant tribut, rend au culte sacré
 De la Vierge des rois le temple vénéré.
 Dans l'éclat retrouvé de pompes solennelles,
 L'archevêque, entouré de clercs et de fidèles,

¹ Ces personnages étaient : un chapelain, dont le nom n'est pas connu, tué d'un coup d'arquebuse par un soldat au pied de l'autel ; Léal, médecin estimé, attaché à la queue d'un cheval et trainé dans la ville, est sauvé enfin par sa mère ; le curé de Réotier, enfermé dans un tonneau garni de clous et précipité vers la Durance.

Au grand bonheur de tous, en ce jour fortuné,
A béni de nouveau le temple profané¹.
O Vierge, sois louée : en ce cher sanctuaire
Tes enfants consolés ont retrouvé leur mère.

Le Réal n'était plus : on en fit un nouveau.
Il devait succéder à l'antique tableau,
Mais il ne contint plus ces vertus sans pareilles,
Qui jadis produisaient tant de saintes merveilles.
On venait à ses pieds prier, chanter en chœur
Mais nul écho du ciel ne répondait au cœur.
La Vierge des trois rois n'était plus dans l'image,
Et semblait désormais refuser tout hommage.
Sanctuaire d'Embrun, jadis si glorieux,
Dès ce temps pâlisait ton astre radieux,
Et l'on ne voyait plus, au chant des saints cantiques,
*Le peuple saint en foule inonder tes portiques*².

Le Réal, au déclin de ses hautes grandeurs,
S'illumina pourtant d'un reste de splendeurs.
Quelque faveur du ciel, quelque rare prodige
Venaient encor parfois réveiller son prestige.
Et même on vit un jour un noble pèlerin
S'avancer triomphant vers le porche divin.

Le bon roi Louis Treize allait en Italie.
Il vint offrir ses vœux à la Vierge Marie.
Il parut, entouré d'un faste tout royal ;
Et puis il revêtit l'habit canonial,
Prit son rang au chapitre, et l'heureux roi de France
En la Reine d'Embrun plaçait son espérance³.

Le prélat Gapençais, le vénéré du Serre,
Visitait, à son tour, l'auguste sanctuaire.

¹ Ce fut en 1599 que Lesdiguières, qu'on appelait le *Roi du Dauphiné*, sur des invitations venues de haut lieu, rendit à Guillaume d'Avançon la cathédrale d'Embrun, moyennant 1.650 écus. Il en avait déjà exigé 10.000 pour exempter Embrun d'un pillage qui ne se produisit pas moins.

² Ce vers est emprunté à Racine : *Tragédie d'Athalie*.

³ Louis XIII vint à Embrun en 1629 avec Richelieu lequel y revint l'année suivante. Ce fut aussi en 1629, que l'évêque de Gap, Salomon du Serre, y amena les Pénitents.

L'évêque conduisait les frères Pénitents,
 Et sur leurs pas marchaient de nombreux habitants
 Mais quittons un moment les bords de la Durance :
 Une voix nous appelle aux rives de la Vence.
 Salut, vallon du Laus, vallon béni des cieux,
 Doux asile de paix, séjour délicieux.
 Dans ton pieux désert éclatent cent merveilles ;
 Le bruit en retentit à toutes les oreilles.

La Reine de nos monts en ce val enchanté
 Fixe sa résidence, exerce sa bonté.
 C'est là qu'elle apparaît, sous les traits d'une mère,
 Durant un demi-siècle, aux yeux d'une bergère ;
 C'est là qu'elle guérit les âmes et les corps,
 Et fait couler à flots les célestes trésors.
 Des prodiges divers y vantent sa puissance ;
 Les faveurs qu'elle obtient disent sa bienfaisance.
 Les pèlerins en foule accourent en ce lieu
 Désormais habité par la Mère de Dieu.
 Et, mûs du doux transport dont la foi les anime,
 Font retentir son nom d'un concert unanime.

Puis la Vierge, en retour, veut qu'au vallon sacré
 S'élève en son honneur un temple vénéré.
 En quatre ans fut construit ce pieux sanctuaire.
 Les anges y chantaient : « Béni soit Dieu le Père,
 « Béni ceux qui viendront lui consacrer leurs cœurs :
 « Il a choisi ce lieu pour sauver les pêcheurs. »
 Et dans ces saints parvis les grâces éclatantes
 Comme aux jours du Réal ruissellent abondantes.
 Ç'en est fait : la vertu de l'antique tableau
 A passé toute entière à ce temple nouveau¹.

L'archevêque d'Embrun le confirma lui-même.
 Malade dans Madrid, en un péril suprême,
 De la Vierge du Laus implora la bonté,
 Et la Vierge à l'instant lui rendit la santé.

¹ C'est au moment précis où les prodiges cessent à Embrun que ceux du Laus commencent, preuve que dans les plans divins le sanctuaire du Laus était destiné à succéder à celui d'Embrun pour perpétuer dans nos Alpes le règne bienfaisant de la Vierge.

Le prélat, tout ému d'un bienfait si propice,
 Voulut contribuer au nouvel édifice :
 Il en fit le portail, et noble d'Aubusson
 Sur le haut du linteau grava son écusson¹.

La Vierge ainsi fondait son bienheureux empire.
 Contre l'œuvre des cieux, Embrun jaloux conspire.
 La cabale s'agite : elle ourdit ses complots,
 Et voudrait, si possible, anéantir le Laus.
 A ces plans plus ou moins l'archevêché se prête,
 Et par trois fois prescrit une sévère enquête.
 Des juges prévenus, retors, minutieux
 Et d'Embrun subissant l'esprit astucieux,
 Devant eux ont cité la timide bergère,
 Pour la prendre en défaut, fermer le sanctuaire.
 Mais la Vierge toujours par des prodiges saints
 Confond les enquêteurs, renverse leurs desseins.
 Devant les faits nouveaux l'autorité s'incline,
 Et proclame bien haut le Laus œuvre divine.

Le prince de l'abîme, en sa sombre fureur,
 Entre en lice et se porte à des scènes d'horreur.
 Dans sa rage, il s'en prend à l'insigne bergère,
 Et lui fait ressentir le poids de sa colère.

Une voix formidable éclate dans les airs.
 Au même instant paraît le monstre des enfers.
 Il a des yeux de feu, sa voix est menaçante.
 Il s'agite, il écume, il glace d'épouvante.
 Vers la tremblante enfant il bondit furieux,
 Et l'assaille soudain de mots injurieux.
 Puis cédant aux transports d'une infernale rage,
 Il la meurtrit de coups et l'accable d'outrage ;
 Ou bien va l'emporter sur des rochers lointains,
 Pour, de là, la pousser en bas d'âpres ravins.
 Maintes fois, l'enlevant durant les nuits obscures,
 Il court la déposer sur de hautes toitures,

¹ Georges d'Aubusson de la Feuillade, 1648-68, ambassadeur à Madrid, s'étant voué au Laus dans une maladie désespérée et étant guéri, donna en ex voto le portail du sanctuaire et y grava ses armoiries qu'on y voit encore : *d'or à une croix ancrée de gueules.*

Ou dans l'épais fourré de bocages profonds,
 Ou sur les bords glissants des abîmes sans fonds.
 Souvent elle eût péri sans l'aide fraternelle
 Des anges du Très-haut accourus auprès d'elle.
 Mais la Vierge toujours triomphe de Satan :
 La bergère jamais ne cédait au tyran.

Gloire, gloire immortelle à l'auguste Marie,
 Qui daigne ainsi choisir une terre chérie,
 Vient fonder son doux règne en cet heureux séjour,
 Et pour le bien public l'affermir chaque jour.

Il est temps : revenons au Réal solitaire.
 Que devient en ces jours l'antique sanctuaire ?
 Son flambeau s'obscurcit ; ses autels sont déserts.
 Il va, dans son destin, subir de durs revers.

Le barbare Amédée a franchi nos montagnes ;
 Du col de l'Argentière il fond dans nos campagnes.
 Il couvre ses lauriers des cyprès du trépas.
 Par la flamme et le fer sont marqués tous ses pas.
 Nos cités et nos bourgs, plus de trente villages
 Sans merci, sont livrés aux meurtres, aux pillages.
 Déjà Guillestre tombe : Embrun voit ses remparts
 Par ces cruels vainqueurs cernés de toutes parts.
 Le gouverneur Larrey, ce héros plein d'audace,
 Insulte aux assaillants et ne rend point la place.
 Pendant dix jours entiers, Embrun se défendit ;
 Mais, les vivres manquant, la cité se rendit¹.
 Le vainqueur la chargea d'un lourd tribut de guerre,
 Et, s'en prenant aux forts, les rasa jusqu'à terre.

Et toi, temple divin, tu subis tes affronts !
 Tu te vis enlever ces cloches dont les sons,
 Tels que des voix des cieux, planant sur les fidèles,
 Annonçaient, aux saints jours, les pompes solennelles.
 En vil métal changé, le précieux airain
 Prit, avec l'oppresseur, la route de Turin.

Et puis on vit surgir l'austère Jansénisme,
 Dont les durs procédés et l'âpre rigorisme

¹ La prise d'Embrun par le duc de Savoie eut lieu en 1692.

Enfantaient dans les cœurs un sombre désespoir,
 Et tarissaient en eux l'amour de tout devoir.
 C'est lui qui produisit la triste indifférence,
 Où sont plongés encor divers points de la France.
 Embrun s'en ressentit : de Genlis, son pasteur,
 Sembla même incliner vers l'esprit novateur.

La cité toutefois eut encore une gloire.
 L'évêque Soanen, d'hérétique mémoire,
 Sur la fin de ses jours et comme en testament,
 Répandit à Senez le funeste ferment.
 Or, ce fut dans Embrun qu'eut lieu le saint concile,
 Qui jugea l'hérétique et son erreur subtile¹.
 On vit là réunis quinze illustres prélats,
 Dont les noms, les vertus brillaient de purs éclats.
 L'archevêque d'Embrun présidait l'assemblée.
 Soanen comparait : son erreur dévoilée,
 Il la soutient encor ; justement condamné,
 Il s'enfuit en exil et meurt en obstiné.

Au souffle de l'erreur, le saint pèlerinage
 Allait s'étiolant chaque jour davantage.
 Tout miracle a cessé : les antiques concours
 Vers le temple des monts n'ont plus repris leur cours.

Mais, par contre, le Laus grandissait en prestige.
 Là, le ciel opérait prodige sur prodige.
 La bergère étonnait par ses hautes vertus.
 Ses yeux purs contemplaient la Vierge et les élus.
 Au sein d'affreux tourments, Jésus, son divin Maître,
 Sur la croix du chemin veut lui-même apparaître.
 A sa vue elle tremble, et ses sens vénérés
 Sont, dès ce jour, empreints des stigmates sacrés.
 Sa personne innocente exhale un doux arôme :
 On dirait les parfums du céleste royaume.
 Elle a des pleurs de sang sur le sort des pêcheurs,
 Et possède des cieus les plus rares faveurs.
 Du profond avenir pénétrant la science,

¹ C'est en 1727 que Soanen fut condamné par le 10^e concile d'Embrun.

Son regard lit au fond de toute conscience.
 Sur les pas de la Vierge, elle est portée un jour
 Par de blancs séraphins au céleste séjour ;
 A ses yeux éblouis resplendit un beau trône,
 Qu'entouraient des élus l'immortelle couronne.
 Elle meurt : son tombeau, toujours plus glorieux,
 Fait prospérer encor la grande œuvre des cieux.

Or, Embrun décroissait : de son antique gloire
 Ne devait plus rester qu'une illustre mémoire.
 En ces jours éclatait la Révolution,
 Dans le deuil et le sang plongeant la nation,
 Mille orages divers grondaient avec furie.
 La terreur et la mort planaient sur la patrie.

L'archevêque d'Embrun, le noble de Leyssin,
 Dut chercher son salut dans un exil lointain,
 O sainte métropole, un intrus sacrilège¹
 Vint s'asseoir, le front haut, sur ce glorieux siège
 Qu'illustrèrent jadis ces prélats tant vantés
 Par leurs noms, leurs vertus, leur hautes qualités.

Alors fut un héros, Rous de la Mazelière²,
 Qui du peuple pieux s'était fait la lumière.
 Gloire au noble pasteur. Au péril de ses jours,
 Il allait dispensant les célestes secours.

Enfin l'orage tombe, et notre belle France
 Sortait avec bonheur de sa longue souffrance,
 Dans nos temples rouverts, trop longtemps suspendu,
 Partout aux saints autels le culte était rendu.
 Hélas ! ce fut d'Embrun la ruine finale,
 Car l'on ne maintint pas l'antique cathédrale.
 Ce temple des prélats par les rois vénéré,
 N'eut plus pour desservant qu'un modeste curé.

¹ Cet évêque constitutionnel fut Ignace de Caseneuve, chanoine de Gap, excommunié, auquel succéda, en 1800, André Garnier d'Avançon, lequel du reste se rétracta.

² Rous de la Mazelière, vicaire général d'Embrun, était d'une ancienne famille d'Italie, issue des Rossi de Parme et établie dans le Dauphiné dès le XI^e siècle; il fut un digne confesseur de la foi et administra le diocèse pendant la Terreur. Il mourut en 1796 à Châteauroux.

Embrun, console-toi : ta Vierge reste encore,
Son culte au sol du Laus brille comme une aurore,
Là les bienfaits divins coulent à flots pressés,
Tels qu'aux pieds du Réal, dans les siècles passés.
Marie aime nos monts, et son cher sanctuaire
Poursuit au val béni sa pompeuse carrière.
Un grand pape, en nos jours, d'un diadème d'or
Couronne son image au splendide décor.
Léon Treize lui-même érige en basilique
Le temple où Notre Dame apparut magnifique.
L'étonnante bergère, inscrite au rang des saints,
Régnera dans la suite en nos pays alpins,
Et l'œuvre auguste ira, suivant les saints présages,
Pour le bien de nos monts, jusqu'à la fin des âges.

1914.



PHÉNOMÈNES PLÉISTOCÈNES

DE

la Vallée de la Durance

PAR M. DAVID MARTIN

(suite)

CHAPITRE XVI

GLACIERS LOCAUX DES VALLÉES SUBALPINES DU SUD-EST DE LA FRANCE

Pendant la grande phase des débuts de la glaciation, non seulement, le glacier du Briançonnais s'étendit fort loin dans la vallée de la Durance, mais il envahit encore, par ses dérivations, un grand nombre de vallées latérales, comme les vallées secondaires de l'Embrunais, les vallées du Drac, du Buëch, de la Blanche,... pour ne citer que les plus importantes.

Dans toutes ces vallées envahies, le glacier briançonnais dissémina des matériaux sous forme de moraines, de placages, de blocs ou d'éléments plus ou moins épars. Grâce aux caractères de ces matériaux, il est facile de constater qu'ils sont tout à fait étrangers à la nature lithologique des montagnes des vallées envahies et qu'ils proviennent des

hautes régions alpines. Ce sont donc là des matériaux réellement documentaires intéressant la glaciation.

Après cette phase de paroxysme le glacier briançonnais entra en régression et abandonna peu à peu les vallées qu'il avait envahies tout d'abord. Il y eut alors solution de continuité entre le front des lobes du glacier alpin et celui des glaciers locaux. Les glaciers locaux, devenus ainsi indépendants, purent édifier des moraines dans leur propre vallée, et même les superposer à celles du glacier briançonnais.

Nous avons observé ce phénomène de superposition dans un grand nombre des vallées envahies. Il est surtout palpable sur les pentes S.-E. et N.-O. de Charance, ainsi que sur les pentes N.-O. du vallon de l'Oule, en face de la gare de Veynes, sur les berges du Rif d'Antonaves, comme aussi, sous les Charles, près de Ribiers, etc.

Glaciers locaux de la vallée du Buëch

1° *Rabou*. — Cette vallée fut envahie par le glacier de la Durance dont les moraines s'étalent sur 500 m. de puissance à son débouché de Corréo et des Feutrières et forment de vastes placages dans le fond du Devès, sur le plateau de la Chaup et jusqu'au dessus de la Ribière, sous le col de Glaize, tandis que des traînées d'éléments se font remarquer jusqu'aux Berthaux.

Le glacier local descendu d'Aurouze débaya en partie ces dépôts morainiques alpins, et saupoudra la surface des moraines duranciennes de calcaires sénoniens d'Aurouze jusqu'aux Feutrières¹.

2° *Vallon de Matacharre*. — Ce vallon, creusé dans les contreforts sud d'Aurouze, a son débouché étranglé par un étroit défilé. Les plateaux de son débouché, les Revioures

¹ Sur certains points il édifia même de petites rides morainiques avec des éléments sénoniens d'Aurouze.

et Matacharre, sont plaqués de glaciaire durancien jusque près de Font-Alibau.

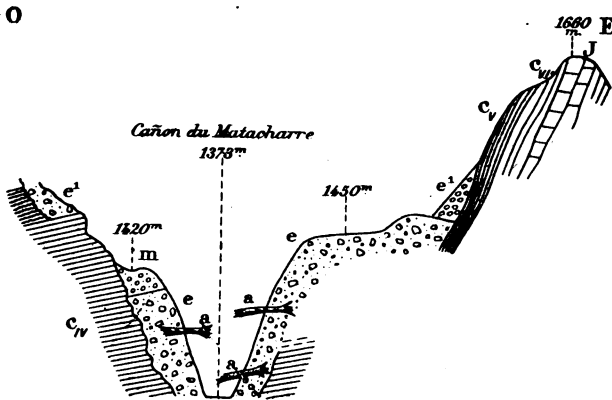


FIG. 19. — Coupe en travers du ravin de l'Arc (Matacharre).

Légende : J, calcaires Tithoniques; C_{IV}, calcaires à écriocères; C_V, calc. Valanginiens; C_{VI}, cal. marneux; e, e, éboulis préglaciaires; a, a, sapins enfouis; e', éboulis modernes; m, moraine du glacier de Matacharre.

A l'amont de Matacharre, le torrent de l'Arc s'est creusé un cañon de 70 m. de profondeur dans des cailloutis organisés à la surface en cordons de moraines locales. Mais dans la profondeur git une forêt engloutie de *sapin pectiné*. C'est une forêt préglaciaire¹ d'après toutes les circonstances que présentent les lieux.

Vallons des Sauvas et de Froidières. — Ces deux vallons, dominés au N. par le haut sommet d'Aurouze, ont les flancs de leurs débouchés couverts de dépôts duranciens jusque vers 200 m. au-dessus du Buëch, mais dans leurs parties moyennes s'étalent de puissants dépôts du glacier local.

Vallées de la Bécoux et du Dévoluy. — Les nombreux éléments épars que nous avons rencontrés dans le Dévoluy, et provenant du haut Drac ou du Briançonnais, prouvent

¹ Voir *Bul. Cart. géol.*, n° 103.

que cette vallée fut envahie par les grands glaciers du Drac et de la Durance. Mais les glaciers importants qui se formèrent sur les pentes d'Aurouze et du Grand-Ferrant remanièrent en grande partie ces moraines étrangères.

Les moraines locales se montrent dans la vallée de la Cluse, à l'amont des Bas-Etroits; depuis la gorge du Rabious jusqu'au-dessus de la Cluse, les flancs d'Aurouze sont un chaos de pierrailles, paraissant n'être qu'un énorme cône continu d'éboulis descendus des flancs décharnés de la montagne. Mais en se rapprochant du fond de la vallée on constate que leur surface s'organise en cordons morainiques.

Au-dessus de la Cluse est une puissante croupe de cailloutis mêlés à du lehm rougeâtre. Cette croupe, par sa composition et par sa position au débouché du cirque de la Baume, a tout à fait l'apparence d'une moraine locale opérée sur le front du glacier qui était logé dans cette haute gorge.

A la base de cette croupe d'aspect morainique, les érosions qui ravinent ce cône suivant des génératrices, mettent fréquemment à jour des troncs de conifères entiers qui semblent ainsi indiquer une forêt engloutie comparable à celle de Matacharre.

Non loin de là est le col du Festre où la Béoux a son origine. Ce col (alt. 1438 m.) présente une topographie de glaciers alpestres superbe : des pentes opposées des contreforts du Ferrant et d'Aurouze, descendaient des glaciers suspendus qui, lors de leur retraite, adossèrent les unes aux autres, sur le col, leurs moraines frontales de retraits successifs. Entre elles sont des dépressions qui pourraient être de petits lacs si les moraines étaient moins perméables.

Ces moraines tapissent le thalweg et les flancs de la vallée jusqu'à l'aval d'Agnières.

Quand ce glacier avait plus de puissance, il confluaient un instant avec celui de l'Enclus ou de Saint-Etienne par le col du Tat, au Sud du chaînon de la Baume.

Pendant leur régression ces deux glaciers qui confluaient à nouveau au nord de la Baume élevèrent : Celui du Festre,

le grand plateau morainique de Rioupes au-dessus d'Agnières ; et celui de Saint-Étienne, les terrasses de Cippières sur sa rive gauche, et, sur la rive droite, celles qui se prolongent depuis Truziaud jusqu'au delà du débouché du vallon du col du Noyer et du Rif et qui ont, les unes et les autres, près de 200 m. de puissance.

Les dépôts glaciaires locaux du Dévoluy sont très bien caractérisés, non par des blocs erratiques (les montagnes de cette vallée ne fournissent que de la pierraille menue), mais par d'innombrables galets striés, et, souvent par la topographie de moraines crêtées. Ces dépôts sont surtout répartis entre les altitudes de 1200 à 1500 m. avec un maximum entre 1250 et 1400 m.

A l'aval de Malmort (alt. 1236 m.) les dépôts se réduisent à des placages discontinus, soit par suite de l'étroitesse de la vallée et de la déclivité excessive des pentes, soit aussi, et plutôt peut-être, parce que le glacier se trouvait très appauvri en matériaux morainiques.

D'ailleurs, il rencontrait, à moins de deux kilomètres à l'aval de Saint-Disdier, la moraine frontale du lobe du glacier du Drac qui remontait la vallée de la Souloise. Cette moraine de plusieurs centaines de mètres de puissance et à innombrables et énormes blocs, a aveuglé le point d'émergence des Gillardes dont les eaux puissantes jaillissent impétueuses à travers les cailloutis morainiques.

Le remarquable développement des moraines locales du Dévoluy fut opéré par des glaciers dont les champs d'alimentation et d'extension étaient compris entre les altitudes extrêmes de 2761 m. (Grand-Ferrant) et 930 m.

Ces puissants glaciers quaternaires ne sont plus représentés, aujourd'hui, par le moindre névé persistant. Les seules neiges qui y survivent, d'une année à l'autre, sont les glacières souterraines que nous ont révélées dans les chouruns les explorations faites en compagnie du maître en spéléologie M. E.-A. Martel et de MM. Vésignié et P. Lory, etc., de 1896 à 1899.



Vallée du Grand-Büsch. — Dans cette vallée se font remarquer les beaux développements morainiques de la Croix-Haute, et ceux du bassin de Saint-Julien et du vallon de Durbon où se montrent les curieuses moraines frontales de Recours à la base nord de Durbonas.

Vallée de Chaurane. — Le glacier de Chaurane, descendu du col de Cabre et des chaînes voisines, d'altitude comprise entre 1180 et 1646 m., édifia, dans ses diverses stations, quatre moraines latérales très marquées sur les pentes exposées au nord, au dessus de la Baume et de la Béguë. Les escarpements de la Béguë interrompirent ces dépôts. Mais on retrouva à l'aval des témoins manifestes du passage du glacier qui marquent son importance.

Ainsi, l'étroite crête qui sépare la vallée de la Pierre du bassin d'Aspremont et qui relie l'Aiguille avec la montagne de Sigottier par le col du Fourrier, est coiffée par une moraine locale à blocs. Ce glacier abandonna de nombreux blocs et des trainées en placages sur toutes les basses croupes entre la Béguë et le Fourrier et édifia même une remarquable terrasse à blocs entre Riougras et les Fanges.

Sur la rive gauche, les flancs exposés au midi ne reçurent que des amas discontinus, et qui ne prennent un peu d'importance que sur les flancs Sud du Bayard où ils présentent encore d'importants placages jusqu'au dessus d'Aspres, malgré les intenses ravinements auxquels ils sont exposés, et qui n'ont laissé subsister, sur les basses croupes, que des blocs épars.

Avant sa fusion finale, il organisa sur le thalweg des rides de moraines latérales dont il subsiste divers rudiments entre autres à 1 k. au Nord de la source minérale de St-Pierre-d'Argençon, et une autre au N.-E. et tout à fait à côté de la source.

Le thalweg de Chaurane présente, à l'aval du défilé de la Béguë, une puissante nappe d'argiles bleuâtres sans coquilles fossiles. Ces argiles ont présenté 15 mètres de puissance dans les fouilles de la source minérale en 1899.

Ce sont, ce nous semble, des argiles dont le dépôt s'est opéré en moraine profonde grâce, très probablement, au remous des eaux sous-glaciaires que provoquait la difficulté d'écoulement à travers l'étroite cluse de Serres.

Vallée d'Aiguebelle. — La petite vallée d'Aiguebelle de 11 km, depuis le col de Carabès (alt. 1264) où elle prend sa source, au voisinage de celle de la Drôme, jusqu'à son confluent sur le Buëch (alt. 625 m.) reçoit le Courenq, la Vouluie, et le torrent de la Montagne qui tous trois ont leur origine dans le massif de Laup-du-Duffre (alt. 1759 m.). Ces vallons sont encaissés entre des chaînes aux flancs à escarpements tithoniques et dont les crêtes sont comprises entre 1300 et 1600 m.

Grâce à ces conditions remarquables, ces vallons eurent des glaciers locaux dont les dépôts, marqués par des traînées ou par des amas de gros blocs et de pierrailles anguleuses, s'étalent sur les flancs de la vallée et sur des positions où ces éléments n'auraient pu parvenir en roulant depuis les hauteurs.

Des lointaines hauteurs du vallon de la Montagne sont aussi venus quelques blocs de 4 à 5 m. d'axe en grès vert aptien qui accidentent le thalweg de la vallée, même à l'aval de Sigottier.

Malgré son importance, le glacier d'Aiguebelle ne parvint pas à débayer sa vallée de tous les éléments hauts alpins que le glacier durancien y avait accumulés, surtout sur les pentes d'Agnielles¹.

Vallée de la Blème. — Cette vallée est limitée au Nord par une longue chaîne de collines, la Bouisse, alt. 1434, Maraysse, 1567 m. dont les flancs ne se prêtent pas à la production des éboulis. Aussi cette vallée a peu de dépôts qui puissent nettement caractériser la présence de glaciers.

Nous avons cependant observé sous Maraysse vers

¹ Les vallées de Chaurane, d'Aiguebelle et de Maraize (rive gauche), alimentaient la branche durancienne du Buëch, en blocs de calcaire tithonique.

Ribeyret l'existence de boues glaciaires à galets striés peu nombreux, et avec quelques rides morainiques.

Vallée de Blaisance. — Cette vallée encaissée entre des collines dépassant peu 1200 m. a surtout de puissants amas en placages d'éboulis terreux dont le dépôt ne rappelle guère ceux, soit de pentes, soit des torrents. Ces dépôts semblent trouver leur raison d'être dans la présence des abondantes neiges qui devaient s'écouler sur Montjai et Chanousse des flancs Nord de la chaîne de La Peyte (alt. 1302 m.).

Vallée du Céans. — Le Céans est avec la Méouge un des plus importants affluents du Buëch, dans lequel il s'écoule de l'Ouest à l'Est avec un parcours de 20 km, en lui apportant le tribut d'eaux pluviales de près de 100 km carrés. Il est limité au Sud par les chaînes de Chabre, d'Herc et de Chamouse avec des altitudes de 1354 à 1535 mètres et au Nord par un fouillis de chaînons de 1100 à 1300 mètres.

Son glacier le plus important descendait des cols de St-Jean, de Perty et de la Berche. De nombreux amas de cailloutis quelquefois en rides morainiques s'observent entre Ste-Colombe et Laborel, et sur nombre d'autres points.

Vallée de la Méouge. — Le plus important affluent du Buëch, la Méouge, de 36 km de cours, orienté de l'Ouest à l'Est, prend naissance au col de Mévouillon, vers l'alt. de 974 m. et conflue, avec le Buëch, sous Antonaves vers 519 m. avec une pente de 1,75 p. 100. Son vaste cirque d'origine n'est entouré que de basses collines de 1100 à 1.200 m. d'alt., sauf au Sud où il est dominé par le signal de Barges avec 1370 m. Il n'y a pas non plus de topographie propre à favoriser la convergence des neiges, ni d'escarpements pouvant produire des blocs erratiques.

Les énormes matériaux erratiques qu'a véhiculés le glacier de la Méouge lui ont été fournis par les glaciers affluents de Macuègne, d'Izon et surtout par celui d'Eourres.

Glacier de Macuègne. — Ce glacier débutait au col de Barret-de-Lioure (alt 1252 m.) et dans un vallon de la chaîne de Lure, limité par les contreforts de Négron et du Tay (alt. 1401 et 1416 m.).

Deux rides morainiques, à gros blocs, se font remarquer entre Séderon et Macuègne.

Glaciers de Chamouse. — Des cols d'Izon (1.338 m.), d'Herc que domine Chamouse avec ses 1535 m., de Saint-Jean, descendaient de puissants couloirs de neiges vers Ballons, Eygalayes, Vers, Villefranche. Celui d'Izon à Eygalayes surtout présente d'énormes rides morainiques hérissées de blocs aux tailles considérables, avec boue glaciaire sur plusieurs points.

Glaciers d'Eourres ou de Lauzence. — La vallée de Lauzence présentait les meilleures conditions de topographie, de constitution lithologique et d'orientation pour favoriser la production d'un glacier à moraines considérables. Cette vallée débute au col San-Peyre (alt. 1.336^m) et coule à l'Ouest sur 10 km. entre deux chaînes de montagnes à escarpements tithoniques. Au Nord, est la chaîne de Chante-Duc, alt. 1561 m., au Sud les chaînes de Saint-Cler 1598 m. et Pré-de-Muou (1543 et 1444) qui limitent le haut vallon de Verdun. Cette vallée, de 3 km. de largeur et 750 m. de creux, était un excellent cirque pour favoriser la convergence et la conservation des neiges.

Ce glacier édifia sur sa rive droite : quatre moraines latérales étagées et très marquées, du col San-Peyre au Jaunas, tandis qu'il formait, sur sa rive gauche, une puissante terrasse que limite un revers morainique.

En face d'Eourres il projeta, par un petit col voisin de la côte 941, un couloir de glace qui s'écoula sur Salérans.

A la Chau, en confluant avec le glacier de la Méouge, il prenait la direction Est, et traversait une longue et étroite gorge; puis il se dilatait sur le large et peu pentueux plateau de Saint-Pierre-Avez sur lequel il abandonna de nombreux matériaux épars ou plus ou moins groupés.

Mais ses dépôts les plus considérables allèrent s'accumuler, au sortir de sa gorge, sur sa rive droite, à travers les plateaux, d'Antonaves aux Dados. Cette formidable accumulation de blocs et de pierraille anguleuse présente même une crête manifestement due à la moraine latérale.

Cette colossale colline de matériaux détritiques s'arrête assez brusquement aux Dados où elle forme un étrange promontoire dominant au Sud la profonde combe de Clare-Combe.

Un examen de la région donne la raison de cette apparente anomalie. Du col de San-Peyre descendait sur Clarecombe, en sens opposé de celui de Lauzenze, l'important glacier de Rougnouse dont les dépôts bien caractérisés par une topographie locale sont considérables jusque sur les flancs du roc de l'Aigle et de Périmpy au Sud de Ribiers.

Aux Dados, les glaciers de Rougnouse et de la Méouge se faisaient donc manifestement équilibre.

A Antonaves, le glacier de la Méouge se soudait à celui de la Durance qui occupait les vallées du Buëch et de la Durance même, à travers le territoire de Mison.

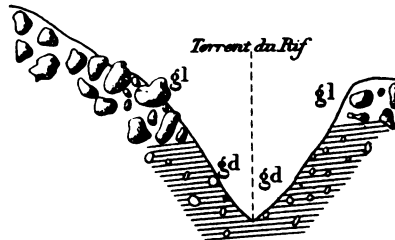


FIG. 20. — Coupe prise sur le Rif d'Antonaves montrant la superposition des moines locales sur celles du glacier de la Durance.

Légende : gd, gd, moraine profonde du glacier de la Durance; gl, gl, moraines du glacier local de la Méouge.

Au Sud et non loin d'Antonaves, les berges profondes du torrent du Rif montrent, à souhait, les moraines caillouteuses et à blocs énormes (600 m. cubes) de la Méouge reposant sur la moraine profonde argileuse et à galets striés du glacier de la Durance.

Il nous paraît certain que ce fut surtout le glacier de la Méouge qui réalimenta de blocs erratiques, de 5 à 13 m. d'axe le glacier de la Durance. Ces blocs apparaissent sur les terrasses de la Silve, et forment des trainées presque continues, d'Antonaves aux Charles près de Ribiers, à Chante-Perdrix près de Sisteron, à Saint-Domin, à Château-Arnoux et jusqu'à Saint-Auban.

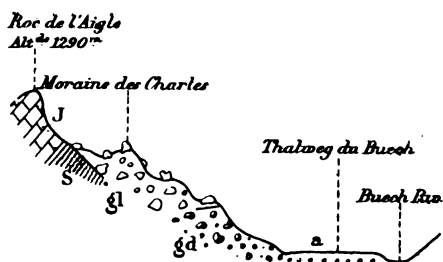


FIG. 21. — Coupe relevée à 1 km. à l'aval de Ribiers à travers trois moraines latérales locales du glacier de Rougnouse.

Légende: a, basse terrasse; gd, moraine profonde du glacier de la Durance; gl, moraines latérales du glacier de Rougnouse; S, schistes oxfordiens; J, calc. Tithoniques.

Sous les Charles, à 1 km à l'aval de Ribiers, les moraines locales sont manifestement superposées à la moraine profonde à drumlins du glacier de la Durance.

Dans sa retraite, le glacier de la Méouge abandonna sur son thalweg entre Salérans et la Chau, peu à l'aval de Levesque, et à l'amont presque immédiat du ravin de Grouac, son dernier cortège de blocs erratiques groupés, comme le serait un éboulement tombé à la surface du glacier et que la fusion finale débarqua brusquement sur le thalweg en un vaste clapier de blocs qu'ombrage une maigre forêt de chênes.

Moraines frontales des Peyres et des Damians. — La régression du glacier de la Méouge semble s'être effectuée sans arrêt jusque vers ses sources, sans qu'il eût élevé une seule moraine frontale, car le blocage de Levesque n'est

élevèrent une moraine frontale commune. Puis une nouvelle régression eut lieu suivie d'une station qui donna lieu à deux moraines frontales ; puis les mêmes phénomènes se reproduisirent une troisième fois.

Aussi, au fond de ce vallôn se trouvent côte à côte cinq moraines frontales parallèles qui s'offrent là comme une leçon de choses.

Ce sont là de superbes traces des phénomènes qui ont marqué sur ce point la fin de la glaciation.

Les pentes Nord de Pé-de-Muou offrent d'autres traces de phénomènes d'un très haut intérêt relatifs aux moraines de retrait des névés de pente. Nous les étudierons en traitant de la limite des neiges persistantes pendant la glaciation quaternaire.

Affluents de la rive gauche du Buëch. — Le massif de la rive gauche du Buëch, de 1.430 à 1.836 m. d'altitude, est coupé de gorges qui toutes ont eu de petits glaciers. Quatre de ces gorges : Céüse, le Villard de Montmaur, Combe-Noire, Saint-Genis, étant logées dans des synclinaux, n'ont pu avoir de moraines superficielles, aussi leurs glaciers n'ont pu édifier que quelques traînées de matériaux en moraine profonde.

Les autres gorges : le Drouzet, l'Oule, Maraize (grossie du Ponteillard, de Suzanne, du Béal du Pont), le Channe, logés dans des vallons anticlinaux et dominés par des escarpements tithoniques, ont souvent reçu des approvisionnements de gros cailloutis à blocs qui ont réalimenté la branche du Buëch du glacier de la Durance en matériaux erratiques. Les dépôts de ces divers petits glaciers sont des amas sur les pentes, les plateaux, parfois organisés en cordons courts, ou en petites moraines frontales, comme aux Savoyons, ou sur les flancs Nord de l'Oule ; le plus souvent ce sont des placages ou de petites terrasses.

De la gare de Veynes, on distingue aisément au Sud-Est la remarquable moraine frontale du petit glacier descendu du vallôn de l'Oule. Cette moraine locale repose sur les dépôts du glacier durancien ainsi qu'on peut le constater sur le haut talus d'érosion du Buëch.

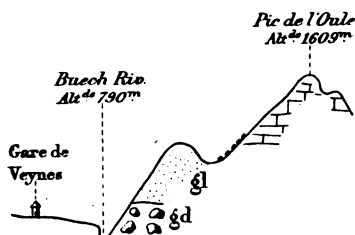


FIG. 23. — Moraine frontale du petit glacier de l'Oule au Sud et en face de Veynes.

Légende : gd, moraine de fond du glacier de la Duranée; gl, moraine locale du névé de l'Oule.

En outre de ces petits glaciers, il se formait, sur les pentes des hautes barres rocheuses, de gros névés qui servaient de plan incliné à des trainées de pierrailles à blocs qui pouvaient ainsi franchir les dépressions du sol et s'étaler sur les croupes des basses collines du voisinage.

Ces trainées de blocs qui courent des collines de marnes noires donnent un pittoresque tout à fait spécial aux territoires de Châtillon-le-Désert, Saint-Auban-d'Oze, le Saix, Plan-de-Bourg, Savournon, le Bersac, Montrond, le Clavellas, Saint-Genis.

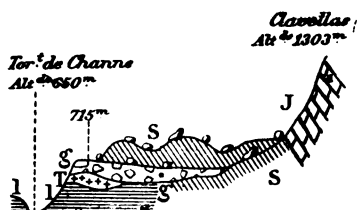


FIG. 24. — Coupe du cirque du Clavellas dominé au S.-E. par les escarpements du jurassique supérieur du Clavellas; au Nord, par les basses collines de schistes jurassiques de Savournon; au Sud, par la colline schisteuse de Montrond. Et sapé au Nord-Ouest à 65 m. de profondeur par le Channe.

Légende : l, l, limons charbonneux préglaciaires, avec coquilles terrestres très altérées, et arbres fossiles résineux : 50 m.; T, tuf calcaire à roseaux, coquilles quaternaires, etc., 5 m.; g, glacière avec blocs anguleux 10 m. Blocs épars sur le bassin et sur les basses collines schisteuses, S.

On observe des phénomènes tout à fait similaires dans les hautes gorges des vallées de la Drôme, de l'Eygues, de l'Ouvèze, du Toulourenc, du Jabron, de la Sasse, etc.

Ces traces si variées que présentent les phénomènes de la glaciation, pourraient alimenter de ravissantes et nombreuses monographies locales.

Brèches d'éboulis préglaciaires. — De toutes les mille particularités qu'on pourrait relever dans les massifs subalpins et calcaires, il en est une qui présente trop d'intérêt pour que nous ne tâchions pas de la mettre en lumière : elle est relative à des brèches d'éboulis calcaires rubéfiés.

Nous avons eu souvent l'occasion d'observer dans les dépôts glaciaires des vallées subalpines, ou même dans les moraines duranciennes du Gapençais, l'existence de blocs plus ou moins volumineux constitués par une brèche d'éboulis calcaires rubéfiés, appartenant au quaternaire ancien.

Et nous nous sommes longuement proposé de rechercher l'âge et l'origine de ces curieux blocs de brèche qui se trouvaient emballés dans le glaciaire dans les mêmes conditions que les blocs erratiques.

Nous avons trouvé, en quatorze endroits, répartis à toutes les altitudes, soit à la base des escarpements des chaînes liasiques, ou jurassiques du Gapençais qui furent envahies par le glacier durancien, soit dans les vallées subalpines du Dévoluy, de Chaurane, de la Méouge, etc., qui eurent des glaciers locaux, — des nappes d'éboulis rubéfiés, cimentés en brèches, érodées, quelquefois polies à leur surface, et supportant des dépôts morainiques, soit alpins, soit locaux.

Sur les berges des torrents qui ont décapé ces diverses assises, jusqu'à la roche en place, nous n'avons jamais constaté l'existence d'une nappe de matériaux erratiques intercalée dans ces brèches. Partout nous n'avons rencontré qu'une seule nappe de glaciaire qui se trouvait pincée entre les éboulis rubéfiés de base et les éboulis actuels.

Si dans ces régions, il y avait eu plusieurs périodes glaciaires, il serait vraiment inadmissible que la répétition du phénomène ne se fût pas enregistrée dans ces assises.

Vallées limitrophes du Buëch et du Rhône. — Nous éviterons de donner ici un aperçu sur les traces de glaciation que nous avons observées dans les vallées de la Drôme, de l'Eygues, de l'Ouvèze, du Toulourenc, du Calavon et du Jabron de Noyers ; nous n'en donnerons qu'un aperçu dans le chapitre relatif aux limites des neiges persistantes de la glaciation quaternaire.

BASSES-ALPES. — Vallée de la Bléone

Le bassin de la Bléone¹, d'une superficie, à l'amont de Digne, de 400 km q. est limité à l'Ouest par une chaîne de collines de 1.300 à 2.000 m. d'alt. ; au Nord par la grande chaîne de la Blanche et des Trois Evêchés, à l'Est par les longues chaînes de Vacherie, de Cheval-Blanc, et avec des altitudes comprises entre 2.000 et 2.927 m. Par leur direction et leur haute altitude les belles chaînes de l'Est et du Nord-Est faisaient converger les vents humides du Nord-Ouest sur le bassin de la Bléone et y favorisaient ainsi des précipitations atmosphériques abondantes.

Nous ne connaissons dans la littérature glaciologique

¹ Le bassin de la haute Bléone forme avec le bassin du Gapençais un vaste compartiment dont toutes les assises postérieures au Bajocien ont été refoulés sur la périphérie où elles forment : à l'Est, les chaînes du Cheval-Blanc, de Vacherie, etc. ; au Nord, celles des Trois-Evêchés, de la Blanche et du Morgon ; à l'Ouest, Chabrières, Charance, Séuse ; au Sud, les chaînes de Clamensane et d'Authon. Les mouvements qui ont produit ces étranges refoulements sont post-oligocènes.

Les dépressions ainsi formées furent ensuite occupées par les mers miocènes dont les dépôts se trouvent encore représentés aujourd'hui par de nombreux témoins dans les vallons latéraux qui furent moins exposés aux érosions intenses de la fin du Miocène et du Pliocène.

aucun travail d'ensemble sur cette région. C'est tout au plus, si quelques indications générales laissaient supposer quelques traces de dépôts morainiques sur quelques points de son étendue.

Nos explorations nous ayant permis de constater l'existence de dépôts morainiques quaternaires dans les vallons limitrophes entourées de hauteurs d'au moins 1.200 à 1.300 mètres d'altitude, il nous paraissait vraisemblable de croire, en abordant la Bléone, qu'avec des massifs aussi élevés, ce bassin avait dû être le théâtre de manifestations glaciaires importantes, mais certainement aussi avec des caractères particuliers.

Donnons tout d'abord un rapide aperçu sur les traces de glaciers dans la vallée du Bès à cause des relations qu'eut cette vallée avec le glacier de la Durance.

Vallée du Bès. — Le 17 octobre 1913, nous avons voulu compléter nos recherches sur le Bès par une exploration d'ensemble que nous avons été heureux de réaliser en compagnie de M. E.-A. Martel, le célèbre explorateur des abîmes, et de M. J. Brenier, ancien prospecteur.

Nous avons pu constater que les vallons latéraux, surtout ceux de la rive droite, sont parfois encombrés de masses détritiques considérables dont le dépôt ne peut être considéré comme appartenant en totalité au vallon lui-même, à cause des éléments venus de l'amont qu'on y observe.

Sur les 25 km. de Digne à Verdache, la vallée du Bès est accidentée, à plusieurs reprises, de cluses grandioses ; mais sur les parties un peu élargies le thalweg présente souvent de remarquables nappes de cailloutis avec gros blocs qui s'élèvent en placages sur les flancs adoucis, sur les replats, les corniches, les croupes. Mais ces amas de cailloutis disparates et sans sélection ne définissent jamais sur les pentes, des niveaux qui puissent éveiller l'idée de terrasses alluviales étagées et d'âge différent.

Les parties en contact avec la roche en place sont généralement des graviers plus ou moins sableux dont l'aspect

rappelle vaguement les drumlins. Ces nappes peu épaisses, établies sur les pentes jusqu'à plusieurs centaines de mètres de hauteur passent à des graviers plus grossiers et à blocs, mais sans qu'on puisse y distinguer une ligne séparative entre les deux dépôts dont l'épaisseur est généralement assez faible à cause sans doute de la raideur des pentes.

Les éléments sont surtout des calcaires variés, mais avec quelques grès du Flysch. La plupart des blocs atteignent rarement deux mètres d'axe, les uns, en majorité arrondis, tandis que d'autres, parfois nombreux, sont écornés ou tout à fait anguleux.

Ces dépôts sont remarquables à partir du confluent de la Galabre, mais ils sont surtout importants autour de Tanaron, à la Bloude et dans le bassin d'Esclangon aux Barles. A la Bloude, à la sortie amont de la grande Cluse, ils semblent même esquisser sur les deux rives une topographie morainique.

Ces divers et nombreux dépôts ne peuvent être attribués ni à une rivière, ni à une trombe, ni à un glissement en grande masse, ou en éboulis sur des pentes. L'aspect des lieux nous a rappelé celui de très nombreux vallons alpins ayant été parcourus par des glaciers.

Entre Saint-Clément et les Barles, le dépôt devient plus argileux; il le devient d'avantage encore à partir de Verdache, à la sortie de la dernière cluse; sur ce parcours la topographie est plus adoucie et rappelle les paysages à moraines argilo-schisteuses, surtout sur la rive gauche.

De Verdache au col de Couloubroux, les basses collines, aux flancs pentueux qui forment la rive droite du Bès, sont boisées. Leur exploration, qui reste à faire, au point de vue de la glacialogie, serait intéressante parce qu'elle montrerait les relations du glacier du Bès avec la branche du glacier de la Durance qui venait de franchir la ligne de faite par les cols de Couloubroux, de Chargerièye et du Fanget et peut-être même par une baie de 12 km. de largeur entre les flancs Sud-Ouest de la Blanche et ceux du Nord-Est du Lauzerot¹.

¹ Non seulement le glacier durancien vint affluer sur ces cols du haut desquels les matériaux des moraines frontales roulaient sur le

Particularités de la rive gauche du haut Bès. — A deux kilomètres à l'amont de Verdache s'ouvre au Sud le bas col du Labouret où passe la vieille route de Digne et dont le vallon contourne, depuis Beaujeu, les flancs schisteux en plateau du chaînon curviligne de Mariaud.

Ces plateaux schisteux, d'une largeur de 3 km. et que le Bès longe à l'amont jusque près de Couloubroux, sont dénudés et labourés par des ravines parallèles nombreuses. Quelques parties cependant conservent encore le moutonné

versant du Bès, comme nous l'avons vu à Couloubroux, à Charge-riey et comme nous l'avons constaté, sur les indications de M. Kilian, au col du Fanget; mais encore, le glacier durancien a dû pousser son front, au-delà de la ligne de faite, pendant les phases de plus grande puissance.

En effet, la haute terrasse de Lachaup, située entre Colbas et Montclar, est une moraine latérale en plateau édifiée à 1.840 m. d'alt. par le vaste lobe que le glacier durancien grossi de l'Ubayen, projetait dans la vallée de Seyne.

Or, du plateau glaciaire, de Lachaup aux cols sur le Bès il y a 9 kilm., avec une différence de pente de près de 500 m., soit une pente excessive de plus de 5 m. p. 100.

Nous avons, en 1896, avec notre si regretté ami François Arnaud, suivi la limite supérieure des éléments disséminés par le glacier ubayen sur les flancs S.-O. de la montagne de la Blanche, depuis le plateau de Lachaup jusqu'à la Cabane des Mulets (alt. 1708^m), située presque sur la berge des sources du Bès.

Et nous avons conclu de nos observations que le glacier ubayen atteignait les cols sur le Bès avec une puissance de 300 à 350 mètres.

Mais quand le glacier avait cette puissance sa surface devait être bien pauvre en matériaux morainiques. Et ce ne fut guère, sans doute, qu'au moment où il affleurait sur les cols qu'arrivèrent, par sa surface, les premiers cortèges erratiques.

En tous cas, il sera bien délicat de préciser l'origine des éléments lithologiques des moraines du Bès, parce que la branche du glacier de l'Ubaye qui formait la rive gauche du glacier durancien et qui avait suivi les flancs S.-O. de la Blanche, venait du Laverq d'où elle apportait les roches de la crête du versant N.-E. de la Blanche qui sont les similaires de celles du versant S.-O. sur laquelle le glacier du Bès prenait sa source.

Des recherches détaillées permettraient peut-être d'y découvrir des éléments de la haute Ubaye ou même de la Durance que le glacier durancien aurait pu y faire parvenir par ses moraines profondes.

glaciaire et constituent les maigres champs de culture du Vernet et de Beaujeu.

Sur ces enclaves respectées par les érosions, comme aussi sur les étroites croupes séparant deux ravines voisines, existe une nappe de cailloutis anguleux et menus en calcaire et qu'on prendrait au premier aspect pour des éboulis de pente un peu terreux. Mais, en parcourant avec un peu d'attention la région, on constate que les divers lambeaux de matériaux détritiques appartiennent manifestement à une même nappe qui recouvre ces plateaux en remblayant les ravines préexistantes.

Ce phénomène de remblayage général n'est plus douteux quand on a constaté que nombre de ces ravines sont encore remblayées et parfaitement raccordées avec la vieille surface générale du plateau.

Un des points les plus caractéristique sous ce rapport se trouve vers 200 m. au-dessus de l'Auberge du col du Labouret. Là haut, se montre une falaise de cailloutis calcaires d'une teinte blanchâtre. C'est la berge d'une ravine creusée à 100 m. de profondeur sans atteindre la roche en place. Sur les talus, la masse est tantôt un peu terreuse, tantôt caillouteuse, mais toujours à menus éléments en calcaire crétacé.

Dans ses parties inférieures cette profonde ravine a mis au jour, sur la rive gauche, une douzaine de souches d'arbres, les unes renversées, les autres encore debout avec 0^m25 à 0^m50 de diamètre et, quelquefois, plusieurs mètres de longueur. La surface supérieure est un plateau presque plat, qui s'élève à pente peu sensible vers la croupe de la Colle (alt. 1.353^m).

La surface de ce plateau est constituée par les mêmes cailloutis que les berges de la ravine. Sur cette surface nous remarquons deux petites rides de moraines latérales.

Nous ne sommes pas ici, en présence d'un talus d'escarpement ayant pu fournir ces éboulis, mais sur les délaissés abandonnés sur sa rive gauche par le glacier du Bès, à la sortie des hautes gorges de l'Auragnier, de la Montagne et

des Fraches et qui sont encore aujourd'hui des déserts de menus cailloutis en perpétuel remaniement.

Cette forêt enfouie sous des graviers, au-dessus du col du Labouret, est tout à fait comparable à la forêt de *sapins pectinés* enfouie à 70 mètres de profondeur sous les moraines du glacier local de Matacharre sur les flancs Sud d'Aurouze au Nord-Ouest de Gap.

Exiguïté du cirque d'alimentation du Bès. — Le glacier du Bès n'aurait pas été, à lui seul, capable d'édifier les remarquables dépôts de son bassin s'il n'avait reçu le puissant appoint que lui fournit le golfe de glace venu de la Durance par Seyne. Car les dérivations du vallon de la Maure au N.-Ouest et du Mariaud au Sud-Est et sur la Bléone, ne le laissaient, tout au plus, bénéficier que d'un kilomètre de crête comprise entre le signal des Têtes, alt. 2.667 m., et le point situé au Nord-Ouest et qui porte la cote 2.763 m. Le Bès n'est en effet alimenté que par les trois couloirs exigus des Fraches, de la Montagne et de l'Auragnier.

VALLÉE LA BLÉONE. — Les bassins du Bès et de la Bléone ont des superficies à peu près égales, mais une orographie bien différente, car le Bès coule dans un fouillis de collines peu élevées et son bassin ne bénéficie que d'un kilomètre de la grande crête de la Blanche; tandis que le bassin de la Bléone profondément et largement excavé est alimenté au Nord par les précipitations atmosphériques de 10 km. de crêtes de la Blanche et des Trois Evêchés avec des altitudes de 2.800 à 2.900 m., et à l'Est par une chaîne de 30 km. avec des alt. de 2.000 à 2.600 m. sur leur plus grande étendue. De ces chaînes principales se détachent des croupes secondaires qui abritent, sous leur ombre portée, une dizaine de cirques alpestres qui nous ont toujours paru devoir présenter les meilleures conditions pour favoriser le développement des phénomènes glaciaires à l'époque quaternaire.

Et cependant nos explorations sur l'étendue de ces deux vallées nous ont tout d'abord laissé l'impression que les

dépôts morainiques paraissent plus étendus dans le Bès que dans la Bléone.

Les dépôts glaciaires sont pourtant remarquables, dans le haut bassin de la Bléone, autour de Prads (alt. 1.030^m) point de convergence des cinq cirques supérieurs.

Ces dépôts se prolongent jusqu'à la barre rocheuse de Blégiers qui semble fermer le bassin de Prads. Ces dépôts sont plaqués sur les épaulements amont de cette barre rocheuse et présentent une topographie morainique bien accentuée aux Combes et surtout à Heyre, Gaoud, Favière. On y observe aussi, à travers les cailloutis, des nappes de drumlins et des amas plus argileux avec des galets striés, des blocs les uns anguleux les autres roulés. Mais les blocs sont rares et de petite taille. Le plus volumineux, en grès du flysch des Trois Evêchés, n'avait guère qu'un mètre cinquante de grand axe.

La rareté et le petit volume des blocs ont leur raison d'être, les montagnes voisines presque toutes calcaires appartiennent au crétacé qui ne se débite guère qu'en menu pierraille. Quant aux grès du flysch, leur gisement est réduit et sur des points très escarpés dont les éboulements se fracassent dans la chute en menus éléments.

Brusque disparition des moraines à l'aval de Blégiers

Ces dépôts, dont l'origine glaciaire est si nettement caractérisée et qui s'élèvent à plus de 300 m. sur les épaulements amont de la Cluse de Blégiers, disparaissent si brusquement à l'aval qu'on se trouve, tout d'abord, comme dérouté.

Mais en cherchant, avec quelque attention, sur les flancs des basses collines en calcaire liasique noirâtre qui bordent la route et le petit thalweg jusqu'à la Javie, on remarque bientôt des témoins de la nappe erratique sous forme de petits amas, ou même d'éléments épars, abrités dans les

anfractuosités et sur les replats de la roche en place. Ces vestiges très atténués de l'erratique sont même assez faciles à distinguer grâce à leur teinte blanchâtre qui tranche vivement sur le noir de la roche liasique.

Ces petits amas d'éléments clairs, soit roulés, soit anguleux, disséminés sur les flancs de la vallée, nous permirent d'entrevoir une interprétation satisfaisante et que la suite de nos observations ne fera que corroborer.

De la Javie au confluent du Bès, les graviers clairs de la haute Bléone deviennent plus nombreux sur le thalweg et sur les flancs et surtout sur la rive droite de la Bléone où ils forment une assez vaste terrasse qui s'étale même au Sud-Est de la colline des Habageons, avec des rudiments très sensibles de gradins.

Sur le même flanc Est de la chaîne de colline des Hablageons existe un gisement plus remarquable encore. Il se trouve à 4 km. à vol d'oiseau à l'Ouest de la Javie sur la ligne droite qui joint ce village à celui de Tanaron. Il forme la terrasse qui porte, vers 1.100 ou 1.200 m. d'alt., les groupes de maisons de Chauvet. C'est une nappe de cailloutis très frais et blanchâtres, d'une centaine de mètres de puissance, et à 400 m. au-dessus de la Bléone.

Tous ces témoins sont certainement intéressants et ils suffiraient pour permettre d'entrevoir la grandeur des phénomènes quaternaires qui se sont accomplis dans la région. Mais ils sont peu de chose en présence de la colossale accumulation de cailloutis que nous ont fait visiter, non loin de là, nos excellents amis, MM. Honnorat, géologue à Digne et Ch. Perrenot, professeur à l'Ecole normale d'Ajaccio, alors en vacances à Digne.

Ce gisement, peu visible de loin, est situé sur la rive gauche de la Bléone, entre Marcoux et le confluent du Bès.

Des bords de la rivière (alt. 620^m environ) la nappe s'élève, absolument continue, jusqu'à une croupe portant sur la carte (Etat-Major) la cote 841 m. Cette croupe forme à l'Ouest, sur l'aval du confluent, une falaise verticale de plus de 100 m., à pic. De cette première croupe, un talus, totalement constitué par ces cailloutis, s'élève sur le haut

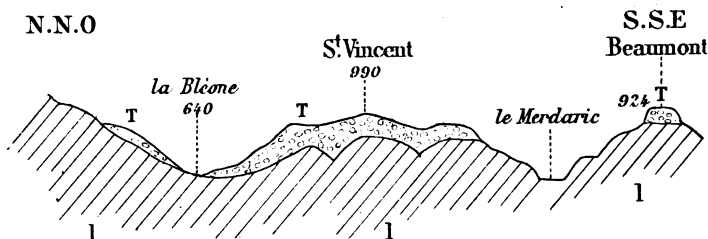


FIG. 25. — Coupe relevée au Nord de Digne à travers le Merdaric et la Bléone.

Légende : Echelle 1:400000; 1, 1, 1, divers horizons du lias vaseux; T, T, T, alluvions adventices fluvioglaciales.

plateau de la montagne de Saint-Vincent, alt. 990 m. qui est constitué sur environ 2 km. carrés par ces cailloutis avec une épaisseur de plusieurs centaines de mètres ainsi qu'on peut le constater dans les ravines des Arches.

En examinant avec soin les parois de ce gisement soit sur les talus, soit sur les falaises, nous n'avons constaté aucune ligne séparative, aucune solution de continuité sur la hauteur du dépôt qui n'est pas inférieure à 360 mètres. C'est une formation absolument homogène et continue composée en majorité de galets des calcaires crétacés avec quelques grès du flysch. Vers les Truyas, origine du ravin des Arches, des tranchées, pour des recherches d'eau potable, ont mis à jour de gros graviers à galets de 0^m50 à 0^m60 d'axe.

Une particularité des plus étranges est la complète absence, sur toute la hauteur du dépôt, des galets en calcaires noirs du lias qui constitue toutes les basses collines qui bordent la haute Bléone entre Blégiers et Digne.

Un beau lambeau de cette nappe de cailloutis qui couronne au Nord la montagne de Saint-Vincent de Digne se montre au Sud-Est, au-delà de la vieille dérivation (de la Bléone) appelée le Merdaric. Elle couvre, sur 1.500 m. d'étendue et à 923 m. d'alt., le sommet de la montagne de Beaumont qui domine Digne au Nord-Est.

Ces nappes de galets ne sont pas limitées à l'amont de

Digne, on en trouve également de nombreux témoins à l'aval sur les deux flancs de la vallée de la Bléone.

Déjà en 1888 nous avons exploré les pentes de la rive gauche entre Malijai, le Chaffaut et Digne et nous avons constaté que sur toute cette étendue, et jusqu'à plus de 100 mètres au-dessus de la rivière, les flancs étaient comme saupoudrés de galets blanchâtres, calcaires surtout, et quelques-uns en grès de flysch. Ces trainées en petits amas ou en éléments épars très distincts de la molasse ou des cailloutis pontiques formant le substratum de toutes ces pentes, nous donnèrent le vif sentiment que la vallée de la Bléone avait dû être remblayée par des cailloutis quaternaires après le creusement de la fin du tertiaire.

Ces dépôts quaternaires sont encore plus importants sur la rive droite que sur la gauche; ils forment, vers l'alt. de 724 m., entre Champtercier et la voie ferrée, au Pré-de-l'Escale, à Mallemoisson, une série de terrasses vers 200 m. au-dessus du lit de la Bléone.

Etendue de la nappe. — La puissante nappe de cailloutis de Marcoux est donc représentée, sur 38 km, depuis Blégiers jusqu'à Malijai près de la Durance par d'innombrables témoins qui, tous présentent le même aspect, la même composition, le même état de conservation et des particularités similaires :

Caractères des éléments. — Ce sont des graviers homogènes, très lavés, formés en majorité d'éléments calcaires du crétacé, d'aspect blanchâtre, avec des grès et calcaires du flysch peu nombreux, en général. Ces galets mêlés à un sable grossier sont de petit calibre puisque la majorité n'ont guère que 0^m10 d'axe et que ceux de 0^m15 y sont clairsemés et ceux de 0^m30, très exceptionnels, sauf sur certains points situés sur le col de la haute croupe, et vers la naissance du ravin des Arches où ils atteignent fréquemment 0^m60 et parfois 0^m80 d'axe.

Un examen un peu détaillé des talus et des falaises nous a permis de penser que le tiers du dépôt était formé de galets roulés et que les deux autres tiers étaient constitués

par des éléments subanguleux ou même à peine émoussés.

Dans la profondeur, ces cailloutis sont concrétionnés par un ciment calcaire peu compact, tandis que vers la surface ils sont très légèrement agglutinés.

Sur toute la hauteur du gisement tous les galets sont dans un état de fraîcheur parfaite sans qu'on puisse y discerner la moindre zone, la moindre ligne séparative capable d'indiquer des âges différents ou des phases successives dans le dépôt. On a ainsi la vive impression d'une formation opérée d'une seule venue.

On peut observer, dans la masse du dépôt, deux autres particularités qu'il importe de souligner encore :

1° Ces cailloutis reposent au niveau du lit actuel de la Bléone (alt. 620^m environ) d'où ils s'élèvent en masse continue à 990 m. d'altitude en noyant, dans leurs assises, les flancs et les sommets des collines rocheuses, et en remblayant, sur 150 m. de hauteur, des ravines préexistantes, comme celle des Arches vers son origine.

2° En examinant la composition de cette puissante nappe de cailloutis nous fûmes étrangement surpris de n'y constater la présence d'aucun galet noir des calcaires du lias qui forment les collines qui bordent la Bléone et ses petits affluents en les dominant de 400 à 800 mètres.

Age et mode de transport de ces cailloutis

Puisque ces puissants amas de cailloutis proviennent uniquement des hautes crêtes du bassin de la Bléone et que les calcaires noirs du lias des chaînes intérieures y font défaut, il semblerait donc, à première réflexion, que ces terrasses torrentielles auraient été édifiées avec les éléments qui, après l'émersion du massif alpin, formaient la carapace sédimentaire recouvrant les formations du lias. Cette interprétation serait en harmonie avec les particularités qui se sont présentées dans la vallée de la Durance

à l'époque du dépôt des conglomérats pontiques. Ces conglomérats, si puissants entre les Mées et Valensole où ils n'ont pas moins de 600 m., ne sont formés que par des éléments de la carapace des terrains sédimentaires qui recouvraient le massif du Pelvoux et cela, parce que les érosions n'avaient pas encore mis à jour les masses granitiques situées dans la profondeur; tandis que pendant la phase torrentielle suivante, c'est-à-dire, au pliocène supérieur, les éléments cristallins constituent la moitié des terrasses caillouteuses.

Mais ces puissantes terrasses de la Bléone ne peuvent être attribuées au pontique, ni même au pliocène supérieur comme le fait la carte géologique de Digne, parce que, à ces époques la vallée de la Bléone n'était pas creusée jusqu'au niveau de la base de ces cailloutis puisqu'ils reposent sur le lit même de la rivière.

Ce dépôt n'est pas non plus l'œuvre de la Bléone opérée pendant le quaternaire après le creusement final de la vallée, car cette rivière n'aurait pu éviter ainsi de mélanger les éléments qu'elle empruntait au lias de ses rives avec les matériaux des hautes cimes.

D'autre part ces cailloutis ne peuvent pas non plus être considérés comme étant des moraines de glaciers.

D'après tous les faits observés, il est néanmoins certain que les puissantes assises de cailloutis de Marcoux proviennent des hautes crêtes du bassin et que, ne possédant aucun des éléments des collines du lias, ces traînées de cailloutis ont dû passer au-dessus d'elles. Il est certain aussi que ce transport ne s'est pas fait à travers les airs, et que ces matériaux ont eu, comme les blocs erratiques des grandes vallées, un glacier qui leur servit de plan incliné pour passer par-dessus les croupes liasiques des collines inférieures du bassin de la Bléone.

Au moment où s'opérait ce dépôt le glacier de la Bléone était unique et se détachait depuis les crêtes de la Blanche et des Trois Evêchés jusqu'aux crêtes de Boules comme du faitage d'un toit de 45 km. de développement et s'écoulait au Sud en une seule nappe de neige qui avait encore à la

Javie, à 20 km. de son point d'origine, une largeur de 16 km. entre la petite chaîne d'Esclangon et la chaîne de Boules. Ce plan incliné de neige pour atteindre la croupe de Saint-Vincent (alt. 990^m) bénéficiait, à sa surface, de la forte pente moyenne de 7 m. p. 100.

Ce vaste talus de neige recevait à sa surface les matériaux détritiques des hautes crêtes qui, d'après leur constitution lithologique ne pouvaient guère fournir que de la menue pierraille.

Sous le climat méridional de la région, cette menue pierraille devenait aisément la proie des rivières superficielles que produisait la fusion des neiges de surface.

Ces rivières superficielles, chargées de menus graviers, allaient déposer leurs cailloutis sur les rives du glacier et dans les crevasses marginales, tandis que les troubles formés de limons et de sables étaient drainés et emportés vers l'aval.

Et voilà certainement pourquoi les cailloutis de Marcoux paraissent si lavés, et pourquoi aussi, les éléments anguleux ou simplement émoussés s'y trouvent en majorité.

Les nappes de cailloutis de la vallée de la Bléone nous paraissent donc être des terrasses adventices produites à toutes les hauteurs par des rivières superficielles ou latérales au glacier.

LE GLACIER DE LA BLÉONE CONFLUAIT AVEC CELUI DE LA DURANCE. Pendant que les rivières superficielles édifiaient ces terrasses de cailloutis sur les flancs, dans les crevasses des rives et surtout sur l'îlot rocheux de Saint-Vincent, qu'entouraient les branches du glacier, celui-ci se prolongeait à l'aval, mais en perdant de sa puissance, car, à Digne, au débouché de ces étroites gorges de la Bléone et du Merdaric, il trouvait brusquement un thalweg deux fois plus large sur lequel il se dilatait en perdant forcément de son épaisseur.

L'extension du glacier à l'aval de Digne n'est pas douteuse. Mais ici, comme dans toutes les vallées, soit des régions subalpines, soit du Sud-Est, dont les glaciers n'ont

pas survécu à la phase paroxysmale, les dépôts glaciaires ne présentent plus les caractères si définis que l'on observe dans les grandes vallées alpines : les traces du passage des glaciers sont des blocs venus de loin ; des dépôts mal homogènes, à éléments anguleux, avec parfois des ébauches de rides morainiques.

Moraines des Hautes Siéyès. — Vers 1887, un géologue de Digne, M. Bachelard, signala des amorces de moraines sur les deux flancs de la vallée en face de la gare de Digne.

Pendant notre exploration de 1888, nous avons observé, sur les flancs de la rive gauche et particulièrement du Chafaut à Digne, de nombreux dépôts en placages que nous ne pouvions attribuer, ni aux rivières, ni aux torrents, ni à des glissements de pente.

Nous avons trouvé des dépôts mieux caractérisés aux Hautes-Siéyès, sur la rive droite, que nous pûmes visiter en novembre 1910 avec notre estimé confrère et ami M. Homorat.

Ces dépôts débutent sur le thalweg où la tranchée de la cour de la gare les avait mis en évidence. La nappe devient importante à mesure qu'on s'élève sur la croupe où elle forme une accumulation considérable de cailloutis à éléments très souvent arrondis dans la profondeur, mais tout à fait anguleux dans les parties supérieures et avec nombreux blocs anguleux d'un mètre à deux mètres d'axe.

Malgré de laborieux travaux pour d'anciennes plantations de vignes, la masse des cailloutis présente encore les rudiments manifestes de moraines latérales appartenant à la rive droite du glacier du Bès.

Ces manifestes dépôts morainiques s'élèvent vers Courbons, au voisinage de la côte altimétrique de 814, c'est-à-dire à plus de 200 mètres au-dessus du thalweg.

Ces matériaux forment de nombreuses traînées en amas, en éléments épars sur toute l'étendue de la vallée jusque vers Malijai. On remarque en outre sur cette direction des nappes de cailloutis correspondant à celles de Marcoux et

de Beaumont, entre la voie ferrée et Champtercier, Pré-de-l'Escale, Mallemoisson.

Nous avons même remarqué, en novembre 1913, ces trainées de cailloutis de la vallée de la Bléone, enclavés dans la grande intumescence que forma le glacier de la Durance à Saint-Paul à 1 km. à l'aval des Mées. Ces cailloutis de la Bléone sont même accompagnés de blocs anguleux en dalles de la molasse marine (helvétique) qui proviennent de la Basse-Bléone.

Ces trainées de cailloutis à éléments disparates souvent anguleux, mais d'une parfaite fraîcheur, qui s'observent en terrasses, en trainées ou en éléments épars, sur les deux flancs de la Bléone ne peuvent être attribuées à un transport de la rivière. Ce sont sûrement des témoins abandonnés, les uns par le glacier lui-même, les autres par les rivières adventices qui coulaient sur la surface même, ou sur les rives du glacier.

Quand le glacier de la Bléone se fut retiré dans sa haute vallée, les névés des flancs Nord de la chaîne de Boules commencèrent à édifier, au voisinage de Blégiers, et à la cote de 1.200 m., la série de rides morainiques de leurs étapes successives de retrait.

Ces bourrelets étagés sur les pentes, semblables à des routes ou terrasses parallèles, sont les plus manifestes et grandioses traces de la limite des neiges permanentes aux diverses époques de la glaciation quaternaire.

Vallée de l'Asse

VALLONS DE L'ASSE. — L'Asse n'a guère que des tronçons de vallée. Des 66 km. de son plus long parcours, elle en a la moitié inférieure établie en dehors des massifs montagneux qui fournissent seuls à son alimentation. Ces mas-

sifs montagneux, dont l'altitude oscille généralement entre 1.400 et 1.700 m., n'atteignent que très exceptionnellement 2.000 m., occupent une superficie de 430 km. carrés dans laquelle sont creusés de nombreux vallons.

L'ensemble de ce bassin, assez indécis, donne l'impression d'une topographie récemment ébauchée.

Les trois principales rivières confluent à Barrême. Ce sont :

1° *L'Asse de Tartonne* qui descend du Nord au Sud, d'un beau cirque de montagnes de 1.600 à 2.000 m. d'alt. Sur son parcours de 17 km. se font remarquer, à partir de Tartonne, des moraines latérales tronçonnées qui bordent le thalweg, mais qui prennent plus d'importance entre Saint-Jacques et Saint-Lions.

Au voisinage de ces moraines, s'espacent, sur les flancs exposés au Nord, des rides de terrain d'éboulis très accusées, parallèles et horizontales qui s'étagent sur la pente en nombre variable de 3 à 7. Ce nombre est en proportion avec l'altitude des collines. Ces bourrelets furent le produit de moraines frontales de névés.

2° *L'Asse de Moriez* qui prend sa source au Nord et près de Castellane, à 1669 m., coule au Nord-Ouest jusqu'à Moriez où elle prend la direction Ouest pour aller confluer avec l'Asse de Tartonne après un parcours de 14 km. Vers Moriez elle reçoit l'Hyèges descendue du Nord d'une gorge encombrée de trainées morainiques que surmontent des bourrelets parallèles de moraines de névés quaternaires persistants.

3° *L'Asse de Blicux* de 19 km de cours, vient du Sud-Est, de hauteurs de 1827 m. et débouche de sa gorge non loin de Barrême.

Nous n'avons pu explorer les parties supérieures d'où descendent ces deux rivières. Mais nous avons constaté à leur débouché, sur le bassin de Barrême, que toutes les croupes, les pentes adoucies présentent des trainées de dépôts à éléments de calibre si différent que nous ne saurions les attribuer qu'à des glaciers locaux.

L'Asse, ainsi formée de ces trois affluents, se dirige ensuite au Nord-Ouest, dans une gorge assez étroite qu'elle suit pendant 13 km ; puis à Meizel elle tourne brusquement au Sud-Ouest et traverse le grand plateau de cailloutis poutiques pour aller se jeter, à 33 km. de là, dans la Durance.

Cette gorge de Barrême à Meizel présente sur de nombreux points, et particulièrement à Chabrières, Chaudon, Norante, de grandes accumulations de cailloutis avec blocs parfois considérables qui sont descendus en partie des hauts et parfois assez éloignés escarpements tithoniques des chaînes de Bédejun et de Chaudon.

D'autre part, les vallons de la rive gauche sont encombrés de trainées de blocs trop isolés des escarpements d'où ils proviennent pour qu'on puisse les considérer comme ayant pu atteindre ces points en roulant.

Il y a donc eu dans tout le bassin supérieur de l'Asse de grosses neiges constituant des glaciers fugaces qui seuls ont pu être les agents de transport de ces amas de matériaux volumineux et souvent chaotiques.

Vallée du Verdon

Le Verdon prend ses sources dans les contreforts des Siolanes (2751^m) et des Trois-Évêchés, alt. 2823^m. Il reçoit à Allos, le Bouchier et le Chadaulin qui sont bien plus importants que lui par les nombreux cirques alpestres logés sur les flancs Nord des massifs du Cimet 3022^m et du Pelat, 3053^m, sans compter les nombreuses et importantes gorges tributaires de l'aval.

Il a, à l'amont de Saint-Julien une superficie de bassin de 760 km carrés qu'entourent des chaînes de montagnes de 73 km de crêtes comprises entre 2400 et 3053^m et un total de 10 affluents que séparent 72 km de crêtes secondaires.

Le périmètre de son bassin est en outre festonné par

51 cirques alpestres élevés, éminemment propres à favoriser la convergence des neiges. Il est donc après l'Ubaye la rivière la plus importante issue des Basses-Alpes.

Avec de pareilles conditions d'alimentation il n'est pas surprenant que les manifestations glaciaires y soient plus marquées que dans les autres vallées.

Déjà M. Kilian a relevé de véritables dépôts morainiques à Allos; M. Penck, de son côté, a signalé les belles moraines des environs de Beauvezer, et des traces manifestes sur le territoire des deux Thorame.

Nous avons pu nous assurer, en 1907, que toutes les vallées secondaires avaient fourni un affluent au glacier principal.

Les trois glaciers qui confluaient à Allos : le Verdon, le Bouchier, le Chadaulin¹, ont estompé leur vallée et les croupes qui bordent leur point de confluence, de nombreux dépôts glaciaires parfaitement caractérisés par des boues glaciaires à nombreux galets striés et par des blocs erratiques dont le grand axe atteint rarement 4 ou 5 mètres.

Entre Allos et Clignon, l'étroitesse de la vallée et la forte déclivité des flancs, n'ont permis que le dépôt d'éléments disséminés. Mais avant d'atteindre, à Clignon, la sortie de ce défilé, le Verdon présente un long remous, suivi à l'aval d'un rapide à travers lequel le torrent se brise en cascates à travers une accumulation de blocs qui nous paraissent être les ruines d'une moraine frontale.

A Clignon et à Colmars, confluences de vallons considérables. A Colmars même, petite moraine frontale barrant la plaine.

Au Villar de Colmars des moraines latérales s'ébauchent sur le beau territoire des deux rives, et ces moraines deviennent importantes à Beauvezer. Sur la rive droite s'étagent quatre moraines latérales tandis que les escarpements rapprochés n'ont permis sur la rive gauche que l'édification d'une ou deux moraines, dont les blocs errati-

¹ Le Chadaulin sert d'écoulement au lac d'Allos.

ques très nombreux ont été débités en 1906-1907, pour l'édification d'une longue digue contre le Verdon.

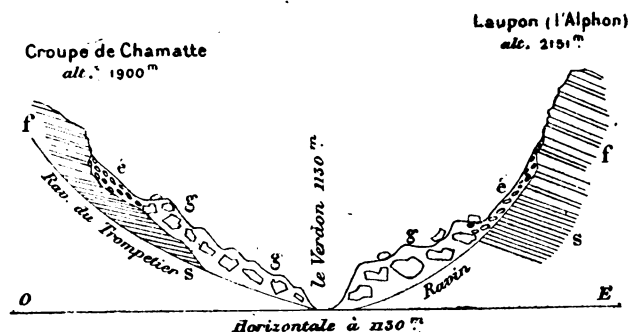


FIG. 26. — Coupe du bassin de Beauvezet.

Echelles : long. 1:40000; haut. 1:20000.

Légende : f, f, Flysch gréseux ; s, s, Flysch schisteux ; g, g, g, moraines latérales du glacier du Verdon ; é, é, éboulis modernes.

En quittant le gracieux bassin de Beauvezet, le Verdon traverse un défilé de 3 km qui s'ouvre sur la si curieuse baie des deux Thorame. Aux Thorame, en effet, les chaînes de montagnes de Cordœil et de Chamatte s'interrompent brusquement, laissant entre elles un plateau de 7 km de longueur sur 2 de largeur environ, qui met en relation les deux vallées parallèles du Verdon et de l'Issole.

Nous avons espéré trouver, sur ce vaste pertuis, une grande accumulation de dépôts glaciaires. Nous n'y avons vu que quelques trainées de peu d'importance surtout limitées au voisinage des deux rivières. A Thorame-Haute le glacier du Verdon a édifié une terrasse qui domine la rivière d'une centaine de mètres.

A l'aval la vallée se resserre à nouveau sur 11 km jusque vers la Mure. Sur les flancs, sont des placages de glaciaire à cailloutis grossiers avec blocs nombreux de 1 à 2 mètres d'axe, en grès du flysch fortement roulés et rarement anguleux. Ce placage à gros éléments est presque continu jusqu'à l'aval de Font-Gaillarde avec une puissance atteignant sur certains points 100 mètres. Ces cailloutis venus de l'amont d'Allos disparaissent sous les

nappes d'abondants éboulis calcaires descendus des escarpements de la Colle Saint-Michel.

Sous l'action des érosions du Verdon, les blocs erratiques roulent sur le lit de la rivière qui en est souvent tout encombré.

Avant de sortir de cette longue gorge de Font-Gaillarde, le Verdon reçoit, sur la rive droite, la Sasse descendue du Nord-Ouest du beau cirque d'Argens limité par des montagnes de plus de 2000 mètres, et sur la rive gauche l'Ivoine venue du Sud-Ouest de la curieuse vallée d'Allons. Il serait intéressant de parcourir ces vallées et de pouvoir étudier les actions des trois courants de glace qui entraînent là en conflit.

A la sortie du défilé de Vaucluse, la vallée s'élargit peu à peu et les dépôts, en placages morainiques, prennent corps sur les deux flancs, surtout sur la rive gauche où se remarque, en haute croupe, un beau lambeau de moraine latérale formée en majorité d'éléments calcaires, tandis qu'au dessus d'elle s'étagent, sur la pente Nord de la montagne d'Allons, de saisissants bourrelets horizontaux édifiés pendant les étapes de retrait sur le front des névés persistants de la fin de la glaciation.

A la Mure, au défaut de la croupe Sud de la chaîne d'Argens, se faisait, sur la plaine de St-André, la confluence du glacier d'Issola.

L'Issola, et son affluent l'Estelle, sortent de beaux cirques alpestres enclavés entre les chaînes de Boules et de Chamatte qui ont des altitudes de 2000 et 2400 m. Leurs parties inférieures sont estompées de traînées de matériaux de menu calibre. Au sortir des gorges, le glacier éleva des moraines latérales bien accusées, déjà signalées par M. Penck, sur la plaine de Thorame-Basse, entre le château de Garnier et La Bâtie.

A l'aval de Thorame-Basse, la vallée est, sur 11 km, une gorge étroite, vrai cañon de rivière morte, sauf pendant les gros orages qui y amènent des trombes terribles¹. Aussi

¹ La plupart des vallées de cette région, comme l'Ivoine, la Sasse d'Argens, l'Issola, l'Estelle, l'Asse de Tartonne, etc., sont établies

les témoins du passage du glacier y sont bien peu apparents et ne se remarquent que sur certains épaulements des gorges latérales.

A son débouché, sur le bassin de Saint-André où il confluaient avec le glacier du Verdon, il abandonna, dans le remous situé au-dessus du village et à l'Ouest de la gare, des amas de cailloutis assez considérables, mais qui ne se prolongent pas à l'aval.

Le grand plateau qui fait face au Sud-Est à Saint-André et qui est situé entre le Verdon et les Angles, ne présente qu'une surface schisteuse assez unie et nue. Cette absence de matériaux est surprenante.

A l'aval de Saint-André, la vallée s'étrangle à nouveau, et le Verdon s'encaisse, d'une cinquantaine de mètres, en contre-bas du petit palier de St-Julien que longent en le dominant les minuscules collines de Pinadoux (alt. 1240^m).

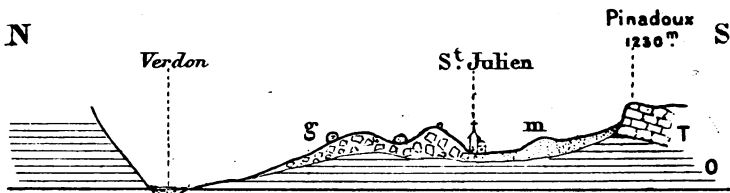


FIG. 27.— Coupe perpendiculaire au Verdon par Saint-Julien-de-Vergons et Pinadoux.

Légende: Echelle 1:20000; g, moraines fronto-latérales du glacier du Verdon; m, moraine de névé; O, schistes jurass.; T, calc. du jurassique supérieur.

A partir du Pont de St-Julien, la route de Castellane suit, en tranchée, la berge de la rivière constituée par des cailloutis à blocs. Puis elle quitte le talus et s'établit sur la

dans des calcaires crétacés extrêmement fissurés et dans lesquels les avens ou chouruns sont fréquents d'après les informations que nous avons recueillies. Ce sont donc des régions sèches comme le Dévoluy, comme les plateaux de Sault, dont les eaux superficielles se perdent dans la profondeur où elles vont alimenter les rivières souterraines qui donnent les gillardes et les vaucluses,

terrasse; et, à 2 km du pont, on est tout surpris de se trouver dans un vallum, entre deux moraines latérales qui se raccordent à St-Julien avec des moraines frontales hérissées de gros blocs erratiques anguleux et dont la crête domine, en les abritant contre le mistral, les maisons du village.

Cette moraine frontale de 20 à 25 m. de puissance est pleine d'intérêt; elle marque une station, non pas du front du glacier, mais au moins d'une partie de sa rive gauche, car avec la puissance que lui donnait la profondeur de 60 à 80 m. de la vallée, il devait porter son front plus à l'aval. Nous n'avons pu y aller suivre les traces de son passage.

Au Sud-Est de St-Julien, sont les vastes plateaux de Demandols, aux pentes adoucies et que coupent des collines aux flancs escarpés, de 1300 à 1900^m d'altitude.

A la base des escarpements, sont des cônes d'éboulis. Sur toute la surface de ces plateaux, sont des amas épars de cailloutis à blocs : leur transport ne peut s'expliquer que par le trainage de grosses neiges et parfois par le cheminement sur de longs talus de névés persistants.

De St-Julien, en suivant la route de Nice vers Vergons, on voit d'énormes blocs mêlés à des cailloutis sur les pentes Sud-Ouest des collines de Pinadoux. Ces blocs doivent provenir des crêtes et ont dû glisser sur les neiges qui formaient plan incliné en remblayant les vallons.

Le plateau de Vergons qu'environne, au Sud et à l'Est, l'enceinte semi-circulaire des montagnes de Crémon, de la Gourre et de Bernarde, est constitué par une nappe de cailloutis à blocs qui ne proviennent, ni d'un démantèlement sur place, ni d'éboulements sur des pentes aussi insignifiantes : de grandes nappes de neiges ont seules pu favoriser pareil trainage.

En résumé, nos recherches sur l'étendue du bassin en amont de Castellane, nous ont appris que, malgré les excellentes conditions que présentaient, pour l'alimentation et pour la convergence des neiges, les cirques grandioses et le beau développement de ses chaînes de monta-

gnes, le Verdon n'avait eu qu'un glacier éphémère, dont les dépôts, d'ailleurs parfaitement caractérisés, n'ont eu, en somme, que peu d'importance.

Sur son étendue, sa vallée présentait deux élargissements remarquables : d'abord le vaste plateau des deux Thorame situé à 17 km. de ses sources et à l'aval de ses douze principaux affluents; ensuite, le beau bassin de Saint-André situé à 32 km de l'origine du Verdon.

Or, sur ces deux bassins, les dépôts erratiques sont peu développés; déjà, à Saint-André, le glacier semble avoir été si complètement débarrassé des matériaux qu'il apportait de ses hautes vallées, qu'il ne déposa plus, à l'aval, que des éléments empruntés à ses deux derniers affluents, la Sasse et l'Ivoine.

Quelle différence avec le glacier de la Durance qui, au sortir de son étroite vallée, à Savines, s'irradiait en une mer de glace de plusieurs milliers de kilomètres carrés, et y édifiait un développement morainique dont l'ensemble demeure si grandiose encore aujourd'hui.

Vallée de l'Ubaye

Dans cet aperçu sur la glaciation, il n'a pas été question de l'Ubaye, qui est sous ce rapport la vallée la plus intéressante des Basses-Alpes. Nous avons cependant en 1887 et 1888 exploré avec le plus grand charme et admiré les grandioses manifestations de la glaciation dans la haute Ubaye et dans l'Ubayette, et constaté sur les hauts cols de l'Embrunais, vers 2.150 m. d'alt., des traces de confluence des glaciers Ubayen et Durancien.

Mais, quand nous eûmes en 1890 connu M. François Arnaud et appris qu'il préparait, sur sa région, un travail

similaire au nôtre, nous lui laissâmes désormais le soin de traiter la glaciation de sa chère vallée.

Nous avons tout lieu de croire que notre si regretté ami a laissé sur cette question un travail manuscrit et que nous serions heureux de voir publier.

Dans ces conditions il nous serait donc difficile de donner un aperçu, tant soit peu détaillé, d'une vallée dont nous n'avons exploré que les hauts cirques et le débouché de la cluse de St-Vincent. Toutefois les données que nous possédons nous permettent de dire que cette vallée a fourni au glacier de la Durance son principal affluent, sinon en durée du moins comme importance au point de vue de la superficie de 1.000 km. carrés de son bassin et du remarquable développement de ses chaînes de montagnes. Ces montagnes voisinent et dépassent sur nombre de points l'altitude de 3.000 m. et y déterminent six grandes vallées secondaires, sans compter de très nombreux cirques alpestres qui furent occupés par des glaciers suspendus.

Quand la phase de l'Inlandsis prit fin et que les divers glaciers furent encaissés dans leur vallée, les deux glaciers de l'Ubaye et de la Durance eurent même puissance, puisqu'ils confluaient, ainsi que nous l'avons constaté au col de Vars, alt. 2.115 m., et au col de la Rousse, alt. 2.200 m. En ce dernier point le glacier Ubayen avait une épaisseur de 1.400 mètres.

A la sortie de la cluse de Saint-Vincent, il fut refoulé au Sud par le glacier de la Durance et il forma, sur les vallées de Seyne et de Turriers, un vaste golfe qui, indépendamment des lobes considérables qu'il projetait encore au-delà sur les vallées du Bès et de la Sasse, n'avait pas moins de 268 km. carrés avec une puissance supérieure à 1.100 mètres au moment où il édifia, entre Colbas et Montclar, le grand plateau morainique de La Chaup, à l'alt. de 1.840 mètres.

Le 13 octobre dernier (1913) nos aimables et serviables amis MM. le Docteur Vésignié et Jean Brenier nous ont facilité deux explorations d'ensemble que nous avions longuement désiré de faire à travers les vallées de l'Ubaye

et de la Blanche.

Cette révision a justifié, d'une manière pour ainsi dire palpable, nos conclusions déjà pressenties que les vallées de Seyne et de Turriers avaient servi de dépotoir aux moraines superficielles peu importantes et aux colossales moraines profondes du glacier de l'Ubaye.

Le glacier de l'Ubaye n'avait, en effet, pour substratum, depuis le Pont du Castelet (amont de Saint-Paul) jusqu'à la sortie de la cluse de Saint-Vincent, que des formations schisteuse et elles ne pouvaient guère fournir aux moraines profondes que des argiles.

Ce sont, en effet, surtout des dépôts argileux qui remblaient le thalweg de la Blanche, depuis la Garde de la Bréole jusqu'à Seyne et Couloubroux, et qui comblent souvent sur plus de 100 m. d'épaisseur les gorges latérales de Saint-Martin, de Selonnet, de la Bréole et de Montclar.

Après le maximum d'intensité de la glaciation, le glacier de l'Ubaye perdit rapidement de sa puissance et entraînait en régression manifeste quand le glacier de la Durance avait encore, entre Savines et Le Sauze, une puissance de 800 m. et que bientôt il portait ses moraines à protogines de la Vallouise au-delà de l'Ubaye jusque vers la courbe de niveau de 1000 m. d'alt. passant un peu au-dessus du Lautaret et de la Bréole.

Il ne sera sans doute pas sans intérêt de lire, maintenant, un aperçu sur les phénomènes glaciaires qui se sont manifestés dans les massifs adjacents à ceux des Basses-Alpes où sont creusées les pittoresques vallées des Alpes-Maritimes et de la Ligurie.

(A suivre).



LA DURANCE

ETUDE DE L'UTILISATION DE SES FORCES
ET DE L'AMÉLIORATION DE SON RÉGIME
PAR LA CRÉATION DE BARRAGES

par **M. Ivan WILHELM**

Compte rendu par **M. CÉLESTIN ROCHE**

I

L'événement de l'année qui vient de s'écouler, consistera pour nos Alpes, dans l'apparition du beau livre que, sous ce titre, a publié, ce printemps dernier, notre éminent confrère M. Ivan Wilhelm, ancien Ingénieur en Chef des Hautes-Alpes. Nommé à Grenoble, il nous laisse, en testament, pourrait-on dire, cet ouvrage, fruit de son long séjour parmi nous et qui marquera, pour la contrée, son orientation vers une ère nouvelle.

Celui qui écrit ces lignes a fait remarquer ailleurs¹ le parallélisme des destinées de ce livre avec celui qu'en 1841 publia l'Ingénieur Alexandre Surell sur le régime des *Torrents des Hautes-Alpes*. Celui-ci a provoqué le mouve-

¹ *Les Alpes Pittoresques*, du 30 avril 1^{er} mai 1913.

ment d'opinion qui aboutit, vingt ans après, à la constitution de cette admirable administration du Reboisement, qui nous a arrêtés sur la pente de la ruine. L'œuvre de M. Wilhelm, dont une première édition avait paru en 1909 sous une forme rudimentaire¹, plus heureuse encore, a déjà amené successivement sur les lieux, trois ministres MM. Millerand, Pams et Thierry². Il a déterminé, ce qui est plus positif, la constitution de la « *Société Civile pour la régularisation de la Durance* » qui, prenant résolument l'affaire en main, a fait commencer de laborieux sondages en vue de la construction du barrage de la Durance à Serre-Ponçon, et a présenté de ce grand travail, aux Pouvoirs publics, un avant-projet, dont M. Wilhelm, au livre V de son ouvrage, examine et discute les dispositions.

II

Le barrage de Serre-Ponçon constitue bien, en effet, le pivot de l'œuvre magnifique conçue par ce *poète*, c'est-à-dire dans le sens étymologique du mot, qui est le vrai, par ce *créateur* qu'est M. Wilhelm. La théorie générale des *Barrages* — qu'il expose avec la maîtrise qui lui appartient et qu'il présente comme le complément rationnel de celle du *Reboisement*, au triple point de vue 1° de la consolidation du sol par la suppression du régime torrentiel des cours d'eau montagneux ; 2° de l'irrigation des terres riveraines, condition nécessaire de l'alimentation des habitants et, enfin, 3° de l'industrie par la production des forces hydrauliques génératrices de l'électricité, — cette théorie, disons-nous, roule tout entière autour du problème de cet ouvrage considérable, dont la solution dominera celle de tous les autres ouvrages, d'aval et même d'amont, que comporte le vaste programme de M. Wilhelm.

¹ *La Durance*, par M. Ivan Wilhelm — Gap, Jean et Peyrot 1909.

² M. Thierry, Ministre des travaux publics, a passé à Serre-Ponçon le 6 septembre 1913.

III

Cet ouvrage, cyclopéen pourra-t-on dire, qui ne présentera pas moins de 85 mètres de hauteur utile, non compris 3 mètres de couronnement, ou « de revanche » à établir sur une profondeur de fondation de 42 mètres et dont le développement en couronne, d'une rive à l'autre de la gorge, ne mesure pas moins de 400 mètres, provoquera, en amont, la création d'un réservoir de 607 millions de mètres cubes, petite mer intérieure de 15 kilomètres carrés, qui ira mourir au pied du joli bourg de Savines.

Un pareil ouvrage ne paraît-il pas tenir du domaine du rêve ? rêve par les difficultés matérielles de l'exécution, rêve par la difficulté, plus grande encore, de réaliser les capitaux nécessaires à une entreprise que M. Wilhelm lui-même n'évalue pas à moins de 65 millions,

Or, avec la sérénité d'une conviction établie à la fois sur les précédents historiques d'ouvrages édifiés ailleurs dans des conditions similaires, sur les calculs mathématiques les plus persuasifs et enfin sur l'étude approfondie, d'une part du régime actuel de la rivière et, d'autre part, de la constitution géologique de son bassin, le distingué ingénieur établit, d'abord, au point de vue historique, et avec cette modestie qui est l'apanage du vrai talent, que l'idée du barrage de Serre-Ponçon n'est pas neuve et remonte aux études édifiées dans la région par le Gouvernement d'alors à la suite des désastreuses inondations de 1856. Abandonné à cette époque parce que, envisagé au seul point de vue de conjurer de nouvelles inondations, la dépense en parut hors de proportion avec le but à atteindre, le projet fut repris en 1898, en vue de l'irrigation de la partie inférieure de la vallée au profit des départements du Var, de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, mais il fut encore abandonné, « même par son auteur » (*La Durance*, page 164) pour des considérations analogues, aggravées par le fait, que les son-

dages avaient révélé, de la nécessité d'en descendre les fondations à plus de quarante mètres de profondeur. Les intérêts en cause se réduisirent alors à chercher une solution dans la vallée du Verdon, où l'on a étudié trois projets de barrages, dont celui de Gréoulx est encore en instance devant les Pouvoirs publics.

IV

Sur ces entrefaites vint à briller à l'horizon, enfin sortie du cabinet des savants et entrée dans le domaine des faits la découverte de la transmission à distance, par fil électrique, des forces produites, en un point donné, par les chûtes d'eau. Ainsi que l'avait, dès 1857, prédit un autre poète, ingénieur lui-même, quoique dans une sphère plus modeste. voici que

« Le fluide subtil qui dans l'ombre étincelle »

est en voie de devenir un jour

« machine universelle »

voici donc qu'on vient de trouver, suivant l'expression aussi suggestive qu'exacte de M. l'ingénieur de la Brosse, dans la vallée de la Durance, l'équivalent d'un bassin houiller, productif de 800.000 tonnes de combustible par an, avec cette supériorité sur ceux au fond desquels peinent tant de mineurs, que le nôtre est inépuisable « parce que le capital liquide en doit se reconstituer sans cesse par l'apport annuel des crues » Dès lors, voici aussi qu'entre en jeu, concurremment avec la suppression du fléau des inondations, avec aussi la régularité et l'extension du bienfait des irrigations, le facteur industriel, cet aimant par excellence des capitaux auxquels il assure un placement de jour en jour plus fécond.

Voyez, en effet, s'élever déjà, comme par un coup de baguette magique, aux frais de la *Société du Littoral Méditerranéen* les usines de Ventavon et de la Brillanne d'une puissance de 25.000 chevaux chacune, qui envoient

à Marseille, à 150 kilomètres de distance, la force de traction pour son réseau suburbain de tramways, et la lumière pour sa vie nocturne.

Voyez, en amont, l'usine de Briançon, pour le service d'éclairage de cette ville et de son vaste réseau de forts, l'usine de l'Argentière fondée pour l'électro-métallurgie de l'aluminium fondée par la Société de Froges (Isère) et celle de la Biaisée à la Roche-de-Rame. Vous trouverez, dans le livre de M. Wilhelm; les illustrations suggestives qui font hésiter l'admiration entre la hardiesse des ouvrages d'art destinés soit à capter, soit à conduire à la chute, l'eau motrice, et l'ingéniosité des appareils, conduites forcées et turbines, qui la mettent en œuvre.

V

Voilà donc établie, par l'exemple de ces précurseurs, la possibilité financière de l'entreprise de Serre-Ponçon. Reste à en établir également la possibilité technique. M. Wilhelm la prouve, d'abord par les précédents des grands barrages américains, tels que le barrage Roosevelt, sur le Salt-River, qui atteint, y compris, il est vrai, les fondations, la hauteur de 90 mètres et le barrage sur la rivière Shoshone (Wyoming) qui atteint 100 mètres. Antérieurement à ceux-ci, la France avait ouvert la voie, en 1867, par le barrage de Roche-taillée qui, avec ses 50 mètres de chute, paraît à M. Wilhelm, à cette époque, où l'expérience manquait encore, pour le moins aussi hardi. Il est vrai que celui de Serre-Ponçon atteindra, fondations comprises, 130 mètres. Mais n'appartient-il pas à la France, de réaliser, sur ce point, comme sur tant d'autres, *le record de la hauteur* ?

Quant à la capacité du réservoir à obtenir par le barrage, si celui de Serre-Ponçon doit retenir un cube d'eau de 607 millions de mètres, celui du barrage de Roosevelt, en contient 1.600 millions; celui de Shoshone n'en retient pas moins de 566 millions. « Le barrage d'Assouan, sur le Nil,

qui a été construit il y a quelques années retient plus d'un milliard de mètres cubes » (page 157).

L'auteur établit ensuite, avec la compétence qui lui est propre, la possibilité technique, en elle-même, du barrage en maçonnerie tel qu'il le conçoit, c'est-à-dire non pas en ciment armé, mais en béton de ciment, tant par l'étude à laquelle il s'est livré, des qualités des matériaux disponibles que par des calculs de résistance, soit à la compression soit à la traction, soit au cisaillement, dans lesquels nous n'avons pas à entrer, mais dont la conclusion favorable s'impose à l'esprit de toute personne ayant quelque peu la pratique des travaux publics. Les hommes spéciaux trouveront, d'ailleurs, dans les notes annexes de l'ouvrage, (notes A et B.) tous les détails susceptibles de les intéresser. L'auteur résout enfin avec une convaincante lucidité, tant dans le texte même, que dans la note A., les difficultés relatives à l'envasement ultérieur du bassin de réception, soit par les limons, soit par les graviers.

VI

Quant au but à atteindre, eh ! bien ! il est tout simplement grandiose, c'est-à-dire en rapport avec l'effort qui le produira et il se répartit comme suit entre chacune des catégories d'objets visés, savoir :

§ 1. — *Suppression des ravages des inondations* sur la partie aval du cours de la rivière où elles sont le plus dangereuses, d'où résultera une économie notable sur les frais d'endiguement qui constituent, en l'état actuel, une si lourde charge pour les populations riveraines, tant pour la construction que pour les réparations fréquentes que nécessitent ces travaux de défense.

§ 2. — *Régularisation et extension considérable des canaux d'irrigation*, d'abord en assurant à ceux {de ces canaux déjà existants, au moyen de lâcheries d'eaux dans les périodes de sécheresse, le débit normal en vue duquel

ont été consentis les sacrifices de leur création ; et ensuite en permettant, en vue de nouveaux canaux à ouvrir, ce débit supplémentaire, que l'auteur n'évalue pas à moins de 15 mètres cubes par seconde, grâce auxquels on pourra envisager le rêve féerique du colmatage et de l'irrigation de ce désert pierreux qui s'appelle la Crau d'Arles (*La Durance*, pages 81 à 83 et 264), la Crau d'Arles, dont les terrains monteraient ainsi de 200 francs l'hectare, leur valeur actuelle, à 4.000 francs au moins. Or, si M. Wilhelm n'attribue à la superficie à mettre ainsi en valeur que 15.000 hectares, le cadastre évalue la superficie totale de ce vaste terroir à 33.142 hectares. Faites le calcul de l'énorme plus value à obtenir.

Beau résultat, sans doute, direz-vous que ces 126 millions ainsi acquis à la fortune publique ; mais quel intérêt spécial pour nous Hauts-Alpins ?... Mais la région d'Arles n'est-elle point sœur de la nôtre ? Les Arlésiens ne boivent-ils pas, comme nous, mêlées à celles du Rhône, les eaux de la Durance ? Ne parlons-nous pas, les uns aux autres, cette même langue provençale dont le prince des Félibres, Mistral, est venu chez nous, en 1886, promouvoir la renaissance littéraire ? n'avons-nous pas fait partie, autrefois, du royaume d'Arles ? le siège archiépiscopal d'Embrun n'est-il pas joint, à Aix, à celui d'Arles ? et les bergers des « troupeaux transhumants » ne continuent-ils pas parmi nous ces relations plusieurs fois séculaires ? que si, toutefois, la mise en valeur de la Crau d'Arles par les eaux de notre Durance vient à retenir chez eux les troupeaux transhumants, n'aurons-nous pas à nous en féliciter encore au profit de nos pâturages communaux ? Écoutez M. Wilhelm, parlant d'accord avec M. Cardot dont il cite le *Manuel de l'Arbre*.

Après avoir regretté avec Surrell la malfaisante influence de l'homme sur le déboisement, M. Wilhelm ajoute :

« La montagne a un autre ennemi : c'est le mouton.

« Dans la plupart des montagnes des vallées supérieures « de la Durance, on a laissé paître un nombre excessif de « moutons qui ont, peu à peu, détruit les pâturages.

« Les communes, qui sont généralement propriétaires de
 « ces derniers ne se sont pas contentées, en effet, d'y
 « admettre les moutons de leurs habitants. Dans un but de
 « lucre, elles en ont ouvert l'accès à des troupeaux dits
 « transhumants » qui venant de Provence, y restent chaque
 « année les trois ou quatre mois de la belle saison. Les
 « moutons rapportent, il est vrai, à la commune un prix
 « de location des pâturages calculé à raison de 0 fr. 50 à
 « 1 franc par tête. Dans le but d'augmenter la recette il
 « arrive souvent que les communes n'hésitent pas à accep-
 « ter un nombre excessif de moutons. C'est alors la ruine
 « irrémédiable des pâturages »¹.

Mais si quelques communes de la Haute-Durance doivent souffrir de la future absence des transhumants, n'en seront-elles pas largement dédommagées par le développement industriel que leur apporteront, par ailleurs, les usines issues des barrages et des chûtes d'eau ?

§ 3. — En troisième lieu, enfin, *au point de vue industriel*, l'avant projet présenté par la « Société pour la Régularisation de la Durance » établit (*La Durance* page 182) que la huteur de 85 mètres de chute à obtenir par le seul barrage de Serre-Ponçon produira une force utile de 80.000 chevaux répartie en 8 groupes de chacun 10.000 H.-P., équivalant ensemble à 300 millions de kilowats-heure qui, estimés au prix minimum de 0 fr. 01 l'un, donneront un revenu de trois millions de francs.

Or, concurremment avec celui de Serre-Ponçon, M. Wilhelm préconise la création de deux autres barrages sur les deux principaux affluents de la Durance en amont de ce point, qui sont : le Guil, descendant du Queyras et l'Ubaye descendant de Barcelonnette.

Le premier, qui aboutit à la Durance à Montdauphin, à 3 kilomètres en dessous du bourg de Guillestre, présente, entre Guillestre et Château-Queyras, au lieu dit *La Chapelue*, un défilé tout indiqué pour l'établissement d'un barrage de

¹ *La Durance*, page 131.

90 mètres de hauteur, qu'on pourra encastrier solidement dans des berges rocheuses, et qui, moyennant une dépense relativement modérée, créerait un réservoir de 30 millions de mètres cubes, et une puissance installée de 8.800 chevaux, à utiliser par les usines qui s'échelonnent à l'aval, tant sur le Guil que sur la Durance, sur une hauteur totale de 1.042 mètres.

Le deuxième barrage, à établir sur l'Ubaye, serait construit sur cette rivière au lieu dit *Le Castelet*, à 4 kilomètres du bourg de Saint-Paul, « dans un étranglement extraordinairement étroit et profond, véritable trait de scie, que la rivière a pratiqué, au cours des siècles, dans une barre de calcaire dur » (*La Durance*, livre VI page 206).

Ce barrage, qui produirait aussi une chute de 90 mètres, avec un réservoir de 20 à 25 millions de mètres cubes, serait à compléter par un autre, à 2 kilomètres en amont, à l'issue du lac du Paroird, qui, pour une hauteur utile de 30 mètres, donnerait un réservoir d'une quinzaine de millions de mètres cubes, qui, ajouté à celui du Castelet, et combiné avec la hauteur totale de chute « produirait un potentiel très élevé », comme celui du Guil, ce potentiel profiterait également à la Durance » (ibid. p. 210).

VII

A la suite de ces considérations, d'un si haut intérêt pour nos Hautes-Alpes, M. Wilhelm consacre un livre de son ouvrage, le septième, aux barrages projetés sur le Verdon, à Gréoulx et à Caréjuan, et au projet monumental d'aménagement des eaux de la merveilleuse *Fontaine l'Evêque* (Livre VII. ch. 1 à 3) tous englobés dans le vaste projet Rouland-Dalloyau, dont la dépense atteindrait 165 millions et dont M. Wilhelm fait un exposé et une critique d'un puissant intérêt, au double point de vue technique et économique, mais dont l'étude nous touche de moins près.

Il appartient aux départements des Basses-Alpes, du Var, de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, d'en apprécier les éléments.

VIII

Qu'il nous suffise, quant à nous, d'appeler l'attention sur le livre huitième, où l'auteur, résumant en une suggestive synthèse, les documents dont abonde son ouvrage, trace d'une main sûre le « *Programme d'aménagement rationnel des eaux de la Durance* ».

Il prévoit que, par la création des barrages, les usines, tant celles existantes, de Ventavon et de la Brillanne (1^{re}) que celles projetées à Réotier, à St-André, à Savines, à Serre-Ponçon, à Valsesres, à la Saulce, au Poët, à Sisteron, à St-Auban, à l'issue du canal de Manosque, à la Brillanne (2^e) et celles de la Basse-Durance, de Mirabeau, de Meyrargues et de Mallemort, sur le cours direct de cette rivière, profiteront, en sus de leur puissance propre, d'un supplément de puissance de 110.000 H.-P., et annonce leur exécution graduelle subordonnée à l'exécution du travail de Serre-Ponçon.

Envisageant ensuite les moyens financiers de la construction de celui-ci, il pense que, sur sa dépense, prévue à 65 millions, la part incombant aux avantages agricoles, du double chef de la suppression des crues et de l'extension des irrigations, serait équitablement évaluée à 20 ou 25 millions. Quant à l'industrie qui, notamment pour la fabrication des produits azotés, c'est-à-dire des nitrates artificiels¹ pourrait retirer, tant de l'usine de Serre-Ponçon que des usines d'aval, une puissance totale annuelle de 825 millions de kilowats-heure, d'une valeur nette de plus de 8 millions, il semble qu'elle supporterait sans peine une quote-part de 40 à 42 millions.

¹ Voir à ce sujet, l'intéressante brochure, du même auteur, sur les *Nitrates Artificiels*. — Gap. Jean et Peyrot, 1909.

M. Wilhelm considère, d'ailleurs, que, vu la situation légale de la Durance, rivière flottable dont la riveraineté appartient à l'Etat, ce serait à celui-ci à prendre la responsabilité de l'entreprise et de l'exécuter, soit directement suivant le mode ordinaire des travaux publics, soit par l'intermédiaire d'une Société concessionnaire, sauf à se récupérer sur les intéressés, départements, communes, syndicats et Sociétés de tous ordres du montant de leurs contributions respectives, proportionnelles à leur intérêt dans l'œuvre commune, par analogie, ajouterons-nous, avec la jurisprudence instituée par la loi du 11 juin 1880 sur les chemins de fer d'intérêt local.

IX

Telle est la thèse développée par M. Wilhelm au cours de ce beau volume — in-8° de 270 pages non compris les notes annexes — en un style dont le charme littéraire, rendu plus séduisant encore par les illustrations qui le décorent, fait passer le lecteur sur les aridités inévitables des détails techniques, dont la plupart d'ailleurs, sont traités à part dans les annexes, et — mérite plus positif — laisse apercevoir au-delà des trois avantages immédiats dont profiteront par ces barrages, l'agriculture et l'industrie, un quatrième facteur de prospérité, qui a bien son prix, même au point de vue économique, quoique non susceptible de calculs mathématiques. Je veux parler du *point de vue touristique*.

N'est-ce point un adepte fervent du Touring-Club qui parle dans cette description du futur lac de Serre-Ponçon :
 « Pour les amateurs de pittoresque, le lac artificiel de la
 « Durance constituera une attraction peu ordinaire, dans
 « un cadre sauvage et grandiose. Nombreux seront les
 « touristes qui viendront parcourir ses rives, ou naviguer
 « sur ses eaux bleues, dans lesquelles se mireront les
 « hautes cimes du Morgon et du Colbas.... » (La Durance, édition de 1909).

Et dans cette page sur le réservoir de la *Chapelue* :

« Dans son état actuel, la partie de la vallée du Guil, « située en amont de la Chapelue est déjà très pittoresque ; « mais elle le sera incomparablement plus lorsque la « route », — rectifiée bien entendu — « longera un lac « magnifique aux eaux limpides et profondes, entouré « d'une ceinture de forêts, dans lequel se reflètera un ciel « d'un bleu intense, et au milieu duquel surgira le roc « majestueux de l'Ange-Gardien » (*La Durance*, page 202).

Outre les illustrations, dont 23 hors texte et 66 intercalées dans le texte, auxquelles ont apporté leur tribut, sans parler de l'auteur lui-même¹, des artistes en photographie tels que MM. Henri Ferrand, Sella, Ménard, Perrin, Monnier, — ce dernier pour les trois belles planches du barrage de Serre-Ponçon — et Willemse, l'ouvrage est complété par une magnifique carte coloriée au 1.500.000^e, du bassin de la Durance et des bassins adjacents jusqu'à la Méditerranée, depuis Aigues-Morte jusqu'à Menton.

Une mention est bien due aux calculs par lesquels, aux annexes A, B et C, M. Wilhelm justifie les dispositions de son projet de barrage, soit par la détermination de l'entraînement des graviers dans les rivières torrentielles, soit par l'évaluation des résistances des matériaux à employer, soit enfin par le compte du prix de revient de l'unité d'énergie électrique à obtenir. Les hommes spéciaux consulteront également avec intérêt et profit les tableaux par lesquels l'auteur établit, aux notes D, E, F, au moyen d'une série de précieuses observations, les régimes de la Durance et du Verdon, ainsi que le fonctionnement des réservoirs à créer.

Rappelons enfin que le Conseil général des Hautes-Alpes a honoré à la fois et l'ouvrage et l'auteur, et s'est honoré lui-même, en votant, dès l'apparition de ce beau livre, l'acquisition de 24 exemplaires, soit un pour chacune de nos bibliothèques cantonales.

¹ Pour toutes les vues non signées.

X

Nos lecteurs, et surtout ceux de la région remollonnaise, nous reprocheraient de clore le présent article, sans dire un mot de l'incident, aussi imprévu qu'intéressant, qui est venu, au mois d'avril dernier, interrompre les travaux de sondage entrepris à l'emplacement indiqué pour le barrage de Serre-Ponçon, par la Société de régularisation de la Durance.

Ces travaux consistaient dans l'exécution, à 60 mètres de profondeur, sous le lit de la rivière, d'une galerie transversale destinée à permettre de se rendre un compte exact de la nature de la roche sous-jacente et de son degré de compacité.

La galerie était déjà avancée à 75 mètres de longueur lorsqu'y fit soudainement irruption un courant d'eau chaude à 49 degrés devant lequel les ouvriers durent fuir, et qui a rempli, jusqu'à 4^m60 en contrebas du sol extérieur, le puits d'accès à la galerie, foré sur la rive droite de la rivière, au pied du talus de la route d'Embrun à Remollon.

Les plus belles espérances s'étaient fondées sur cette découverte et l'un de nos plus aimables confrères, bien connu pour son amour passionné des études géologiques, y voyait déjà « une source de bien être pour les « populations des plaines situées à l'aval, qui pourront, « disait-il, grâce à son abondance, à sa haute température, « à ses propriétés radio-actives peut-être, transformer les « maigres cultures des plaines d'Espinasses, de Théus, de « Rochebrune, de Remollon en des exploitations rémunérées « ratrices de primeurs de tout genre » (*Le Courrier des Alpes*, du 21 septembre 1913).

D'autres rêvaient déjà — et, faut-il l'avouer ? nous étions de ceux-là — d'établissements thermaux analogues à celui d'Uriage.

Malheureusement nous apprenons au dernier moment de source autorisée, que les travaux de percement de la

galerie, suspendus depuis l'événement et dont la continuation nous eût probablement renseignés sur l'origine et la consistance de ce courant d'eau chaude, ne seront pas repris, comme devant entraîner une trop grande dépense — il s'agit d'au moins 500.000 francs ! — ; on va se contenter de procéder à des sondages directs et isolés dont le coût ne doit pas dépasser 200.000 francs.

Et c'est dommage ! cet enrichissement de la vallée en aval du grand barrage aurait bien fait dans le tableau ! il y aurait mis une note souriante qui eût avivé l'intérêt, d'ailleurs si légitime, qui s'attache à sa réalisation.

Grenoble, 25 décembre 1913.



MISTRAL

COUMPLANCHO

E voro, voro, o ma coumplanchò,
Taro que couloubeto blanchò
Envoro-te subre Chalhòu,

Que te li vegon lagrimouso
Subre l'Aurant, subre l'Arouso
Boque *la Montagno* es en dôu,

E vai te-n'en din la Prouvenco,
Li plouron viellounge e jouvenco,
De pertout, es pèds dôu Ventous.

Mai, que Pelvoux e que l'Autano,
E que Charanço la Gapiano
Siegon abroumas de doulour ;

Car èro vengu su l'auturo
Adusènt es Aup sa figuro
Per n'ensourellar la grandour.

Es mouort, es mouort lou grand Félibre,
Lou catoulique, l'ome libre,
Aqueu que semblavo imourtau ;

Es mouort noste reviscouraire,
 L'avi, lou Mèstre, l'Emperaire,
 Per tout dire : nostre Mistrau ;

L'ouviren plus lou fier Pouète,
 Lou Capourier qu'èro proufète
 E pressentissié l'avenir ;

Ieu m'es avis que din lou mounde
 Es coumo un soureu que s'escounde
 Leissant tau lum de souvenir ;

Que se demandarè l'Istori,
 Se la Prouvènço emé sa glôri
 L'a pas facho avans que mourir ?

Qu l'a pai vist quand s'aubouravo,
 E que dôu passa nous charravo,
 Ou veié les chausos venir ;

E quand soun front s'emluminavo,
 E Santo Estello l'inspiravo,
 De cors e d'amo qu'èro bèu !

E ves aqui que la mouort tristo
 En lou garant de nostro visto
 L'a clavela din soun tombèu !

Bèn avuro qu'avèn à faire ?
 Coumo anan-ti mena l'araire
 Sènso noui deiviar en errour ?

Qu vai esse lou bastissèire,
 E lou Pountife e lou disèire
 Per mistralejar lou Mieijour ?

Car siègue per drecho ou per gauchò,
 Ai erento qu'au tèms de la chauchò
 Chascun virant de soun cousta,

Emé la pluéio qu'eidouriso
 E lou vènt fret boufant de Biso
 Lou sant Presfach siègue gasta.

Dou mench noui soubro enca l'Espouso
 Que prenènt per Reino amistouso,
 Din lou respèt e din l'ounour,

Pouô maintenir din la ramilho
 Dôu Félibrige la familho
 E gardar lou rousier en flour...

Que-que siègue cè que deu èstre,
 Mistral sarè sèmpre lou Mèstre
 De la mar au sanc-cim des Aup.

E sa troupo rèsto fidèlo
 Au grand ami de Santo Estello,
 Mistral es mouort, vivo Mistraa !

F. PASCAL.

Gap, 27 mars 1914.

TRADUCTION

Vole, vole, ô ma complainte,
Ainsi qu'une blanche colombe
Envole toi sur le Chaillol,

Et qu'on te voie versant des larmes
Sur l'Olan, sur l'Aurouse,
Puisque la montagne est en deuil.

Et prends ton vol vers la Provence
Où pleurent vieillesse et jeunesse
De tous côtés, au pied du Ventoux.

Mais que le Pelvoux et l'Autane
Et notre Charance de Gap
Soient assombris par la douleur ;

Car il était venu sur les hauteurs
Arrivant lui-même dans les Alpes
Pour faire briller leur grandeur.

Il est mort, mort le Grand Félibre
Le catholique, l'homme libre,
Celui qui nous semblait immortel ;

Il est mort notre rénovateur
L'aïeul, le Maître, le roi,
Notre Mistral enfin.

Nous n'entendrons plus le fier poète,
 Le Capoulier qui tel qu'un prophète
 Pressentait l'avenir.

Il me semble que dans le monde
 Il y a comme un soleil qui disparaît
 Laissant tel rayonnement en souvenir.

Que l'Histoire demandera
 S'il n'a pas fait la glorieuse Provence
 Lui-même avant de mourir ?

Qui ne l'a vu lorsque se redressant
 Il nous parlait des choses de l'histoire
 Ou prédisait les choses futures !

Ou lorsque son front s'illuminait
 Sous l'inspiration de Sainte-Estelle,
 Physiquement et moralement qu'il était beau !

Et voici que la triste mort
 En nous ôtant sa présence
 L'a cloué dans sa tombe !...

Et maintenant qu'avons-nous à faire ?
 Comment allons-nous conduire la charrue
 Et nous préserver de l'erreur ?

Qui va devenir l'architecte,
 Et le Pontife et l'orateur
 Qui gouvernera le Midi ?

Car soit de droite ou bien de gauche
 Je crains qu'au temps du dépicage
 Chacun tirant de son côté,

Avec l'orage diluvien
Et le vent froid qui vient du Nord
Notre cause n'ait à souffrir.

Du moins il nous reste l'Épouse,
En la prenant comme Reine gracieuse,
Dans le respect et dans l'honneur,

Elle maintiendra dans l'arbre vert
La famille félibréenne
Et gardera le rosier fleuri.

Quoi qu'il doive advenir
Mistral demeure à jamais notre Maître
De la mer au sommet des Alpes,

Ses disciples restent fidèles
Au grand dévot de Sainte-Estelle...
Mistral est mort, vive Mistral !!

F. P.

Gap, 27 mars 1914.



MISTRAL

La Provence est en deuil : Mistral, au terme de sa longue vie, pleine d'un radieux éclat, vient, comme le soleil un soir d'été, de se coucher dans sa gloire.

Né, jadis, le beau jour du 8 septembre, il part ainsi le 25 mars, ce jour encore plus beau : de la Nativité à l'Annonciation, il vécut... quelle harmonie pour le cœur d'un homme tel que lui !

Ce qu'un homme peut pour son pays et ce que la poésie peut sur les hommes, Frédéric Mistral en est l'exemple et, à ce titre, son nom est grand.

Par lui, la primauté latine demeure maintenant sur les flots rapides du Rhône et ses horizons vont des rives du Tage à celles du Danube.

Après lui, si jamais la vague uniforme de l'Océan moderne vient à submerger le cri plaisant des cigales, le charme émouvant et pur de Mireille survivra cependant dans la mémoire des hommes qui ne seront plus dignes d'elle.

Ce que la Grèce tient d'Homère et de tous ses héros, la Provence le doit à Mistral : c'est l'impérissable beauté. Mutilée par le temps, elle le domine toujours.

La Société d'Etudes des Hautes-Alpes avait l'honneur

de voir, depuis trente ans qu'elle existe, le nom du poète figurer en tête de son album.

Sur le tombeau qui s'ouvre, au milieu de toutes les fleurs brillantes qui s'y accumulent, il faut que se joigne la corolle de nos cîmes : assurément ce sera la plus modeste de toutes. Souhaitons, pour celui à qui nous la destinons, qu'elle ne soit ni la moins parfumée ni la plus éphémère.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 janvier 1914

Jours de mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures								
	Baro- mètre	VENT		Tempé- rature	Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue, tombeée en 24 heures)	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force								Direction	Force		
1	759.3	N.	2	3/4 couv. 3	8.5	—	9.5	— 3.0	762.4	N.E.	3	3/4 couv. 3	— 6.5	
2	765.1	N.E.	3	id.	7.5	—	11.5	— 5.0	764.8	N.E.	2	2/4 couv. 2	— 6.4	
3	764.1	N.E.	1	2/4 couv. 2	7.5	—	12.5	— 3.5	763.5	N.	2	id.	— 5.5	
4	765.2	N.E.	2	14/ couv. 1	6.0	—	10.5	— 3.5	762.8	—	—	1/4 couv. 1	— 0.0	
5	762.4	N.E.	2	beau 0	0.2	—	10.5	— 2.8	762.5	—	—	beau 0	— 3.5	
6	760.8	N.E.	2	3/4 couv. 4	3.5	—	12.5	— 2.0	717.2	S.E.	2	2/4 couv. 2	— 2.0	
7	758.5	S.E.	2	2/4 couv. 2	0.2	—	10.8	— 2.0	766.2	—	—	beau 0	— 0.5	
8	770.9	—	—	beau 0	8.2	—	12.9	— 1.0	771.4	E.	2	1/4 couv. 1	— 2.5	
9	770.6	—	—	3/4 couv. 3	6.7	—	13.0	— 6.5	767.1	S.E.	1	2/4 couv. 2	— 2.5	
10	764.7	S.E.	4	1/4 couv. 1	3.5	—	6.0	— 13.0	764.6	S.E.	2	id.	— 4.1	
11	762.7	E.	3	3/4 couv. 3	3.0	—	0.4	— 9.0	761.4	—	—	couv. 4	— 1.0	
12	758.5	—	—	couv. 4	0.7	—	5.1	— 4.5	760.1	N.E.	2	2/4 couv. 2	— 0.0	
13	760.7	N.E.	1	id.	4.5	—	4.5	— 1.0	757.2	N.E.	3	couv. 4	— 3.0	
14	754.1	N.E.	3	id.	9.3	—	9.8	— 3.2	751.6	N.E.	3	beau 0	— 7.0	
15	757.2	N.E.	2	3/4 couv. 3	10.5	—	10.5	— 1.5	758.3	S.E.	1	2/4 couv. 2	— 5.5	
16	757.0	N.E.	3	id.	7.1	—	10.0	— 0.0	751.6	N.S.	1	1/4 couv. 1	— 2.5	
17	748.8	—	—	1/4 couv. 1	4.6	—	5.0	— 5.5	751.4	N.E.	1	id.	— 1.0	
18	757.5	N.E.	2	2/4 couv. 2	9.1	—	10.9	— 5.5	757.5	N.	3	couv. 4	— 4.1	
19	756.7	—	—	couv. 4	6.1	—	11.2	— 5.5	757.1	—	—	3/4 couv. 3	— 4.0	
20	757.2	—	—	2/4 couv. 2	4.1	—	5.5	— 6.1	753.9	—	—	2/4 couv. 2	— 0.0	
21	758.2	—	—	id.	7.3	—	9.2	— 0.0	758.9	—	—	beau 0	— 4.0	
22	760.4	N.	—	id.	12.8	—	15.0	— 5.6	760.8	—	—	id.	— 1.5	
23	763.9	—	—	beau 0	13.3	—	10.5	— 6.6	765.6	—	—	2/4 couv. 2	— 3.0	
24	770.4	—	—	id.	14.1	—	10.9	— 8.4	772.7	—	—	beau 0	— 7.0	
25	777.3	—	—	id.	14.5	—	11.2	— 10.0	777.2	—	—	id.	— 3.5	
26	776.9	—	—	id.	12.8	—	10.4	— 9.8	766.2	—	—	id.	— 3.1	
27	765.1	—	—	id.	11.3	—	9.3	— 7.3	765.5	—	—	id.	— 2.0	
28	764.2	—	—	1/4 couv. 1	3.6	—	2.3	— 3.6	764.1	—	—	id.	— 0.5	
29	766.2	—	—	id.	11.3	—	9.3	— 8.1	766.3	—	—	id.	— 2.0	
30	771.0	—	—	beau 0	13.4	—	10.7	— 8.8	770.9	—	—	id.	— 3.2	
31	772.9	—	—	id.	13.3	—	11.0	— 9.2	773.4	—	—	id.	— 2.0	
Moynne	761.2			+ 5.1					762.8				+ 15.6	

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739^m20, au nord, à l'ombre(Observations du 1^{er} au 28 février 1914)

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver					SOIR : 6 heures							
	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Thermo- mètre mouillé	Pluie (ou neige fondue tombe en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force							Direction	Force		
1	773.4	—	—	beau	5.7	—	-11.0	+11.0	775.8	—	—	beau	0
2	776.9	—	—	id.	9.5	—	-14.0	+12.0	775.0	—	—	id.	—
3	774.1	—	—	id.	5.0	—	-13.0	+13.0	772.7	—	—	id.	—
4	774.0	—	—	id.	11.0	—	-11.0	+12.0	772.7	—	—	id.	—
5	772.7	—	—	id.	9.0	—	-9.0	+13.0	770.6	—	—	id.	—
6	770.5	—	—	id.	8.5	—	-9.0	+11.0	768.8	—	—	id.	—
7	768.6	—	—	id.	1.5	—	-6.0	+7.0	767.6	—	—	id.	—
8	768.0	—	—	couv.	0.0	—	-3.5	+12.0	767.0	—	—	id.	—
9	766.8	—	—	id.	1.0	—	1.0	+13.0	763.7	—	—	couv.	4
10	765.6	—	—	id.	3.0	—	2.0	+13.0	766.9	—	—	id.	—
11	767.7	—	—	couv.	2.5	—	1.0	+11.0	767.2	—	—	id.	—
12	764.9	—	—	couv.	4.0	3.	1.0	+7.0	762.5	—	—	id.	—
13	762.1	—	—	pluie	1.0	—	-1.0	+10.0	768.3	—	—	beau	0
14	773.0	—	—	1/4 couv.	2.0	—	1.5	+12.0	771.0	—	—	2/4 couv.	2
15	773.5	—	—	2/4 couv.	3.0	—	4.0	+14.5	770.5	—	—	3/4 couv.	3
16	767.9	—	—	3/4 couv.	2.5	—	2.5	+14.0	767.0	—	—	id.	4
17	767.6	—	—	id.	0.5	—	1.9	+13.8	764.3	—	—	id.	—
18	764.4	—	—	couv.	1.0	—	2.0	+6.0	761.3	—	—	id.	—
19	760.1	—	—	id.	0.5	6.8	0.5	+7.0	760.7	—	—	id.	—
20	759.6	—	—	couv.	0.5	0.4	0.2	+6.5	756.2	—	—	id.	—
21	759.6	—	—	couv.	1.5	1.4	1.5	+12.5	756.4	—	—	id.	—
22	752.3	—	—	3/4 couv.	3	0.1	1.0	+9.5	743.4	—	—	id.	—
23	744.2	—	—	pluie	5	35.5	0.5	+10.0	748.5	—	—	id.	—
24	744.9	—	—	couv.	0.8	—	1.2	+10.0	741.9	—	—	id.	—
25	741.4	—	—	id.	1.2	—	1.5	+11.0	748.1	—	—	id.	—
26	749.7	—	—	id.	2.0	—	1.8	+13.0	749.8	—	—	id.	—
27	755.9	—	—	id.	0.0	—	2.2	+8.0	759.0	—	—	id.	—
28	761.9	—	—	1/4 couv.	0.5	—	0.5	+8.0	760.1	—	—	1/4 couv.	1
Moyenne.													

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 739m20, au nord, à l'ombre

Observations du 1^{er} au 31 mars 1914

159

Jours du mois	MATIN : 7 heures, été ; 8 heures, hiver						SOIR : 6 heures						
	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Thermo- mètre moillé	Pluie (ou neige fondue) tombeée en 24 heures	Température minima du matin	Température maxima de la journée	Baro- mètre	VENT		Etat du ciel	Tempé- rature
		Direction	Force							Direction	Force		
1	762.7	N.E.	3	1	2.0	—	0.5	+9.0	763.2	N.E.	3	2/4 couv.	+5.5
2	759.9	N.E.	3	3	3.0	—	2.0	+11.0	756.7	N.E.	3	4 couv.	+4.0
3	755.6	N.E.	3	0	0.0	—	0.2	+7.0	757.9	N.E.	2	1/4 couv.	+3.0
4	761.7	N.E.	1	4	3.0	—	5.0	+14.0	759.4	N.	1	3/4 couv.	+6.2
5	762.7	N.E.	1	2	0.5	—	2.8	+14.5	758.7	N.E.	1	couv.	+7.0
6	758.4	N.O.	1	1	2.0	—	1.8	+16.0	754.0	—	—	id.	+11.0
7	756.9	N.O.	2	3	7.5	—	8.9	+14.0	753.5	—	—	id.	+10.0
8	757.1	N.O.	0	0	5.0	—	1.2	+19.0	752.7	—	—	beau	+3.2
9	750.0	—	—	3	1.0	—	1.8	+10.0	753.6	s.	1	couv.	+7.3
10	755.7	—	—	4	5.3	—	5.5	+9.0	752.4	—	—	id.	+8.9
11	757.0	—	—	—	2.5	26.8	1.0	+8.1	758.4	N.E.	2	beau	+4.0
12	767.0	—	—	0	2.0	—	2.0	+12.7	765.1	—	—	1/4 couv.	+6.3
13	768.8	—	—	—	0.0	—	1.3	+19.0	765.7	—	—	3/4 couv.	+15.5
14	769.9	—	—	—	3.5	—	1.0	+19.5	764.3	—	—	couv.	+12.5
15	767.6	—	—	—	1.8	—	2.3	+13.5	766.9	N.	2	1/4 couv.	+6.9
16	767.1	—	—	4	1.5	—	1.0	+11.5	759.9	—	2	couv.	+7.5
17	760.1	N.E.	1	5	1.0	5.7	1.7	+8.0	758.7	N.E.	—	beau	+2.5
18	757.2	N.E.	1	3	1.0	8.6	3.5	+11.0	755.1	—	—	id.	+3.0
19	755.0	—	—	2	1.5	—	3.5	+5.5	754.3	—	—	couv.	+4.0
20	751.5	—	—	2	1.5	11.3	0.0	+6.0	747.2	s.	1	id.	+2.1
21	746.4	s.	1	5	0.8	49.1	0.5	+8.5	750.4	N.O.	1	id.	+2.0
22	752.6	—	—	4	0.0	—	2.1	+4.7	750.6	N.O.	1	id.	+2.0
23	755.1	—	—	3	0.0	2.	2.9	+9.4	755.6	N.E.	1	2/4 couv.	+4.2
24	758.6	—	—	6	0.5	—	3.2	+3.5	753.5	—	—	couv.	+2.0
25	747.6	—	—	6	1.2	30.6	0.0	+10.5	746.7	—	—	id.	+7.0
26	748.9	—	—	5	2.0	8.6	1.3	+5.1	749.0	—	—	id.	+3.1
27	753.6	N.O.	1	3	1.5	6.4	0.5	+8.0	757.4	N.E.	2	3/4 couv.	+5.5
28	761.2	N.E.	1	3	0.5	—	0.7	+9.6	759.2	s.	1	1/4 couv.	+5.4
29	762.4	—	—	—	1.3	—	2.3	+15.6	763.5	N.E.	1	3/4 couv.	+11.5
30	767.3	—	—	3	0.7	—	1.7	+14.8	767.8	N.E.	2	1/4 couv.	+9.7
31	773.9	—	—	0	4.0	—	0.8	+19.2	771.2	—	—	beau	+12.3
Moyenne.	759.0	—	—	—	—	—	—	—	757.7	—	—	—	+6.3

Le Secrétaire Gérant,
A. FABRE.



AVERTISSEMENT

La Société d'Etudes des Hautes-Alpes, à son grand regret, a dû interrompre pendant quelques mois la publication de son Bulletin.

Ses adhérents ont trop de clairvoyance pour ne s'être pas rendu compte des causes qui ont nécessité cette suspension et trop de patriotisme pour récriminer contre elle.

Notre Président, l'un de nos vice-présidents, notre Secrétaire, notre Secrétaire--adjoint, plusieurs autres membres du Conseil d'Administration, de nombreux collaborateurs, nos imprimeurs, sont mobilisés depuis les premiers jours de la guerre.

Ils accomplissent noblement le plus sacré et le plus urgent des devoirs et consacrent à la défense nationale tout leur temps et tout leur dévouement.

Les membres du Conseil d'administration auxquels l'âge ou de légitimes empêchements interdisent de les imiter s'efforcent de les suppléer dans la gestion des intérêts et des affaires de la Société.

Ils ont pensé qu'au moment où la vie nationale, momentanément tenue en suspens par la première surprise de la guerre, a repris son essor dans tous les domaines, il était opportun de renouer, en ce qui nous concerne, la chaîne

du passé et de manifester la survivance de notre modeste Société en recommençant la publication de son Bulletin.

Le présent fascicule est destiné à servir de complément aux deux qui parurent dans les premiers trimestres de l'année 1914.

Il contient, indépendamment de travaux qui seront, on l'espère du moins, jugés intéressants et actuels, plusieurs articles nécrologiques.

La mort a effectivement creusé bien des vides depuis deux ans, dans les rangs de notre Société. Le Conseil d'administration avait à cœur de payer à nos confrères disparus le tribut d'éloges et de regrets qui leur est dû.

Plusieurs autres biographies concernant des associés défunts sont en préparation et paraîtront dans nos plus prochains fascicules.

Nous espérons pouvoir, à dater d'aujourd'hui, observer une grande régularité dans l'impression et la distribution de notre Bulletin.

Le Conseil d'administration ne doute pas de la fidélité des anciens adhérents et fait appel à leur zèle pour en recruter de nouveaux.

La prospérité de notre Société importe en effet à l'avenir intellectuel et au bon renom de notre pays dont elle conserve les traditions, l'histoire, les monuments.

Faire connaître et aimer la petite patrie, n'est-ce pas servir et glorifier la grande ?

Pour le Conseil d'Administration,

EDMOND HUGUES,

Président d'honneur.

Gap, 25 janvier 1916.



LE BAPTÊME DU FEU

20 Octobre 1914

PAR UN OFFICIER MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

Sur un ordre transmis, très vite le régiment se forma en colonne de pelotons.

Pendant que l'on mettait pied à terre, le commandant G. s'approcha de moi et avec un ricanement qui lui était familier, me dit de sa voix claironnante : « Eh ! bien, jeune homme, vous ne vous refusez rien ; pour votre baptême du feu vous allez assister à quelque chose de soigné. »

Tout en coiffant fiévreusement ma calotte de campagne, je regardai sa figure cuite et recuite de vieil africain, sa pipe de travers et l'éternelle blague en peau de truie qu'il portait suspendue à l'un des boutons de son manteau noir. Je le trouvais splendide de calme et je cherchais une réponse spirituelle à lui faire, lorsqu'un bref commandement d'*en avant* me détourna de ces pensées.

Je fis demi-tour et suivis à grands pas le peloton qui s'ébranlait devant moi.

La grande route que nous suivions était bordée sur la droite de baraques en planches, abandonnées depuis peu ; nous la longeâmes d'abord en silence puis descendîmes

dans le fossé ouvert sur ses côtés. En nous dissimulant de notre mieux, nous avançons de quelques centaines de mètres, lorsque tout à coup un ordre arrive de nous terrer. Nous nous aplatissons et attendons.

Soudain, sur notre gauche, quelques coups de feu éclatent. Je me lève et, dissimulé derrière un tronc d'arbre, je regarde. Devant nous, un vaste champ s'étendait ; à 150 mètres, il était coupé par une haie ; sur le même plan se dressaient deux fermes, quelques meules de paille et au-delà régnait une sorte de boqueteau, qui semblait épais.

On tirait à droite et à gauche, mais en face de nous j'avais beau écarquiller mes yeux, ajuster tour à tour monocle et jumelles, je ne découvrais rien. Dans le fossé qui faisait pendant au nôtre, de l'autre côté de la route, était tapi le 2^e escadron ; le capitaine G. et mon ami de St-S. dressaient au-dessus de leurs hommes leur haute taille et tel était leur calme qu'en les voyant ainsi très chic, souriants, et leurs jumelles en bandoulière, on eût pu les prendre pour des sportsmen sur un champ de course.

Tout semblait tellement calme autour de moi et si paisible, que je me surpris à me demander, comme Fabrice de la *Chartreuse de Parme* pendant la bataille de Waterloo, si j'assistais à une vraie bataille.

Tout à coup un cycliste file sur la route à toute allure ; le caleçon grenat qui lui tient lieu de culotte (car nous faisons ici la guerre en haillons) est salué par une grêle de balles. Ce sont les premières qui sifflent à mes oreilles. Il y a donc des boches cachés dans quelque coin ? Les balles passent en susurrant des choses qui semblent douces et je regarde autour de moi, surpris et me demandant si ce sont bien des balles que j'entends.

Mes hommes, eux, ne s'y trompent pas ; ils s'agitent, rient, lèvent la tête, glissant de temps à autre de mon côté un regard scrutateur et narquois. Ils ont trois mois de campagne déjà et c'est aujourd'hui pour la première fois que j'ai le très grand honneur de les conduire au feu.

Crranc ! une détonation brisante retentit derrière moi. C'est le canon qui s'en mêle. Un long sifflement touffu se prolonge et au-dessus des fermes qui nous font face s'épanouit une grande fumée blanche.

J'ai la sensation comme d'une brûlure à l'épigastre : « Diable ! me dis-je, ça ne va pas ! » et je ne sais par quelle association d'idées me passe dans l'esprit la réponse d'un capitaine du XVI^e siècle que l'on voyait trembler : « Mon corps tremble en songeant au péril auquel mon courage va l'exposer. » Je me souviens d'avoir poussé un éclat de rire nerveux et d'avoir sauté sur la route, debout, la lorgnette aux yeux.

« Dites donc, jeune homme, me cria la voix bien connue du capitaine G., êtes-vous fou et voulez-vous vous faire tuer ? Dépêchez-vous de sauter dans le fossé. » Je ne me le fis pas dire deux fois ; mon calme était revenu.

Pendant mon équipée, un brusque changement de décor s'était produit. Les obus par vagues se succèdent et éclatent ; en trois minutes tout flambe en face de nous, les maisons, les meules et les bois. Des cris retentissent, des hurlements de douleur se font entendre ; à nos côtés, des unités ouvrent le feu ; un paysan, convulsé par la terreur, s'enfuit vers nos lignes, serrant son enfant dans ses bras, un chien affolé tournoie en aboyant, comme s'il était en quête d'un gibier.

Les balles sifflent à nos oreilles de plus en plus nombreuses. « Mon lieutenant, me dit à l'oreille mon sous-officier — ce pauvre D. qui se fera tuer treize mois plus tard presque jour pour jour —, je crois que nous ne ferions pas mal d'ouvrir le feu. » Je me soulève et, un peu ahuri, mais joyeux, je déclanche au hasard sur la haie de là-bas un feu à volonté qui crépite à coups rapides.

Il y a sûrement dans ce coin des boches rusés qui se cachent. Je le dis tout haut et tout aussitôt chaque homme s'imaginer en voir. Progressivement mes soldats se grisent et leur feu devient si intense que je suis obligé avec des cris de sauvage de leur commander de le ralentir. On ne s'entend pas à deux pas, je perds peu à peu conscience de

tout ce qui n'est pas la haie d'en face et le groupe auquel je commande.

Il est déjà plus de midi.

Je suis tiré de mon rêve par la voix du commandant qui m'appelle. Je dois gagner la première des bicoques qui sont devant nous et m'y établir en repli.

Nous partons au pas de course. A l'angle d'un mur j'entends à mes côtés un grand soupir, un de mes hommes est tombé raide mort d'une balle en pleine poitrine. Je le regarde sans étonnement, sans émotion, presque sans pitié; cependant c'est le premier que je vois tuer sous mes yeux.

Nous arrivons près de la ferme, j'ouvre la porte. C'est une sorte d'estaminet avec des bouteilles, une pompe à bière et un comptoir; il n'y manque que le débitant. Pendant que je monte au grenier en hâte, j'entends derrière moi un cliquetis de verres et le glouglou des bouteilles qu'on vide; mes hommes, harassés et altérés, boivent tout ce qui leur tombe sous la main.

En quelques secondes, on organise la défense; les crosses cassent quelques tuiles, on ouvre des meurtrières et j'installe mon poste d'observation sur la poutre maîtresse du toit; je m'y place à cheval.

De là-haut, la vue est très étendue. Au-delà de la haie que je fusillais tout à l'heure, s'étalent des prés verdoyants entourés d'arbres. Je fais examiner tout cela avec soin par mes hommes en prévision de la reprise du combat. Tout est calme pour le quart d'heure. Au rez-de-chaussée, chacun s'installe; l'un mange, l'autre cherche de quoi manger, un troisième dort, la tête sur un sac. Un malin a découvert une bouteille de pétrole et, à l'aide d'un jupon blanc brodé, nettoie sa carabine.

Ce répit ne dure pas. La fusillade reprend tout à coup, furieuse; une de nos mitrailleuses crépite dans un toit voisin du mien, nos canons, qui ont fait un pas en avant, recommencent à nous assourdir.

De mon observatoire je vois dans un pré à 800 mètres une longue colonne grise déboucher du bois, puis brusquement s'épanouir en éventail. Des sections de tirailleurs,

alignés comme à la parade, défilent de biais en nous présentant le flanc, prennent le pas de course et disparaissent sous le couvert des bois.

Je crie d'ouvrir le feu qui commence, infernal. Je distingue les uniformes gris de nos ennemis, qui se confondent presque avec les vert jauni des prés, et leurs bottes noires qui font tache.

Ma joie est telle que je me sens des envies de rire, de crier, de descendre de mon perchoir. Je donnerais n'importe quoi pour avoir une carabine sous la main et des cartouches, histoire d'en descendre un. Je me surprends à me lever pour aller ramasser l'arme du pauvre garçon qui a été tué tantôt. Il faut que je m'y prenne à deux fois pour résister à cette folle tentation.

Une nouvelle section d'allemands passe en courant ; un homme est atteint et tombe. C'est sur cet homme alors que toute mon attention se concentre ; il envahit toute ma pensée. Ce petit tas gris abandonné et qui remue encore un peu dans des frissons mortels, résume tous mes rêves, toutes mes haines ; je ne vois plus que lui dans l'immensité. Il est tombé là face en avant, lâchant son fusil, péniblement se soulève, puis retombe et ne bouge plus.

Peu à peu, l'ombre gagne, la fusillade diminue, le ciel et la terre finissent par se confondre, la nuit est proche. Je ne quitte pas des yeux l'endroit où j'ai vu tomber mon premier ennemi.

Dans le lointain, un chien, le même peut-être qui courait affolé tout à l'heure, hurle à la mort. Je reste toujours là, l'œil sur un point gris que je ne puis plus voir.

« Eh ! jeune homme, me crie le vieux commandant G. de sa voix sonore, que diable faites-vous là-haut sur votre perchoir ? L'affaire est terminée, l'ennemi s'est replié. Venez casser une croûte. »

Cette voix avait rompu le charme et je bondis du haut de ma poutre maîtresse.



CEINTURE DE L'ÂGE DU BRONZE

ACQUISE

Par le Musée de Gap

Dans le courant de 1913, le Musée de Gap s'est enrichi d'un des plus antiques souvenirs de nos aïeux. C'est une parure complète de l'âge du bronze. D'après l'illustre auteur du traité d'archéologie préhistorique, J. Déchelette, l'âge du bronze s'étendrait, dans nos régions, de l'an 1600 vers l'an 900 avant J.-C. ⁽¹⁾.

Cette parure comprend :

1° Une ceinture en bronze de 0 m. 90 de longueur, composée de 175 pièces articulées et encore en connexion, du poids de 1.263 grammes ;

2° Un ensemble de 132 pièces pesant 1.307 grammes servant à compléter la parure.

La ceinture comprend 20 pièces principales égales ayant la forme d'un triple anneau rectangulaire de 80^m/_m de hauteur sur 20 de largeur. Ces anneaux alignés sur une

⁽¹⁾ Déchelette : *L'Âge du Bronze*, p. 106.

seule rangée et espacés de 12 à 35^m/_m sont reliés 2 à 2 par trois rangées de maillons à bouts rabattus par derrière.

A la partie inférieure de chacun des 18 premiers anneaux de droite est suspendue, par une chaînette de trois annelets, une pendeloque. 16 de ces pendeloques sont des demi-cercles de 50^m/_m de diamètre et les deux autres sont triangulaires. Les trois rangées de maillons et les pendeloques donnent à l'ensemble de la ceinture une largeur de 185^m/_m.

Les pendeloques des 19^e et 20^e anneaux sont en forme de lance, ce qui donne à cette partie de la ceinture une largeur de 360^m/_m.

A cet ensemble de pièces se trouve ajoutée une 21^e pendeloque ayant la forme d'une hache courte et à long tranchant courbe. Cette pièce isolée est suspendue par une chaînette à un trou carré pratiqué vers la partie inférieure de la dixième pendeloque.

La plupart de ces pièces avaient la face apparente ornée de stries en hachures.

La ceinture est complétée à chaque bout par un anneau triangulaire. La fermeture de la ceinture devait s'effectuer au moyen d'une agrafe analogue peut-être à l'agrafe de ceinture de Réalon figurée par Déchelette (*Age du Bronze*, p. 336, fig. 133).

Autres pièces. — Le reste de la parure comprenait 78 appliques sous forme de boutons presque tous à bélière et quelques-uns à simples crochets, de 20 à 50^m/_m de diamètre. 71 de ces boutons sont semi-sphériques, la plupart avec un mamelon central; et 7 à surface presque plane; — un umbo de 0 m. 11 de diam. et à bélière; — 36 anneaux de divers diam.; — 10 torques à bouts un peu en spirale dont 5 à tige unie incisée, et les autres à tige tordue en spirale; — 2 gros anneaux à surface ondulée de

5 côtes; 2 rouelles à croix et une à rayons⁽¹⁾; — un bracelet serpentín et un bracelet plein ouvert et à côtes, du poids de 219 gr. 60, — une aiguille et un rasoir.

Circonstances et lieu de la découverte. — Cet ensemble d'objets de bronze ne provient ni d'un atelier de fondeur, ni d'une sépulture, mais d'une simple cachette emplacede à moins de 0 m. 15 de profondeur sous le gazon d'une prairie alpestre, vers l'alt. de 1.350 m.

La découverte en fut faite en 1893, à Pra-la-Peyre, quartier de la Loubière, à un km., à l'Est du hameau de Lauberie, commune de Bénévent-et-Charbillac, près de Saint-Bonnet-en-Champsaur, dans la terre de Pierre Valentin, par son fils Joachim et par son neveu Pierre Bénévent, mon cousin.

En faisant, pour leurs jeux d'enfant, des trous dans la prairie, ces deux bergers mirent à jour quelques boutons de la cachette dont l'éclat métallique éveilla leur curiosité. Pierre Valentin, informé par ses deux bergers, se hâta de se rendre sur les lieux et eut bientôt exhumé et recueilli l'ensemble du contenu de la cachette.

Site de Lauberie; ses relations probables avec les régions voisines. — Quel site dissimulé avait choisi, ici, l'homme du bronze pour cacher son trésor ! En effet, la basse colline de Bénévent qui court, de l'Ouest à l'Est, se raccorder au Queyron, se projette si bien sur la chaîne du Cuchon, un peu plus au Nord, que les deux petits vallons parallèles des Infournas et de Lauberie demeurent insoupçonnés pour tout voyageur qui franchit le col Bayard pour se rendre à Saint-Bonnet.

Cependant, si caché qu'il fût, Lauberie n'était pas isolé. C'était par là que passait le chemin que suivaient les habi-

⁽¹⁾ Gab. de Mortillet avait signalé, dans ce groupe, une quatrième pendeloque ayant quatre têtes d'oiseau. Cette pièce n'appartient pas à la parure de Lauberie, elle provient des Aigoires près de Savines.

tants du Bas-Champsaur et du Valgodemar pour se rendre, soit à Saint-Bonnet, soit dans le Haut-Champsaur.

Au croisement des chemins qui se fait sur le col de Bénévent à Lauberie ou à Charbillac, est encore une pierre gravée de N.-D. de la Merci servant de socle à une croix ⁽¹⁾.

De ce croisement de chemins se détache un bon sentier qui remonte le vallon de Lauberie, passe au gîte même de la cachette du trésor de bronze, cotoie, sur la croupe, le lac des Barbeyroux et par les hameaux de Chaillol, les Marrons, Famourou, les Roranches, gagne le défilé de Corbières où la traversée du Drac était plus facile.

De Corbières, les voyageurs qui voulaient se rendre vers Embrun descendaient la rive gauche du Drac, et s'élevaient par Saint-Léger, les Faïx, vers Ancelle en contournant les pentes d'Autane. D'Ancelle, ils remontaient le vallon de Rouanne, franchissaient le col de la Coupa (alt. 1.900 m. environ) et par Réalon et les hauts talus des Méans gagnaient, par les plateaux des Puys, Embrun, Réotier et le bassin de Guillestre où l'ancien chemin trifurquait sur Briançon et l'Italie, sur le Queyras ou sur l'Ubaye par le col de Vars.

Vestiges des divers âges qui jalonnent ces chemins

L'existence et la survivance à travers les âges de ces vieux chemins dont nous avons souvent suivi les pistes

⁽¹⁾ Pierre de 0 m. 75 de haut et 0 m. 60 de large avec tronc, et portant l'inscription suivante :

AU NOM DE DIEV FAITES LA CHARITE POVR FAIRE PRIER
DIEV POVR LES PAVVRES AMES ABANDONNEES. 1735.

Pareille inscription se trouvait en face, au col Bayard et se complétait par :

Et pour RACHETER les ESCLAVES, et portait la date 1737.

encore si marquées, semble être confirmée par les deux constatations suivantes :

1° C'est sur leur direction qu'ont été faites les découvertes les plus intéressantes de l'âge du Bronze, comme le trésor de Lauberie, les nombreux objets trouvés par le Dr Nicolas aux Roranches et à Montorcier, les 3 tumulus fouillés en 1864, à Faudon, par B. Tournier, Le Kiss, E. Reynaud et A. Templier, le grand Trésor de Réalon (1870) dont 461 pièces possédées par le Musée de Saint-Germain, ont été décrites par M. E. Chantre ⁽¹⁾.

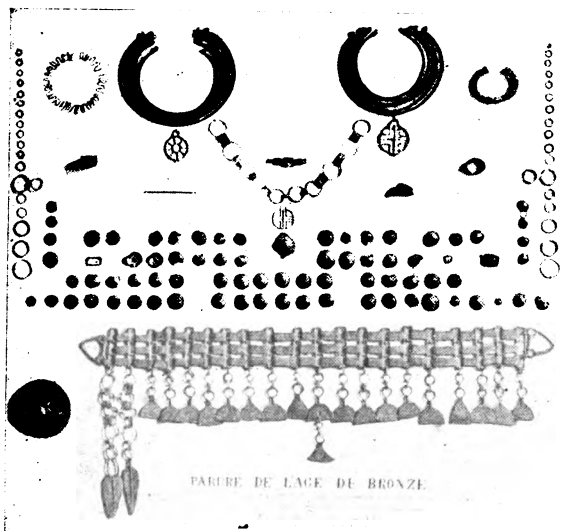
⁽¹⁾ Nombre de ces découvertes, les plus intéressantes du moins, ont été signalées par divers auteurs entre autres : B. Tournier, Ern. Chantre, Gabr. de Mortillet, J. Roman, etc., et, en dernier lieu par l'éminent archéologue J. Déchelette glorieusement tombé pour la France le 5 octobre 1914, en entraînant sa compagnie.

En parlant des découvertes d'objets en bronze des Hautes-Alpes, M. Chantre s'exprime ainsi : « On n'a jamais rien observé dans les localités où ont été faites ces trouvailles qui pût les faire rapprocher d'une fonderie ; on n'y a rencontré, ni foyers, ni traces d'habitations. » (E. Chantre. — *Age du Bronze*, II^e partie, p. 71).

Il nous parut cependant, quand nous visitâmes en 1901, sous la conduite de M. Peyron, l'inventeur de la découverte en 1870, l'excavation de 2 m. $\times$ 3 $\times$ 1,20 d'où avait été exhumé le trésor de Réalon, que nous nous trouvions en présence d'un primitif mais manifeste atelier de fondeur attesté par les cendres et les charbons abondants que contenait encore le réduit et surtout par les scories et par des fragments de moules en poterie grossière. Ces particularités nous donnèrent la conviction qu'il s'agissait là, non d'une simple cachette de colporteur, mais d'un petit atelier de fondeur dont les vestiges mériteraient d'être fouillés avec soin avant que le souvenir de son emplacement soit effacé de la mémoire des indigènes, car l'emplacement fixé par M. Chantre ne fournit que des renseignements très inexacts quand il dit, p. 72, loc. cit. :

« Le Trésor de Réalon a été découvert à la suite d'un violent orage qui détruisit une partie du pays. Les eaux torrentielles d'un ruisseau traversant le petit village de ce nom avaient creusé de profonds ravinements et c'est dans les terres transportées à une faible distance des habitations que furent recueillies la plupart des antiquités. »

En réalité, ce fut à 2 km. à l'Est de Réallon, sur le bord sud du chemin établi à flanc de côteau et qui part de l'église du village et



Photog. de M. le Comm^e ETIENNE

CEINTURE DE L'AGE DU BRONZE

Trouvée à Lauberie

et dite Ceinture PERROT

Nombreuses aussi ont été les trouvailles faites à Chalvet, Châteauroux, Réotier, comme à Pallons et à St-Véran, d'où nous sont venus le torques d'argent massif et le superbe outillage légué au Musée par B. Tournier et par M. B. Chabre.

N'oublions pas une cinquantaine de sépultures de l'âge du bronze de Peyre-Haute plus ou moins cambriolées par des chercheurs inconscients de trésors. Une seule de ces sépultures, fouillée avec soin, est allée illustrer le Musée de Lyon grâce à Tournier et à M. Chantre.

De semblables indices observés à Bois-Vert, près de la Fare, sembleraient indiquer qu'un antique chemin se trouvait également établi vers la base des montagnes sur la rive gauche du Drac.

vers le point où ce sentier traverse le long et large talus d'éboulis, à surface un peu gazonnée, et qui descendent des pentes de la Croix de Colly vers la direction du pont des Rousses entre les petites ravines de Maou-Riéou et de la Pissarotte.

Nous disons « *éboulis* » et non « *dépôts glaciaires* », pour ne pas scandaliser des lecteurs qui ne jugeraient des choses que par la première impression donnée par la position de ces longs et pentueux talus que dominent les grands escarpements de la Croix de Colly.

Ces escarpements sont en effet constitués, comme la presque totalité des matériaux détritiques du talus, par des grès du Flysch. Mais un examen tant soit peu attentif permet vite de constater que les graviers qui forment ces pentes déclives et que les blocs qui émergent à leur surface ont leurs angles fortement émoussés ou même sont souvent très arrondis, surtout les blocs. Les éboulis de pentes sont toujours anguleux, comme on peut s'en assurer en examinant à la surface des talus, les traînées de pierrailles descendues en éboulement des escarpements supérieurs.

Il est donc manifeste que la nappe de matériaux détritiques qui forme les talus des Méans provient en grande majorité d'une autre origine. Elle fut opérée par le lobe du glacier de la Durance qui envahissait la vallée de Réalon. Ce lobe était surtout constitué en moraines par le glacier affluent du Rabious dont le haut cirque n'est formé que par des grès du Flysch tout à fait semblables à ceux de la Croix de Colly.

2° Dans le haut moyen-âge s'élevèrent sur le parcours de ces vieux chemins ou dans leur voisinage immédiat, les donjons de Saint-Clément, de Réalon, de l'Audon, de Frustelle, de Bénévent, etc.

Ces vieux chemins, ainsi emplantés, offraient en effet plus de facilités pour la circulation à travers la région des pâturages alpestres et évitaient la traversée des rivières, des gros torrents et des forêts inextricables du fond des vallées. Ces chemins se trouvaient en outre établis à proximité des montagnes qui ont toujours été le suprême refuge des populations pastorales.

La cachette de Lauberie semblait être repérée.— D'après la judicieuse observation de M. Perrot, inspecteur des Forêts, la cachette de Lauberie se trouvait, semble-t-il, exactement repérée par des particularités très apparentes du terrain qui déterminaient une ligne droite bien définie : cette ligne droite, partant de la cachette sise sous le chemin, passait à quelques pas de là par le sommet d'un bloc erratique, qui, sans doute a valu au site le *lieu-dit* de Pralla-Peyra ; passait par le sommet du serre de Bénévent et aboutissait, dans le lointain, à une échancrure en demi-cercle très apparente située, au Sud-Ouest, sur la crête escarpée de la chaîne du Dévoluy.

Acquisition de la ceinture. — Peu de jours après la découverte de ses deux bergers, M. Pierre Valentin vendit la trouvaille à M. V. Perrot, alors garde général des Forêts à Saint-Bonnet.

Cet heureux acquéreur qui, au premier coup d'œil, sut apprécier le haut intérêt de cette découverte, l'a ainsi sauvée d'une destruction à peu près certaine à en juger par la

destinée qu'avaient eue dans la région la plupart des découvertes similaires⁽¹⁾.

En 1895, nous eûmes l'avantage de pouvoir examiner l'ensemble de cette trouvaille en compagnie de l'illustre Gabriel de Mortillet qui estima qu'une pareille découverte devait avoir sa place marquée au Musée de Gap.

Sur notre instante et réitérée prière, M. Perrot a bien voulu conserver jusqu'en 1913 cette parure dans son intégralité.

A cette date des amis éclairés et généreux voulurent bien se cotiser afin de pouvoir retenir, pour l'offrir au Musée de Gap, cette précieuse relique de la préhistoire alpine.

Notre savant compatriote et ami M. Georges de Manteyer, archiviste paléographe et président de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, préparait, avec sa haute compétence, une étude historique, descriptive et critique de cette intéressante trouvaille au moment où il a été mobilisé par suite de la terrible guerre.

En attendant la publication de cet intéressant travail, nous nous bornons à donner ici ce succinct aperçu que nous faisons suivre de la liste des souscripteurs et de l'indication de l'emploi des fonds recueillis.

⁽¹⁾ Ainsi le trésor sans prix de la Fare, de 18 kg., d'après les dires rapportés par M. Chantre, de 30 kg. d'après ceux rapportés par Gab. de Mortillet, avait été vendu 12 fr. (vers 1848) à un forgeron des Baraques qui en utilisa le bronze pour faire ses soudures ou pour en fabriquer des sonnailles pour les troupeaux.



Liste des Souscripteurs

MM. Alleq Alexandre, vétérinaire à Gap..	5 »
Armand, commis-greffier au Tribunal, à Gap	1 »
Association des Amis du Musée.....	50 »
Aubert Clément, directeur-conseil des chemins de fer du nord de l'Espagne, à Gap.	50 »
Aye, archiprêtre à La Bâtie-Neuve...	5 »
Basset Louis, entrepreneur à Gap....	0 50
M ^{me} Veuve Stéphane Blanc, à Gap.....	1 »
MM. Blanc Balth. sénateur des Htes-Alpes.	20 »
Blanc Romuald, rédacteur au P. T. T., à Gap.	2 »
Blanchard Raphaël, professeur à la Faculté de médecine de Paris, mem- bre de l'Académie de Médecine....	20 »
Bonniard V., député d'Embrun.....	25 »
Bouhan, capitaine du Génie à Gap....	10 »
Bourcier Jean, avocat, président du Syndicat d'Initiative du Queyras...	10 »
Brun, inspecteur de l'Assistance publi- que en retraite.....	5 »
Burle Louis, inspecteur principal des Contr. Dir. en retraite, à Lyon....	20 »
Cadoret, professeur départemental d'agriculture à Valence.....	5 »
<i>A reporter.....</i>	229 50

<i>Report.....</i>	229	50
MM. Caillat, maire de Gap.....	50	»
Charmasson, négociant à Gap.....	20	»
Chauvet Joseph, avocat à Grenoble...	100	»
Chevalier, ancien conseiller général à Veynes.....	2	»
Christinel, négociant à Veynes.....	2	»
Le Conseil général des Hautes-Alpes.	50	»
Corréard, colonel en retraite à Veynes.	5	»
Baron Dupont Delporte, ingénieur en chef du P.-L.-M. en retraite à Grenoble.	20	»
Dorche, docteur en médecine à Gap...	20	»
Dorche, capitaine d'infanterie.....	10	»
Eberlin Ph., pharmacien honoraire, à Marseille.	50	»
Escalle, notaire, maire de Briançon..	20	»
Escallier, professeur au Lycée, Gap..	1	»
Etienne, commandant en retraite à Gap	25	»
Faure Alphonse, instituteur à Oran...	2	»
Faure Joseph, ancien maire de Gap..	25	»
Fay Aimé, conducteur des P. et Ch. à Gap.	5	»
Florence, artiste-peintre à Monte-Carlo	5	»
Gaignaire, notaire à Gap.....	20	»
Grimaud, ancien sénateur des Hautes- Alpes.	50	»
Guérin, chanoine à Gap.....	20	»
Hugues Edmond, avocat à Gap.....	100	»
Jean Ferréol, ancien maire de Gap...	25	»
Jean Louis, imprimeur à Gap.....	10	»
Jouglard Sosthène, conseiller à la Cour d'appel de Pau.....	5	»
Lamorte Henri, inspecteur des Contri- butions Indirectes à Clermont-Fer- rand.	10	»
<i>A reporter.....</i>	881	50

	<i>Report.....</i>	881 50
MM. Manteyer (Georges de), archiviste paléographe à Paris.....		100 »
Martel (E.-A.), directeur de la <i>Nature</i> , à Paris.		20 »
Martin Gabriel, pharmacien honoraire à Paris.		50 »
Martin David, conservateur du Musée		50 »
Monnier Joseph, camionneur à Gap...		5 »
Nicollet, professeur au Lycée d'Aix...		10 »
Peyrot H., imprimeur à Gap.....		10 »
Revol, conseiller général, à Veynes...		10 »
Ricard Aimé, industriel, à Marseille..		30 »
Reynaud, inspecteur des Contributions Indirectes à Marseille.....		5 »
Ripert, curé-archiprêtre, à Briançon...		2 »
Rostain Joseph, ancien maire de La Roche-des-Arnauds		5 »
Roux, secrétaire de l'Evêché.....		10 »
M ^{me} Veuve Ruelle, à Paris.....		10 »
MM. Ruelle Adrien, inspecteur principal du P.-L.-M., à Paris.....		10 »
Semensatis, conducteur des P. et Ch..		2 »
Tourrès Aug., ancien maire de Gap...		25 »
Toy-Riont, député de Briançon.....		25 »
Turquais Fern., ingénieur, à Paris...		5 »
Vacheron Julien, princ. clerc de not...		5 »
Vagnat, sénateur des Hautes-Alpes...		20 »
Vianey, princ. clerc de notaire.....		0 50
Villan Albert, rentier, à Paris.....		10 »
Villan Raymond, rentier, à Paris.....		10 »
Vollaire Joseph, architecte départe- mental.		20 »
TOTAL de la souscription.....		1.331 »

Emploi des fonds recueillis par cette souscription

1° A M. Perrot pour l'acquisition de cette parure de bronze complète.	1.000 »
2° Acquisition pour le Musée, du <i>Traité d'archéologie préhistorique</i> , par M. Déchelette, 6 volumes reliés.	82 »
3° 18 clichés photographiques des diverses pièces et de l'ensemble pour en illustrer la publication	114 »
4° Il reste en caisse un reliquat de.	135 »
TOTAL égal à la souscription.	1.331 »

Depuis plus d'un an que la parure gauloise de Lauberie est exposée au Musée, elle n'a pas cessé d'être un sujet d'attraction pour les nombreux visiteurs qui ont passé par Gap à l'occasion de la guerre 1914-1915.

Il serait à souhaiter que notre Musée puisse s'enrichir encore de quelques-uns des nombreux et intéressants vestiges du passé qui se trouvent encore enfouis et oubliés dans le sous-sol de nos vallées.

David MARTIN.



AVANT ET APRÈS

LA

Prise d'Embrun par Lesdiguières

en 1585

Par M. J. ROMAN

L'Histoire des Alpes-Maritimes du P. Fournier est un ouvrage des plus médiocres, personne n'en peut douter ; on y constate en effet des erreurs et des lacunes innombrables et je passe sous silence le style burlesque dans lequel elle est écrite. Composée à une époque où les Bénédictins n'avaient pas encore formulé les méthodes à suivre, ni indiqué les sources à consulter, pour écrire une histoire sérieuse, c'est une œuvre sénile et sans valeur. Et chose singulière, la partie la plus faible du récit de Fournier est peut-être celle où il prétend raconter les guerres de religion ; cela paraît invraisemblable lorsqu'on réfléchit qu'il avait pu connaître un grand nombre de personnes ayant vécu dans la deuxième moitié du XVI^e siècle à Embrun et ayant été, en conséquence, ou acteurs ou témoins des événements de cette époque. Il lui eût été facile de les interroger à défaut des archives qu'il ne se donna presque jamais la peine de consulter.

Fut-il retenu par la crainte de mécontenter des hommes puissants et de s'attirer quelque fâcheuse affaire ? Ou bien n'en savait-il pas plus long ? Les guerres religieuses lui semblaient-elles sans intérêt et moins digne d'attirer l'attention que le problème angoissant de savoir si c'est bien dans les flots de la Durance que se noya Phaëton ou son fils (il y a doute à cet égard), quand il conduisit si maladroitement le char du soleil ?¹ Je ne sais. A peine se doute-t-il que le duc de Mayenne soit venu à Embrun ; il consacre une toute petite page à cet événement considérable et ne paraît pas soupçonner ce que le chef de la Ligue vint faire en Dauphiné ; il se contente de conter quelques anecdotes sans importance ; gémit sur le sort de certains catholiques obligés de s'expatrier ; s'apitoie, avec raison, sur la destruction du trésor de Notre-Dame d'Embrun et de quelques livres de reconnaissance et c'est à peu près tout. Le reste lui est inconnu, ou s'il le connaît, il le néglige, et, suivant sa fâcheuse habitude, il ne donne aucune date.

Le duc de Mayenne entra en Dauphiné le 1^{er} juillet 1581 avec une armée que le P. Fournier évalue à neuf mille hommes ; en réalité elle était un peu supérieure à ce chiffre. Il voulait réduire par la force des armes les protestants de cette province. Il s'empara de La Mure, l'une des plus fortes citadelles de Lesdiguières ; vint à Gap qui fut évacué sans coup férir par les contingents huguenots ; passa à Tallard et arriva enfin le 22 septembre à Embrun.

L'archevêque, Guillaume de St-Marcel d'Avançon, l'y attendait et son entrée fut solennelle. Les rues étaient pavoisées, ornées d'écussons aux armes de Lorraine et d'inscriptions en vers qu'on avait fait composer par un poète de Grenoble qui a gardé l'anonyme ; il paraît qu'Embrun n'avait pas alors de poète².

¹ Fournier, t. I, p. 30.

² Je renvoie pour plus de détails à une petite brochure intitulée : *Cinq ans de l'histoire d'Embrun* (Gap, Jouglard, 1877), dans laquelle j'ai donné des renseignements plus complets sur cette entrée de Mayenne à Embrun.

L'archevêque Guillaume d'Avançon avait montré pendant les troubles religieux beaucoup de décision et d'énergie¹. Il s'était constamment tenu en contact avec les chefs de la Ligue, desquels il espérait aide et secours ; en 1577, sous son inspiration, l'Embrunais avait envoyé un député, Michel de Levésie, aux Etats ligueurs de Blois, se distinguant ainsi du reste de la province de Dauphiné qui s'était abstenu².

L'archevêque avait concentré autour de sa ville épiscopale une petite armée qui, outre les contingents embrunais, comprenait trois compagnies de cavaliers italiens ; grâce à elle, il avait réussi à tenir pendant assez longtemps les troupes de Lesdiguières à distance respectueuse. Il avait même donné asile au clergé du Champsaur et du Gapençais fuyant la persécution³.

Embrun était donc un centre politique et religieux fort important ; Guillaume d'Avançon visait à le rendre inexpugnable ; mais Lesdiguières le convoitait et tournait autour, et quoique pût faire l'archevêque, le cercle de fer se resser-

¹ Videt dans son *Histoire de Lesdiguières* accusé cet archevêque de n'avoir pas reculé devant l'assassinat pour se défaire de ses ennemis ; dans ma brochure *Cinq ans de l'histoire d'Embrun*. j'ai reproduit cette opinion de Videt, mais sans l'adopter car je la crois tout au moins non démontrée. Qr, M. l'abbé Guillaume, dans une note de son édition de Fournier, l'attribue non à Videt mais à moi. « *Un écrivain moderne, écrit-il, n'a pas craint d'affirmer (Cinq ans de l'histoire d'Embrun) que Guillaume d'Avançon n'aurait pas reculé devant l'assassinat pour se défaire de ses ennemis. L'accusation est grave. Pour être prise au sérieux elle aurait dû être appuyée sur un commencement de preuve et non sur un simple ou dit.* » (T. II, p. 564).

² Michel de Levésie avait reçu cent écus d'or pour faire son voyage aller et retour aux Etats de Blois. A son retour à Embrun un nommé Joseph Jouvent se permit de trouver la somme un peu forte et la dépense superflue et il fut emprisonné pendant quelques jours (Archives des Hautes-Alpes 1 E, 2271, p. 432).

³ Gervais, curé de Charbillac, André, curé d'Orcières, Milhiau, curé de Prunières, Cheval, curé de Savine, étaient réfugiés en 1581 à Embrun « pour raison des troubles notoires » (H.-A., 1 E, 3061, p. 269).

rait peu à peu ; Chorges, Prunières et Savine tombèrent en 1579 et 1580 aux mains des huguenots.

Il fallait donc aviser et promptement. Guillaume d'Avançon frappa un coup de maître en amenant le duc de Mayenne à Embrun. Mais dans quel but ? Fournier ne paraît pas s'en douter. Ce n'était pas un voyage d'agrément que faisait le prince lorrain dans les Alpes ; il venait rehausser par sa présence et son approbation le prestige de l'archevêque auprès des catholiques et surtout il venait ordonner la construction de fortifications à Embrun. Il avait amené dans ce but des ingénieurs militaires qui tracèrent immédiatement le plan des ouvrages à construire.

Embrun était alors entouré d'une ceinture de murailles fortifiée de quelques tours et datant du quatorzième siècle ; Mayenne ordonna de la réparer et d'y joindre une citadelle. Pour la construire, on démolit à peu près complètement l'ancien palais delphinal, composé d'un faisceau de tours et datant de 1316¹, qui servait à la fois de prétoire, de prison et de trésorerie. Il était situé sur le bord du Roc, à l'extrémité gauche de la ville lorsqu'on fait face à la Durance, à l'endroit où s'éleva depuis un couvent de capucins, remplacé aujourd'hui par un petit arsenal, et l'ancien hôtel du commandant de place. Il est représenté tel qu'il était avant sa destruction sur le plan qu'a donné d'Embrun le géographe Belleforest dans sa topographie².

A sa place on édifia une forte citadelle solidement rattachée aux murailles par des profils obliques et soutenue du côté de la campagne par plusieurs retranchements successifs. Au milieu de cette citadelle se dressait une haute tour, reste, peut-être, de l'ancien palais delphinal. Jacques de

¹ Albergement par le dauphin à Lantelme Peyron, notaire, le 31 octobre 1316, d'un terrain à Puycomtal ; concession au même de la mistralie des Crottes, des Orres et de Baratier, le 23 juin 1318, pour le récompenser du zèle dont il a fait preuve en faisant construire le palais delphinal d'Embrun. (Document original de mes archives).

² Ce plan est très connu et M. Reine, ancien secrétaire de la mairie d'Embrun, en a donné une reproduction dans le journal le *Dauphiné* de Grenoble.

Clermont-Chaste, gouverneur d'Embrun pour la Ligue, fit exécuter ce travail par Jean de Varèse et Jean de la Tour, entrepreneurs probablement italiens.

Le 16 juin 1582 il ordonna de compléter les défenses en construisant sur le ravelin un moulin destiné à être mu à bras d'hommes ou au moyen de chevaux, de manière à concentrer à l'intérieur de la citadelle tous les services nécessaires à la garnison¹.

Ces travaux furent rapidement menés à bonne fin, ils étaient terminés en 1583. Un dessin contemporain, conservé dans les portefeuilles topographiques du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, donne une vue cavalière d'Embrun avec la nouvelle citadelle, prise des pentes de Saint-Sauveur.

Mayenne ordonna en outre de fortifier l'Archevêché et la Tour Brune pour en faire un réduit qu'on put défendre facilement. La ville dut payer toutes ces dépenses et elles étaient lourdes; les travaux faits au palais archiépiscopal provoquèrent surtout les réclamations des consuls. Mayenne avait enjoint seulement de fortifier ce palais du côté de la ville, mais les travaux entrepris furent plus importants et les façades du côté du Roc et de la cathédrale furent également fortifiées. Les consuls se plainquirent de l'extension imprévue donnée aux projets de Mayenne, mais Jean de Micha de Burcin, commandeur de Malte et sous-gouverneur d'Embrun, en l'absence de Clermont-Chaste, les envoya simplement promener et la fortification du palais eut lieu comme l'archevêque et le gouverneur l'avaient ordonné².

Mais l'archevêque ne voulait pas seulement fortifier matériellement sa ville épiscopale, il voulait avant tout y maintenir l'esprit catholique et le meilleur moyen qu'il crut pouvoir employer pour atteindre ce but fut d'y fonder un collège dirigé par les Pères de la compagnie de Jésus,

¹ Arch. des H.-A., 1 E. 2272.

² H.-A., 1 E. 2272, p. 117.

Ce projet datait de 1581 ; le chapitre de la cathédrale et le corps municipal y donnèrent leur assentiment, et ce dernier vota une somme de 3.000 écus d'or (plus de cent mille francs à la puissance actuelle de l'argent) pour concourir à cette fondation. Le P. Fournier, qui était bien placé pour être renseigné, assure que le P. Voisin, supérieur du collège de Tournon, fut consulté, approuva le projet et promit d'envoyer des professeurs ; mais les classes furent loin d'être organisées immédiatement comme paraît le croire le même P. Fournier, car on n'acquit l'emplacement destiné au collège qu'à la fin de 1582.

Le 1^{er} octobre 1582, l'archevêque, le chapitre et les consuls « considérant que pour l'instruction des enfants de la présente cité d'Embrun aux bonnes sciences et à la connaissance des commandements de Dieu et de son église, il aurait été conclu d'ériger en ladite cité un collège de la vénérable compagnie du nom de Jésus, pour laquelle érection et entretenement, lesdicts manants et habitants s'étaient obligé et attribué de fournir la somme de trois mille écus¹ », passent un acte d'achat d'un immeuble ayant appartenu à feu le chanoine Guillaume Sigaud, passé depuis par héritage à son frère feu le chanoine Oronce Sigaud, et appartenant en 1582 à Jeanne-Françoise Sigaud, leur sœur, à Ardoïn et Honoré de Bernard de Feyssal², à Michel de Levésic et aux hoirs de Jérôme Sigaud, seigneur du Palais dans le mandement de Vinay en Viennois, tous neveux des précédents.

Cette acquisition fut faite au prix de 600 écus d'or et comprenait une maison d'habitation, une maison d'exploitation et un vaste terrain cultivé, lesquels sont représentés actuellement par la caserne qui a remplacé la maison centrale supprimée. Comme on dut y faire des constructions

¹ H.-A., 1 E. 2272, p. 106.

² Cette famille existe encore en Provence, elle y était représentée il y a peu d'années par un magistrat distingué.

et des aménagements importants, le collège ne fut certainement pas inauguré avant la fin de 1583 ou le début de 1584.

*
**

Tout semblait donc aller à souhait pour assurer la sécurité d'Embrun ; la population tout entière, noblesse, bourgeoisie et peuple, était foncièrement catholique, c'est-à-dire dévouée à son archevêque ; une bonne garnison occupait la citadelle ; la ville et le palais épiscopal étaient fortifiés et une congrégation puissante et habile allait diriger l'esprit public.

L'archevêque avait tout prévu sauf un point ; Jean de Clermont-Chaste, gouverneur d'Embrun pour la Ligue, était un médiocre et un outrecuidant, le génie de Lesdiguières en eut promptement raison.

Lesdiguières commença par affaiblir la garnison d'Embrun en l'attirant dans une sortie où elle fut décimée ; il lui avait tendu une embuscade près de la maison forte de Saint-Julien en face de Savine ; quand les troupes embrunaises atteignirent ce passage difficile, la cavalerie huguenote les chargea furieusement et les précipita du haut de l'escarpement dans la Durance ¹.

Ce ne fut pas tout ; Lesdiguières eut l'art de se procurer des intelligences dans la place. François Isnel, dit le capitaine La Ribière, avait à se plaindre de Clermont-Chaste qui, paraît-il, avait séduit ou tenté de séduire sa femme Benoîte Le Bout, qu'il avait épousée le 6 juin 1574 ². Lesdiguières entra en relation avec lui et n'eut pas de peine à en obtenir les renseignements les plus précis sur le

¹ La cavalerie de Lesdiguières, commandée par le Poët et Gournet, était la première de France ; on citait tel capitaine qui au galop tuait le gibier, poil ou plume, avec les pistolets lourds et médiocres alors en usage.

² H.-A., t. I. 3055, p. 171.

moment opportun pour attaquer la ville. Après la prise d'Embrun, La Ribière fut récompensé de sa trahison par l'office de trésorier qui lui fut donné par les huguenots; il eut ainsi le plaisir de compléter sa vengeance et de dévaliser légalement au profit de la cause qu'il avait embrassée, ceux qu'il avait déjà trahis¹.

Lesdiguières s'était attaché un capitaine pétardier extrêmement habile, nommé Jean-Baptiste Gentil et originaire de Florac; il lui communiqua le plan en relief d'Embrun qu'il avait fait faire, car il ne laissait rien au hasard. Quand le moment fut venu, il s'approcha sournoisement de la ville avec ses meilleurs soldats et, le 19 novembre 1585, Gentil fit sauter la porte de la citadelle qui était mal gardée. Le torrent des soldats huguenots s'y engouffra; c'était une troupe d'élite et tout plia devant elle. Une partie de la garnison se jeta du haut des murailles dans la ville, une autre se réfugia dans la tour centrale de la citadelle. Gentil lui cria que, si elle ne se rendait pas, il allait la faire sauter avec la tour et elle se rendit. Gentil raconte tout cela en détail et avec beaucoup de verve dans ses mémoires qui sont fort rares et que j'ai publiés de nouveau dans une étude sur ce capitaine d'aventure².

Antoine de Rame, gouverneur de l'Embrunais, et Mathieu de Rame, son fils, montrèrent seuls de la décision; ils se jetèrent dans le palais épiscopal et s'y fortifièrent, tandis que les huguenots occupaient la cathédrale. Un combat furieux s'engagea entre les deux partis et les catholiques mirent le feu à la charpente de l'église pour en déloger leurs adversaires. Grâce à cette défense acharnée, ils obtinrent une capitulation honorable et purent se retirer en armes et sans encombre sur Guillore et Briançon.

Il n'est pas douteux que la toiture de la cathédrale ait

¹ H.-A., G. 286.

² *Les Aventures du capitaine J.-B. Gentil, de Florac, 1585-1650*, Grenoble, Dupont, 1885, in-8°, 27 p. C'est dans cette brochure que l'abbé Guillaume a pris les renseignements qu'il donne, dans ses notes sur Fournier, sur les capitaines pétardiens.

été détruite au cours de ce combat ; j'ai même retrouvé le nom de l'entrepreneur de charpente chargé par Lesdiguières de la réédifier. « L'an 1591 et le 28 février, Sébastien Isnel, fustier et bourgeois d'Embrun, a dict, déclaré et confessé avoir reçu de sieur Claude Péchier, aussi d'Embrun, les sommes entières qui avaient été cotisées de l'autorité de monseigneur des Diguières par mondit sieur d'Establet pour la réédification et rétablissement du couvent du Temple, dict de Nostre-Dame¹. » Ce travail était terminé depuis plus de deux ans ; Louis du Vache, sieur d'Establet, Antoine Fabre, ministre de la parole de Dieu à Embrun, Antoine Didier, expert, et Etienne Blanchard, maître charpentier de Saumur en Anjou, l'avaient examiné le 6 janvier 1589 et l'avaient déclaré bien fait et recevable².

*
**

Qu'advint-il immédiatement après la prise d'Embrun ? Le P. Fournier écrit que des actes de pillage et de violence furent commis ; c'est fort probable en effet. Il est certain, par exemple, que le trésor de la cathédrale, dans lequel s'entassaient depuis des siècles des richesses artistiques de premier ordre, fut pillé ; les huguenots se rendirent coupables dans la France entière de destructions abominables³ dont ils porteront éternellement la honte, aussi bien que les jacobins des destructions révolutionnaires. Ces méfaits suffiraient à mes yeux pour justifier la révocation de l'édit de Nantes.

Mais le P. Fournier qui blâme, avec raison, le pillage du trésor d'Embrun, s'étonne que les statuettes d'argent qui en

¹ H.-A., 1 E. 2274, p. 266.

² H.-A., 1 E. 2274, p. 4.

³ Ils détruisirent même à Grenoble les tombeaux des dauphins qui n'avaient rien de commun avec leurs revendications religieuses et qui ne pouvaient même rien leur rapporter. C'était de la sauvagerie pure.

faisaient partie fussent creuses ; il pense que ce vide était destiné à renfermer des reliques. L'opinion du bon Père est naïve et même amusante. Je ne crois pas que l'on connaisse de statues métalliques, surtout en métal précieux, pleines ; le vide central avait pour but de diminuer la quantité d'argent employée et qu'on ne voulait pas inutilement prodiguer.

Le même historien assure qu'un prêtre fut tué dans la cathédrale, mais comme il n'en donne pas le nom, on ne peut contrôler son dire. En 1598, c'est-à-dire treize ans après l'événement, une enquête fut faite par devant Guillaume Emé, vibailli d'Embrun, sur les vexations que le clergé eut à subir lors de la prise de cette ville. Les témoins amenés par les ecclésiastiques sont tous de bons catholiques, Jean de Navaisse, seigneur du Puy-Sanières, Guillaume Gontier de l'Ange, Jean Brunenc, Jérôme Meffre, etc., tous anciens magistrats municipaux d'Embrun. Or, pas un ne dépose qu'un prêtre ait été tué ; tous affirment que des prêtres furent chassés, forcés de se cacher, mis à rançon, privés de leurs revenus ou de leurs dignités, que leurs rentes furent saisies pour les besoins de la cause protestante, mais rien au-delà¹.

Fournier ajoute que le médecin Léal fut brutalisé par les huguenots. Ce docteur Chaffré Léal avait épousé le 16 août 1583 Marie de Chalon, fille d'un excellent architecte embrunais nommé Jean de Chalon ; il était fils de Nicolas Léal qui, vers 1546, vint s'établir à Embrun en épousant Anne Berquier, fille d'un médecin ; il hérita de la clientèle de son beau-père et devint ainsi embrunais, lui et ses descendants. Chaffré Léal put fort bien être houspillé dans la rue par les vainqueurs, mais comme il vivait encore en 1618, c'est-à-dire plus de trente ans plus tard, il est certain qu'il ne subit pas de sévices trop graves.

Certains catholiques, prêtres ou laïques, s'expatrièrent soit qu'ils aient été expulsés par les protestants, soit qu'ils aient jugé prudent de disparaître de bonne volonté.

¹ H.-A., G. 286.

Je citerai parmi eux Michel de Levésie, procureur du roi et ancien député d'Embrun aux Etats de Blois de 1577, ligueur très en vue; Claude Olivier, notaire; Antoine Savine, bourgeois, fils de Pierre Savine; les Liens de ces deux derniers étaient saisis en 1589 et 1591 parce que leurs impôts étaient demeurés impayés par suite de leur absence¹. Jérôme Meffre, marchand, consul et bourgeois notable. Disparut aussi pour un temps; il vivait encore en 1600².

Le P. Fournier conte encore que la cathédrale fut transformée en temple protestant et nommée le *Grand-Temple*; cette transformation eut lieu en effet, mais la cathédrale ne porta pas le nom de *Grand-Temple*, appellation qui suppose deux temples un grand et un petit, tandis qu'il n'y eut jamais à Embrun qu'un seul temple, plus que suffisant si l'on considère le nombre infime de protestants qu'il y avait dans la ville. La cathédrale porta le nom de *Temple dict de Notre Dame*, appellation que l'on trouve écrite à plusieurs reprises dans les documents contemporains³.

*
**

L'église protestante fut organisée dès le lendemain de la prise d'Embrun. Le premier pasteur paraît avoir été Michel de Mercure, dit Sallève, docteur en médecine et ministre de la parole de Dieu, que nous voyons installé à Embrun avec sa femme Marie Robinet. C'était un homme distingué qui marchait à la suite de Lesdiguières dans ses campagnes et organisait aussitôt les églises protestantes

¹ H.-A., 1 E. 2274, p. 366 et G. 286.

² Fournier cite encore comme exilés un James et un Ramus; je ne connais pas ces personnages; le second doit être une mauvaise lecture pour Rame, nom très répandu dans la bourgeoisie d'Embrun.

³ Entre autres en 1589 et 1591. (H.-A., 1 E. 2274, pp. 4 et 266).

dans les villes dont s'emparait le capitaine huguenot. Après lui, nous trouvons Antoine Fabre à partir de 1589¹.

J'affirmais tout à l'heure qu'il n'y eut jamais à Embrun qu'un nombre infime de protestants, en voici une preuve :

En 1589, les notaires dont j'ai pu feuilleter les minutes reçoivent vingt-cinq testaments catholiques pour un protestant², il y avait donc dans la ville au plus cinq pour cent de protestants. Ils étaient en si petit nombre, noyés dans la population catholique, que la prudence même leur imposa la tolérance et elle ne tarda pas en effet à être pratiquée.

On enleva la cathédrale au clergé catholique, mais on ne lui défendit pas de s'en procurer une autre en s'installant dans la belle église des Cordeliers de saint François, qui vient d'être si misérablement détruite. Peu à peu le clergé reparut, les chapelains reprirent leurs offices, les bénéficiers leurs bénéfices et les chanoines leurs stalles³.

En même temps que le clergé reparaissait, les anciens fonctionnaires ligueurs reprenaient l'un après l'autre l'exercice de leurs offices sans être inquiétés. Michel de Levésie reprit sa charge de procureur du roi en 1591 et Louis, son fils, lui succéda ; Jacques Donzel, celle de châtelain d'Embrun, et son fils Jérôme le remplaça ; Honoré Gontier de l'Ange, juge des châteaux archiépiscopaux, conserva son office à la condition de se qualifier seulement pendant trois ou quatre ans de *juge de l'Embrunais*. Les-

¹ H.-A., I E. 2274, p. 4.

² Les testaments catholiques se distinguent des protestants en ce qu'ils invoquent la vierge et les saints, tandis que dans les seconds il n'est question que des mérites de Jésus-Christ.

³ « L'an 1590 et le dimanche 20 de ce mois de mai, dans l'église des Cordeliers ou à présent est célébrée la messe paroissiale en ladite ville et au prosne de ladite messe, a esté signifié par Bernard Jausaud, prêtre, chanoine, exerçant l'office de curé de ladite église, comme quoi maître Pierre Rame, chantre et chanoine de l'église métropolitaine Notre-Dame, a été pourvu par notre saint père le Pape de la chapelle de La Croix fondée dans l'église paroissiale de Saint-Marcellin » et il en est investi sans difficulté (H.-A., I E. 2274, p. 199).

diguières témoigna donc d'une assez large tolérance vis-à-vis de ces fonctionnaires qu'il ne craignait pas, car il avait pris les mesures les plus fortes pour s'assurer que sa conquête ne lui serait pas enlevée.

En premier lieu, il avait notablement augmenté les fortifications de la ville ; une muraille médiocre l'entourait, il la fit doubler par un talus de terre rapportée, à l'épreuve du canon, et accompagner d'un large fossé. Les églises Saint Marcellin et Saint Hilaire le gênaient pour faire ce travail ; il n'hésita pas à les jeter à bas. Il y a quelques années, quand on a démolit les anciennes fortifications de Lesdignièrès retouchées plus tard par Vauban (car on démolit beaucoup à Embrun), on a retrouvé les basses œuvres de l'église Saint Hilaire dans le talus qui accompagnait la muraille à l'intérieur ; on y voyait encore d'assez élégantes peintures décoratives du XVI^e siècle. Pendant trois siècles la terre qui les couvrait les avait conservées, mais exposées au soleil et à la pluie, en quelques jours elles disparurent.

L'entrepreneur de ce travail fut Guillaume Dioco, dit Dioque ou Diocque, homme remarquable à certains égards et dont il est bon de ne pas laisser se perdre le souvenir.

Vers 1550, un ouvrier maçon italien, nommé Giovanni Dioco, dont le nom fut francisé en celui de Jean Dioque, arriva à Embrun avec sa truelle pour tout bien, s'y maria et eut un fils nommé Guillaume Dioco, Dioque ou Diocque ; ce nom de famille affecte ces trois formes dans des actes notariés extrêmement nombreux.

Guillaume Dioque, plus entreprenant et plus heureux que son père, se hasarda, dès avant la prise d'Embrun, à prendre l'entreprise de quelques travaux de maçonnerie ; il sut gagner ensuite la confiance de Lesdignièrès qui lui confia des travaux plus importants, le choisit souvent comme expert et finit par lui donner, honneur suprême et largement rémunéré, la mission de construire, au moins en par-

tie, son beau château de Vizille qui fait encore l'admiration des touristes ¹.

Guillaume Dioque fut non seulement entrepreneur de travaux de maçonnerie, mais banquier et spéculateur sur les céréales; il fit une belle fortune, obtint la confiance de ses concitoyens qui l'éluèrent à plusieurs reprises consul d'Embrun, et les enfants de cet illettré qui ne savait même pas signer son nom, devinrent, grâce à lui, magistrats, aspirèrent au bout d'un siècle à la noblesse; cette famille est maintenant représentée par un officier distingué. Guillaume Dioque, qui mourut vers 1620, ne prit jamais d'autre titre que celui de maçon.

Ce fut le 25 janvier 1591 que Guillaume Dioque reçut 200 écus d'or comme solde de son travail qui s'élevait à 500 écus, c'est-à-dire plus de quarante mille francs à la puissance actuelle de l'argent. Il reçut cette somme de la main de Jacob Videt, de Crest ², au nom d'André Perrinet, receveur général de Lesdiguières ³.

Lesdiguières ne commit pas la faute de donner le gouvernement de la place d'Embrun à un homme médiocre, viveur et léger comme avait été Jean de Clermont-Chaste; il investit de cette charge son cousin Gaspard de Bonne, dit le capitaine Prabaud, officier brave et austère qui se fit tuer en 1593 à St-Colomban, en Piémont, où il combattait aux

¹ On ignore généralement que la terre de Vizille fut vendue à Lesdiguières par un embrunais, Honoré du Bonet, conseiller au parlement, seigneur de La Bâtie des Vigneaux, coseigneur de Savine et également seigneur de Vizille. Il était d'Embrun.

² Ce Jacob Videt était père de Louis Videt, historien de Lesdiguières; on l'a toujours cru né à Briançon, cependant dans cet acte il est formellement dit de Crest.

³ « L'an 1591 et le 25 janvier, établi en sa personne M^e Guillaume Dioque, masson, demeurant à Embrun, lequel a dit et confessé avoir eu et reçu de M^e Perrinet, ci-devant receveur général, et par les mains de M^e Jacob Videt, de Crest, la somme de deux cents écus en diminution des cinq cents assignés par Mgr des Digières audict M^e Dioque de ce qui lui est dû pour le pris fait de la fortification d'Ambrun, etc. » (H.-A., 1 E. 2938, p. 313).

côtés de Lesdiguières. On lui avait donné pour second Louis d'Arènes, fils d'Antoine, coseigneur des Crottes, qui était allié à toutes les familles nobles de la région ; c'était une avance et une concession que Lesdiguières faisait à l'élément local. Comme gouverneur de la citadelle, il avait placé un homme absolument sûr, François Philibert, bien connu sous le nom de Cadet de Charance, qui surveillait tout et avait l'autorité suprême.

La garnison fut composée avec un soin minutieux ; la compagnie de Prabaud en faisait partie ainsi que celle de Gaspard Rame, fils de Robert Rame, ancien consul d'Embrun. Ce fut encore là une concession à la bourgeoisie embrunaise qui se sentait protégée par un compatriote. Gaspard Rame se conduisit du reste si bravement dans les guerres contre le duc de Savoie qu'il mérita d'être anobli. Il avait épousé Lucrèce Faure de Vercors, avait acquis les coseigneuries des Orres et de Chamaille et Champrambaud, à Baratier, et fut père d'une lignée d'excellents officiers.

L'exploitation financière de l'Embrunais fut organisée par les protestants avec précision. La plupart des titulaires des bénéfices ecclésiastiques s'étant absentés de gré ou de force, les revenus de leurs prébendes, prieurés ou chapellenies furent saisis entre les mains de leurs fermiers. On nomma pour receveur ou sequestre François Isnel, d'Embrun, qui avait trahi la ville, et François Thomet de La Thomotière, tous deux capitaines¹. Le pasteur Antoine Fabre, fut aussi (si l'on en croit l'enquête de 1598, dont j'ai parlé ci-dessus), intéressé dans la saisie des revenus ecclésiastiques. Ils versaient les sommes perçues entre les mains de François de l'Olivier, seigneur de Réotier et cousin par alliance de Lesdiguières, lequel déposait l'argent liquide, après les dépenses payées, entre les mains d'Hugues de Calignon, receveur général pour la cause en Embrunais et Briançonnais. Les bureaux de la trésorerie huguenote avaient été installés dans l'auditoire du juge des châteaux

¹ Ce dernier était également un indigène ; il était de Remollon où son père, Pancrace Thomet de la Thomotière, était notaire en 1578.

archiépiscopaux, dont la juridiction avait été supprimée de fait.

On ne peut nier que cette administration financière fut bien entendue, il coulait fort peu de l'argent catholique entre les mailles resserrées du filet protestant. Cet état de choses resta le même jusqu'à l'édit de Beaugency en 1589 qui fit restituer une partie de ses revenus à l'église catholique et marqua un pas vers la tolérance¹.

Ces *cueillettes de deniers*, comme on disait alors, procurèrent des ressources infinies aux protestants, car ce qui eut lieu à Embrun eut lieu dans toutes les autres parties du Dauphiné où ils furent les maîtres. Cependant il semble que les bénéficiers qui eurent assez de courage pour ne pas fuir aient joui d'une assez large tolérance et aient pu toucher la majeure partie de leurs revenus, à charge de payer seulement un impôt de guerre. Jean Francou, prieur des Baumes, par exemple, ne quitta pas Embrun, et continua, dans les moments les plus pénibles pour ses confrères, à affermer ses terres et à passer de petits actes notariés qui témoignent qu'il était un administrateur vigilant. Il est vrai qu'on a droit de le soupçonner d'avoir été un prêtre peu zélé, comme on peut l'induire de ses fréquentations dont quelques unes laissaient à désirer².

L'administration municipale avait alors une tout autre importance qu'aujourd'hui; fort indépendante du pouvoir central, du gouverneur et même du parlement, elle pouvait imposer les habitants de la commune avec leur assentiment, engager et solder des dépenses, engager et soutenir des procès, elle devait veiller à ce que les marchés fussent toujours approvisionnés et avait les clefs et la surveillance des portes de la ville. Lesdignièrès se garda bien de laisser la municipalité d'Embrun entre les mains des catholiques; le premier consul ou maire qui en était le chef, fut toujours

¹ H.-A., G. 286.

² Voir le testament de son frère Barthélemy Francou, qu'il approuve par sa présence (H.-A., 1 E. 3061, p. 269).

un protestant tant que les huguenots furent les maîtres et, chose singulière, toujours un protestant étranger. D'abord François de l'Olivier, seigneur de Réotier, cousin de Lesdiguières par alliance, puis André du Faur, seigneur de Montmorin, puis Samuel Maréchal La Croix, de Corps, etc.

On ne peut du reste nier que l'administration protestante ait été fort bonne à Embrun, cette ville lui doit des embellissements et des créations fort utiles dont elle ressent encore aujourd'hui les bienfaits.

Peu de personnes savent, par exemple, que la place Saint-Pierre est l'œuvre de la municipalité huguenote¹.

L'église Saint-Pierre, située au centre de la ville d'Embrun, avait été ruinée, je ne sais dans quelles circonstances ; quelques-uns attribuent cette ruine aux protestants ; j'ai lu cependant quelque part que pendant les guerres d'Italie la nef de cette église avait été remplie de foin pour la nourriture des chevaux qui passaient en grand nombre à Embrun, et que ce foin trop fortement tassé avait provoqué un écartement dans les murs latéraux et rendu nécessaire la démolition de l'église. Je ne sais quelle est la version vraie.

C'est le 14 janvier 1590 que Lesdiguières enjoignit au gouverneur Prabaud de faire raser au niveau du sol les ruines de l'église Saint-Pierre et de faire démolir, après estimation, les maisons qui empêchaient de tracer sur son emplacement une place régulière². Ces maisons appartenaient à Guy de Levésie, seigneur de Saint-Michel, aux héritiers de noble François Emé, fils d'Oronce, aux héritiers de Pierre de Fago, marchand, à André Moynier, Jacques Souchon et Pierre Hux. Une commission fut nommée composée de Guillaume Dioque, entrepreneur, de Jean

¹ Cependant Fournier l'a su car il a écrit : « ils lui doivent (à Lesdiguières) la place Saint-Pierre » ; c'est un peu succinct comme renseignement et cette petite phrase risque fort de passer inaperçue.

² Ordonnance de Lesdiguières au gouverneur Prabaud (H.-A., 1 E. 2274, p. 284).

Grassi, maçon, et de Pierre Peyron, charpentier¹. L'estimation des immeubles à démolir, paraît avoir été faite avec la plus entière loyauté; elle ne donna lieu à aucune réclamation et le paiement fut fait par moitié par la ville et par moitié par les propriétaires des maisons voisines qui bénéficiaient d'une plus-value à la suite de cette démolition.

Dix-huit mois plus tard, le travail était achevé. Le 14 juin 1591, la municipalité confirma à Guillaume Dioque l'entreprise du pavage de la nouvelle place, qu'elle lui avait donnée et s'engagea à lui fournir douze cannes de pierres de la qualité pour ce accoutumée. Ce travail fut surveillé par Louis d'Arènes, sous-gouverneur d'Embrun, et Sébastien Raymond, deuxième consul².

Ainsi fut créée cette jolie place, actuellement centre de la ville d'Embrun; l'élégante fontaine qui orne l'une de ses extrémités date de cette époque.

Les protestants pendant leur domination dans Embrun, menèrent à bonne fin une autre œuvre infiniment utile et qui, plusieurs fois refaite, réparée ou augmentée, subsiste encore, c'est la digue qui longe la Durance en amont du pont de la Clapière et protège contre l'irruption de cette rivière la belle plaine verdoyante que l'œil embrasse du haut du Roc.

C'est le 18 mai 1591 que Guillaume Dioque, déjà plusieurs fois nommé, et François Rivet, maître maçon, livrèrent à la ville cet important ouvrage dont l'adjudication leur avait été donnée trois ans auparavant. La digue avait trois mètres de hauteur, trois mètres de largeur et cent vingt-huit mètres de longueur. Elle fut examinée avec le plus grand soin par François de l'Olivier, seigneur de Réotier, François de Calignon, Jacques du Bonnet, seigneur de La Bâtie des Vigneaux, et Guillaume Gontier de l'Ange; les *massis*, c'est ainsi qu'on nommait alors les digues, furent déclarés bien faits, reçus et payés³.

¹ H.-A., 1 E. 2274, p. 284.

² H.-A., 1 E. 2274, p. 305.

³ H.-A., 1 E. 2274, p. 385.



Nous nous trouvons, avant et après la prise d'Embrun par Lesdiguières, en présence de deux administrations, l'une catholique, l'autre protestante, et nous pouvons les apprécier, au moins dans leurs grandes lignes.

Guillaume de Saint-Marcel d'Avançon et Lesdiguières étaient l'un comme l'autre des hommes de grande valeur. Mais l'archevêque avait, en tant qu'homme politique, un grand défaut, il était embarrassé de scrupules et, de plus, il manquait d'initiative. Il comptait sur l'État pour lui venir en aide, ne voulait rien faire que d'accord avec le roi, tandis que le roi s'inquiétait médiocrement du sort de l'Embrunais. Il manquait d'argent pour organiser une défense efficace, mais ses scrupules de catholique et de juriste ne lui permettaient pas de s'en procurer par des moyens illicites ; même l'eût-il voulu qu'il ne l'eût pas pu. Le clergé, par exemple, n'eût pas consenti à se laisser imposer arbitrairement par lui, même pour sa propre défense.

Il manquait de soldats, n'osait en lever de son autorité privée et suppliait qu'on lui en envoyât. Faute d'une force matérielle suffisante, il tâcha d'y suppléer par une certaine force morale, mais la force morale est bien peu efficace en temps de bouleversement.

Tout autre était Lesdiguières ; c'était un entrepreneur dénué de scrupules, comptant sur lui seul. S'il avait besoin de soldats, il en levait de sa propre autorité ; si l'argent lui faisait défaut, il en prenait là où il y en avait, c'est-à-dire dans la poche des catholiques qu'il se vantait de combattre ainsi avec leurs propres armes. Persévérant au surplus et ne se laissant pas abattre par un échec, reculant quand il était le plus faible, fonçant sur son ennemi quand il se savait le plus fort. Lentement il se fortifia, s'organisa, devint redoutable, Dieu sait par quels moyens ! Quand il fut le maître, il s'offrit le luxe d'être tolérant, d'embellir la ville d'Embrun, de respecter les droits des citoyens et même de protéger les propriétés de la bourgeoisie. C'était un maître homme.



*Lu à la séance du 25 novembre
de l'Académie d'Aix.*

A nos Soldats morts à l'ennemi

Gloire et paix à ceux qui sont morts pour la Patrie !
Que les vierges et les vieillards disent leurs noms,
et pour qu'un peuple y vienne et prie,
élevons-leur des Parthénons.

Leur cœur fut généreux et grande fut leur âme ;
Car ils ont tout donné : leurs rêves d'avenir,
leur jeunesse, l'amour, pour que le monde acclame
la Grandeur de la France, aux siècles à venir.

Ils sont tombés, là-bas, dans le val et la plaine,
et la France a perdu son printemps — Effeuillons,
en un geste pieux, la rose et la verveine,
sur leurs tombeaux cachés dans l'herbe des sillons.

Jeunes héros qu'aimaient les Victoires ailées !
ô défenseurs de la Justice et de nos droits !
dans l'envol des drapeaux, conquis dans les mêlées,
nous irons vous chercher sous vos petites croix.

Comme le pur dessin des médailles antiques,
 dans l'œuvre de la France, en son essor nouveau,
 dans ce que nous ferons de bien, de grand, de beau,
 l'empreinte restera de vos cœurs héroïques.

Comme vous, vos enfants seront vaillants et forts.
 Ils rêveront, qu'un jour, pour suivre votre exemple,
 acclamés par la foule, ils prendront place au Temple
 où revivent ceux qui, pour leur pays, sont morts.

Mères, séchez vos pleurs. Vos fils vivent encore.
 Ils garderont toujours leur sereine beauté.
 Pour eux je vois poindre l'aurore
 de l'Immortalité.

Gloire et paix à ceux qui sont morts pour la Patrie !
 Que les vierges et les vieillards disent leurs noms,
 et, pour qu'un Peuple y vienne et prie,
 élevons-leur des Parthénons.

Aix, 20 novembre 1914.

Paul GUÉRIN-LONG.



LA SEIGNEURIE DE BEAUJEU

Par M. Joseph VOLLAIRE

Un assez bon chemin se détache de la route nationale n° 85, au plan de Ventavon, à l'altitude de 600 mètres, et se dirige vers le nord. Après avoir décrit plusieurs lacets et parcouru environ 10 kilomètres avec de fortes déclivités, il atteint le point culminant du col de Faye, à l'altitude 970 m. Ensuite il descend brusquement et traverse le village de Savournon, qui est à la cote 780 m., puis va rejoindre la route nationale n° 93 en aval de Serres.

Le col de Faye est une dépression d'environ trois kilomètres de largeur entre la montagne de Laup à l'ouest (1430 m.) et la montagne d'Aujure à l'est (1845 m.). Le terrain est constitué par des marnes oxfordiennes du jurassique moyen couronnées par des bancs de calcaire compact du jurassique supérieur. Cette superposition des roches dures taillées à pic, reposant sur des terrains friables, donne à toutes les montagnes de cette région un aspect particulier et un air de parenté dont les montagnes de Crigne et de Céüse sont les spécimens les plus caractéristiques.

A l'époque quaternaire, le glacier de la Durance rejoignait le glacier du Buëch par-dessus le col de Faye, ainsi qu'en témoignent les nombreux blocs erratiques semés sur toute la surface du col.

Du côté de Savournon, le torrent de Channe draine les eaux du col vers le Buëch et sur le versant sud, de nombreux ravins se réunissent pour former le torrent de Beynon qui va rejoindre la Durance. Ces torrents sont alimentés surtout par les eaux de pluie et de fonte des neiges et restent à peu près à sec pendant l'été. Les sources sont rares et peu abondantes. La végétation se ressent de cette insuffisance d'irrigation et ne consiste qu'en taillis de chênes et de fayards et en touffes de lavande qui ne parviennent pas à dissimuler entièrement les terres des ravins. Il y a cependant quelques belles prairies vers le sommet du col. On peut voir dans la présence des bois de fayards l'origine de la dénomination de Faye donnée au col, du village de la Faye, que porte une petite agglomération située au-dessous du col, et des bois de la Faye, qui recouvrent les pentes de la montagne de Laup.

Le col de Faye a dû être pratiqué dès la plus haute antiquité, si l'on en juge par les nombreuses sépultures anciennes découvertes, au quartier du *Bon Secours*, par des agents forestiers occupés aux travaux de reboisement. Pendant la domination romaine, le col de Faye était le plus court chemin entre deux importantes stations : *Mons-Seleucus* et *Alabonte* (La Bâtie-Montsaléon et le Monêtier-Allemont), en passant par Savournon et Mourmoirières, où se trouve une construction romaine nommée, au moyen-âge, *Bastida Marmorea* et où a été faite une trousse de monnaies du III^e siècle.

Le domaine de Beaujeu occupe le versant méridional du col de Faye et s'étend sur les pentes des montagnes latérales, jusqu'aux corniches calcaires. Sa superficie couvre environ 600 hectares. On y cultivait autrefois, sur quelques faibles espaces, les céréales et la vigne ; mais les propriétaires actuels ont dû renoncer à ces cultures, devenues peu rémunératrices, pour se consacrer uniquement à l'élevage des moutons et à la cueillette de la lavande. Ce domaine, par sa situation isolée, sa grande étendue et l'aridité de son sol ne paraît devoir convenir qu'à une seule destination, celle que lui avait donnée son avant-

dernier propriétaire, M. Camoin, et celle qu'elle avait, sans doute, au moyen-âge : elle ne sera probablement, dans l'avenir, qu'une propriété de chasse.

Les familles seigneuriales qui ont possédé le fief de Beaujeu

Voici, d'après M. J. Roman¹, le nom des possesseurs de la seigneurie de Beaujeu depuis le XII^e siècle jusqu'à nos jours :

Dans le territoire de Ventavon existait le fief de Beaujeu qui eut ses seigneurs particuliers et forma deux coseigneuries :

1^{re} Coseigneurie

Raybaud de Beaujeu, 1146 — Raybaud, 1240 — Humbert, 1268.

Izoard d'Agout, 1297 — Guillaume, 1321 — Gaspard, 1337 — Raymond et Guillaume, 1352 — Catherine, fille de Raymond, 1440-1413, qui épouse Raymond Osasica, 1377 Hugues, 1413 — Antoine, 1458 — Hugues 1475.

Guélix de Menze, hérite, 1475-1499 — Rolland, 1533-1566 — Claude, 1580-1616 — Isabeau, sa fille, épouse Bonaventure Davin, 1616-1642 — Claude, 1660 — Bonaventure, 1668-1700.

Jean-Baptiste Jaubert, achète, 1700-1756 — Jacques-Hyacinthe, 1756-1805 — Louis-Antoine-Joseph, 1805-1831.

¹ Tableau historique des Hautes-Alpes, 1^{re} partie, page 132.

2° Coseigneurie

Raymond Salvator, 1381 — Raybaud Osasica, 1399 — Hugues, 1413-1427 — Antoine, 1458 — Hugues, 1475.

Hector de Genton, 1509 — Jacques, 1589.

Gaspard de Perrinet, 1632.

Balthazard de Grégoire, 1661-1679 — Augustin-Pierre de Grégoire, 1689-1709.

Jean-Baptiste Jaubert achète vers 1700 et réunit toute cette seigneurie sur sa tête.

Des premiers possesseurs de Beaujeu, les Raybaud, nous ne savons rien ; mais la famille d'Agout, qui arrive à la fin du XIII^e siècle, est très connue.

FAMILLE D'AGOULT

Raymond d'Agout, fils du seigneur de Sault, dont la famille remontait authentiquement à l'an 900 environ, épousa vers 1150 Isoarde, fille d'Isoard, comte de Die, et vint s'établir dans les Alpes. Après la mort de son beau-père, qui était le dernier de sa famille, il hérita de la vallée de la Baume et de la terre de Savournon, qui comprenait le Bersac, la Bâtie-Montsaléon et Beaujeu. Cette famille resta dans le pays jusqu'au XVIII^e siècle et posséda aussi la baronnie de Montmaur. Elle s'établit ensuite dans l'Isère et posséda la terre de Voreppe, que ses descendants habitent encore. Le colonel d'Agout, dernier de cette illustre famille, vient d'être tué en Champagne, ce qui est une belle fin pour une famille chevaleresque. Il ne laisse qu'une fille.

La famille d'Agoult portait : *d'or au loup ravissant d'azur et lampassé de gueules.*

« Une autre maison de ce nom et maintenue dans sa noblesse, en Languedoc, était issue de Fouquet de Vicens, filleul de Fouquet d'Agoult et son héritier par testament du 19 août 1491, à la charge de porter le nom et les armes d'Agoult; mais prévoyant, ajoute-t-il, que ses bienfaits attireraient sur son filleul, l'envie de ses autres neveux, il ordonna par clause expresse à Fouquet de Vicens, d'armer le loup de leurs armes d'un collier d'argent à clous d'or, afin, dit-il, que les autres loups de sa maison ne l'étranglassent pas. »¹

FAMILLE OSASICA

Raybaud Osasica, était fils cadet d'Arnaud IV. Flotte, seigneur de la Roche, et de Béatrix d'Aix, dame de Jarjayes². Il quitta le nom de Flotte pour prendre comme nom de famille le prénom d'Osasica. Il vivait en 1212. Sa femme Agnès lui apporta une part des fiefs d'Argençon et de Sigottier.

Pierre Osasica, son second fils, vivait en 1286, il était coseigneur de Sigottier. On ne lui connaît qu'un fils : Bertrand, vivant en 1319.

Ce dernier épousa Catherine d'Agoult, dame de Beaujeu, Saint-Genis, Montrond, Mourmoirières et du Bersac, fille de Raymond d'Agoult, seigneur de Savournon. Il prêta hommage au Dauphin pour la terre de Beaujeu le 14 décembre 1377. Il mourut sans postérité et fit héritier son neveu Hugues Osasica, qui, à son tour, fit hommage au Dauphin pour le fief de Beaujeu au nom de Catherine d'Agoult, sa tante, le 25 décembre 1413.

¹ *Armorial de Dauphiné*, par G. Rivoire de la Bâtie, page 3.

² Voir la *Généalogie de la famille de Flotte*, par J. Roman. Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes, 1904, page 237.

Son fils Antoine vivait en 1458 et ne laissa lui-même qu'un fils, Hugues, qui rendit hommage au Dauphin en 1475 et mourut sans postérité.

Nous voyons ensuite la famille de Menze posséder le fief de Beaujeu, ce qui permet de penser qu'elle avait été son héritière.

FAMILLE MENZE

Cette famille vint dans les Alpes avec Rolland Menze, qui épousa Catherine Sylve, fille d'un coseigneur de Ventavon, vers 1395. Justet de Menze, leur fils, fut juge du Gapençais en 1426 et juge des appellations du Dauphiné en 1430, maître des requêtes de l'hôtel du Dauphin en 1448; il mourut sans postérité vers 1458. Guélix Menze, son neveu, fils d'un autre Rolland Menze, viballi du Gapençais, résidant à Serres en 1462, naquit vers 1430, fut maître d'hôtel du Dauphin en 1475, viballi du Graisivaudan en 1478, du Viennois et Valentinois la même année, et du Gapençais en 1481. Il épousa en premières noces Marie Baile d'Embrun, et en deuxièmes, en 1495, Gabrielle de Beaumont des Adrets. Il hérita, en 1475, de la terre de Beaujeu de Hugues Osasica, son parent, et mourut avant 1500.

Ils portaient : *d'azur au lion d'or lampassé de gueules, à la bande d'argent chargée de trois roses de gueules brochant sur le tout.*

FAMILLE DAVIN

Jean Davin, médecin à Gap, en 1540, eut trois fils, tous trois médecins : Pierre, Simon et Hugues.

Pierre épousa Mabilie de Bardel et mourut vers 1580, laissant deux fils : Claude et Elsiás, tous deux médecins.

Claude, sieur de la Tourette et médecin de Lesdiguères, épousa Catherine des Herbeys et fut anobli en 1667; son fils aîné, Bonaventure, épousa Isabeau Menze, dame de Beaujeu, et adopta ses armoiries.

Leur fils Claude épouse Blanche Bouffier; cette dernière, étant veuve et tutrice de ses deux fils Bonaventure et François, soutient en 1654 un procès contre Antoine Amat, de Ventavon.

La branche aînée est éteinte aujourd'hui, le dernier représentant était beau-frère de M. Abel, conseiller général de Ribiers; il est mort il y a une dizaine d'années à Ribiers. Le frère de Bonaventure, nommé Claude, se disait sieur de la Tourette, comme son père, il épousa Marie Abrachi, sa descendance existe encore; ils étaient propriétaires de la Madeleine, au confluent de la Luye et de la Durance.

FAMILLE JAUBERT

Jean-Baptiste Jaubert, est né en 1684. Il fut avocat à la cour de Gap et acheta le domaine de Beaujeu vers 1700. Il mourut à Gap en 1756.

Son fils Jacques-Hyacinthe hérita; il naquit à Gap en 1725 et fut également avocat. Il épousa Magdeleine Reyne de Jacobis du Vallon, fille d'un conseiller du Roi, à Barcelonnette. Il est décédé à Gap à l'âge de 80 ans, laissant neuf enfants.

Louis-Antoine-Joseph, son fils aîné, hérite; il est né à Gap en 1758, a épousé à Sisteron Thérèse de Ricaudy, dont il n'a eu qu'une fille: Marie-Césarine. « Conseiller de préfecture le 4 avril 1800, conseiller municipal de Gap, il fut chargé de l'administration du département en 1807 pendant l'absence de Ladoucette; se rallia le 16 avril 1814 au gouvernement de Louis XVIII, devint sous-préfet de l'arrondissement de Gap par intérim le 18 avril 1815 et

préfct, également par intérim, le 17 juillet suivant; il fut suspendu de ses fonctions le 29 juillet 1815 »¹.

Il est mort à Gap en 1831.

Marie-Césarine Jaubert de Beaujeu, est née à Sisteron le 15 août 1790; elle épousa en 1809 François Tournilhon de Praneau, directeur des contributions directes à Gap, né à Lyon en 1757, fils de Jacques, doyen des notaires de Lyon. Il possédait à Puy-Maure une propriété, qui appartient actuellement à M. Artemale.

En secondes noces, Marie-Césarine, épousa en 1836, Justin Swanton, capitaine d'état-major qui fit la campagne de Russie à la suite de Napoléon I^{er} et vint finir sa carrière comme commandant de recrutement à Gap.

Elle n'a laissé qu'une fille :

Marie-Louise Tournilhon, née à Gap en 1811; elle épousa M. Laforgue de Bellegarde, à Embrun. De cette union naquirent trois enfants :

Callixte, avocat à Embrun;

Camille, général de cavalerie;

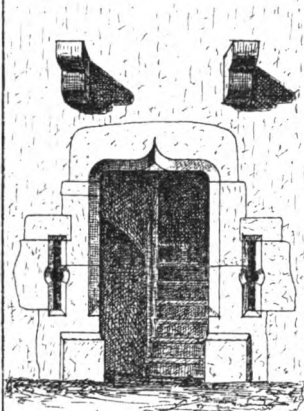
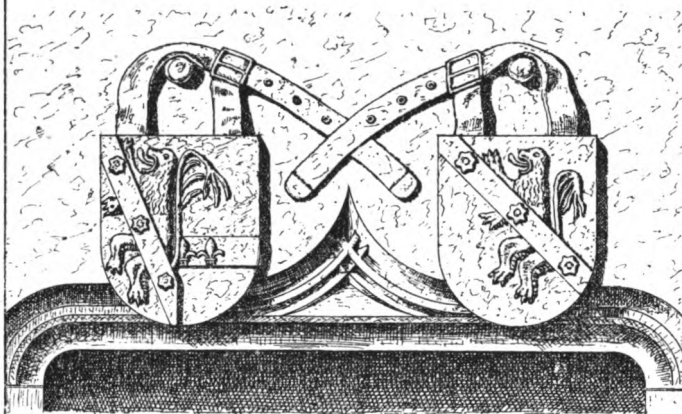
Marie, qui épousa M. de Moulezin, à Grenoble.

Ils vendirent le domaine de Beaujeu à M. Camoin, qui, à son tour, le céda à M. le comte de Fouquier, le propriétaire actuel.

Le troisième fils de Jacques-Hyacinthe Jaubert de Beaujeu, nommé Jean-François, propriétaire à Charance, a épousé Françoise Aubert; leur descendance existe encore.

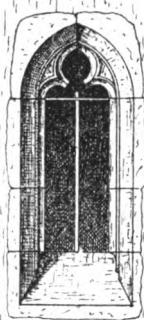
¹ *Annales des Alpes*, publiées par l'abbé P. Guillaume, t. I, p. 9.

ARMOIRIES SUR LA PORTE DE LA CHAPELLE

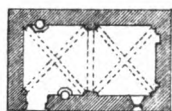
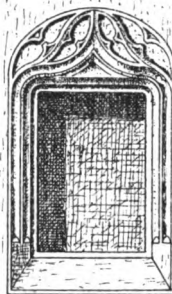


PORTE DU CHATEAU

CROISEE
CHAPELLE

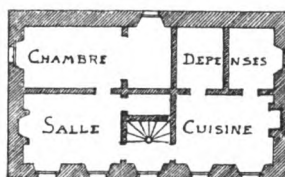


NICHE
CHAPELLE



PLAN DE LA
CHAPELLE

PLAN DU CHATEAU



J. VOLLAIRE

La partie haute des façades a dû subir plusieurs modifications ; au XVII^e ou au XVIII^e siècle, le château fut recouvert d'une élégante toiture en ardoises en forme de comble brisé à la Mansard ; elle fut remplacée au milieu du XIX^e siècle par la toiture actuelle à cause, sans doute, de l'entretien onéreux qu'occasionnaient les ardoises.

A gauche du château et un peu en arrière, se trouve une chapelle de dimensions très restreintes : 7 mètres de long sur 3 m. 70 de large. Les façades et la toiture offrent le même aspect de simplicité que celles du château ; mais l'intérieur présente une certaine recherche artistique : des voûtes d'arêtes de forme gothique, accusées par des arcs en pierre de taille reposant sur des consoles ornées de moulures et de feuillages, deux bénitiers engagés dans le mur et une petite niche également en pierre de taille, complètent la décoration. La porte d'entrée est surmontée de deux écussons taillés dans la pierre, qui représentent les armoiries de la famille Menze.

A quelle époque remontent ces constructions ?

Le style de l'architecture est celui de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e et les armoiries de la chapelle nous permettent d'établir que le constructeur a été Guélix de Menze, seigneur de Beaujeu, maître d'hôtel du Dauphin, qui posséda Beaujeu de 1475 à 1499. Il épousa en secondes noces, en 1495, Gabrielle de Beaumont des Adrets, fille d'Aymar de Beaumont, en Grésivaudan, seigneur des Adrets et d'Heurtières, le Touvet, Tour de Tencin, Le Frenay, la Frette, etc. C'est à cette famille qu'appartient François de Beaumont, célèbre sous le nom de baron des Adrets, né en 1512 à la Frette et qui acquit une renommée sanglante pendant les guerres de religion. Ils portaient : *de gueules à la fasce d'argent, chargée de trois fleurs de lys d'azur.*

L'écusson de droite est celui de la famille de Menze, celui de gauche est un parti où se combinent les armoiries des Menze et des Beaumont. On peut donc conclure que le château et la chapelle ont été construits par Guélix de

Menze après son mariage avec Gabrielle de Beaumont, c'est-à-dire de 1595 à 1599.

Le fief de Beaujeu, à considérer l'exiguité de son château, n'a dû être qu'une dépendance d'autres domaines plus importants et le château n'était qu'un rendez-vous de chasse, où le seigneur ne paraissait qu'à la belle saison. Et, en effet, tous les propriétaires de Beaujeu portaient également d'autres titres, à l'exception des Jaubert; mais ces derniers habitaient Gap, tous sont nés et décédés dans cette ville, le château de Beaujeu n'était qu'une de leurs maisons de campagne.

Il existait sans doute déjà un château à Beaujeu avant le XV^e siècle; il était peut-être construit au sommet d'un monticule situé au quartier du Bon-Secours, à un kilomètre à l'est du château que nous venons de décrire. Cette éminence est couronnée aujourd'hui par un petit bois de chênes au milieu duquel on retrouve les traces d'une enceinte qui épouse les contours du terrain et au centre de laquelle était édifiée une tour. Le chemin qui y donnait accès est encore très visible. Ces murs étaient probablement construits en pierre sèche, nous n'avons en tout cas retrouvé aucune trace de mortier. Aucun indice ne nous a permis d'assigner une date à ces constructions qui paraissent remonter à une époque fort ancienne. C'est à quelques mètres de cette enceinte que des agents forestiers ont découvert les ossements dont il est parlé plus haut.

En terminant cette notice, tous nos remerciements doivent aller à l'aimable obligeance de M. Joseph Roman qui a bien voulu mettre à notre disposition la plupart des renseignements historiques qu'elle contient.



NOTES DE POLICE
SUR
DOM RAYMOND DE VARSE
le héros de la " Tallardiade "

Par B. FAUCHER

« Après avoir été le chantre assez badin du chartreux de Tallard, j'aurais voulu être son biographe très sérieux... A cet égard, je me trouve réduit aux souvenirs qui sont restés dans mon esprit, d'une lettre que le curé de Gap reçut au temps que le chartreux faisait grand bruit parmi nous. Ce sage curé, moins confiant que celui de Tallard, écrivit en Bretagne et il reçut quelques renseignements qu'il communiqua avec réserve à ses meilleurs amis... »

Telle est l'unique source que J. Faure, à son dire, utilisa pour écrire la sévère biographie de son héros, parue en tête de la 2^e édition de la *Tallardiade*¹. La critique avait le droit de la tenir pour suspecte et c'est à juste titre que M. J. Roman a déclaré² que le poète n'avait apporté aucune preuve des accusations lancées contre le bon chartreux : à

¹ Gap, impr. de J. Allier, 1839. In-8°, 172 p.

² Cf. ses très intéressantes *Notes sur Auguste Raymond de Varse*, parues dans le *Bull. Soc. Et. des H.-A.*, 2^e trimestre 1911, et tirées à part (in-8°, 27 p. et portrait).

la barre de l'histoire, comme au tribunal de simple police, le doute doit bénéficier au prévenu.

Malheureusement pour la mémoire de dom Raymond, le reclassement de la série M des archives des Hautes-Alpes a provoqué la découverte d'un dossier accablant ¹.

Que l'auteur de la *Tallardiade* ait ignoré ce dossier, cela est très explicable. Nommé secrétaire général par ordonnance du 1^{er} février 1816 et installé le 7 février suivant, Jean Faure n'est resté en fonctions que jusqu'au 30 avril 1817, son emploi ayant été supprimé par l'ordonnance du 9 avril précédent. Or, c'est seulement au début de novembre de cette dernière année que l'imposture du chartreux fut révélée.

Il est très probable que le préfet, le vicomte de Nugent, mystifié ², comme les simples mortels, par les largesses d'un escroc, ne divulgua pas les renseignements recueillis sur dom Raymond. Le dossier dut être soigneusement mis à l'abri des indiscretions et, s'il a été répertorié par l'un de nos prédécesseurs, il ne semble pas qu'il ait été utilisé depuis.

Sa publication ne présente plus aujourd'hui aucun inconvénient. Ce sera, au contraire, pour la Préfecture des Hautes-Alpes une compensation, dont la portée philosophique n'échappera à personne, qu'ayant jadis ajouté foi aux sornettes d'un mystificateur, elle prouve aujourd'hui qu'elle était arrivée — après coup — à le convaincre d'imposture.

¹ Ce dossier sera classé dans la subdivision de la série M comprenant les crimes et délits.

² La préfecture des H.-A. avait, en effet, appuyé, auprès du ministre des Finances, une demande de pension formulée à Tallard par dom Raymond, le 23 novembre 1816. A cette date, le bon chartreux déclarait qu'il voulait, une fois nanti de la pension prévue par le décret du 2 frimaire an II, se retirer à la Grande-Chartreuse, pour y « consacrer ses prières à son Dieu et ses vœux à son Roi ».

**

Le 10 novembre 1817, au plus tard, le préfet était mis au courant des abus de confiance commis à Tallard par dom Raymond de Varse. C'est, en effet, à cette date qu'il adressa au maire du lieu, M. Daniel Faure, notaire, une lettre où perçait la colère administrative : « Je dois me plaindre, disait-il, de ce que vous n'avez pas été le premier à m'informer de la conduite du sieur Raymond. »

Le maire de Tallard comprit qu'il avait gravement péché. Convaincu enfin¹ que dom Raymond était un mystificateur, il donnait au préfet, vers le 25 novembre, des renseignements qui allaient permettre à celui-ci de faire la lumière à peu près complète.

Interrogé par le maire, avant son départ de Tallard, le chartreux avait déclaré :

1° qu'il était né à Quimper et avait quitté cette ville vers l'âge de 20 ans, pour aller à la chartreuse de Gaillon (Eure);

2° qu'il avait été ordonné prêtre en 1786, à Evreux, par Mgr François de Narbonne-Lara, précédemment évêque de Gap, et que ses lettres de prêtrise s'étaient perdues dans une chute qu'il avait faite à la Grande-Chartreuse en 1816;

3° qu'il avait habité Paris, puis Bagneux (Seine), avant de venir à Tallard, dernier théâtre de ses exploits.

**

Comme de juste, le préfet, devenu méfiant, n'accepta ces déclarations que sous le bénéfice d'inventaire. Dès le 28 novembre, il écrivait à ses collègues de l'Eure et du Finistère, en même temps qu'au préfet de la Police, les priant

¹ Mais seulement après le piteux retour de l'express dépêché à Lyon à la rencontre de la voiture d'argent imaginaire. (Lettre du maire de Tallard au préfet, même dossier.)

de vérifier, chacun en ce qui le concernait, les dires du chartreux.

La première réponse vint du Finistère. Le 16 décembre, le préfet de ce département écrivait que le sieur Raymond de Varse avait fait ses études à Quimper et s'y était acquis, dans sa jeunesse, la « réputation d'un très mauvais sujet ». Ce personnage, ajoutait-il, pourrait bien être le même qu'un certain comte Raymond auquel la préfecture de Police a délivré, le 22 juin 1816, un passeport pour Quimper — jamais utilisé — et que le ministre de la Police m'a signalé, le 22 novembre suivant, comme coupable d'escroqueries.

Ces dernières indications présentaient de curieuses coïncidences avec les renseignements fournis, le 21 décembre, par le préfet de Police. A cette date, celui-ci communiquait à M. de Nugent une lettre de M. de Varenne, maire de Bagnaux, dont voici la substance.

Le sieur Raymond de Varse était arrivé à Bagnaux vers le mois d'août 1814, nanti de lettres de recommandation de M. l'abbé de Fontenelle, théologal de l'église de Paris. Loin d'annoncer qu'il eût jamais été dans les ordres, il se faisait passer pour un ancien capitaine du régiment de Normandie ou de Picardie, ancien émigré, réduit à exercer l'enseignement. Il abusa à Bagnaux de la confiance de son patron, M. Légal, chef d'institution, en pratiquant l'escroquerie au Mont-de-Piété. Congédié, il était parti, en février 1816, pour Semur (Côte-d'Or), où il n'avait pas tardé à perdre, pour un délit semblable, son emploi dans une maison d'éducation¹.

M. de Varenne terminait sa lettre en déclarant que le sieur Raymond avait quitté Bagnaux en laissant 30 francs de dettes chez son perruquier.

Que dut conclure le préfet des Hautes-Alpes des renseignements venus de Quimper et de Paris? Apparemment que le bon chartreux de Tallard ne faisait qu'un avec

¹ Une dépêche du ministre de la Police, en date du 27 janvier 1818, indique même qu'une plainte fut alors déposée contre lui.

l'escroc de Bagneux et de Semur. Talonné par la justice à la fin de juin 1816, ce moine avisé s'était souvenu à temps qu'il avait un cousin curé au fond des Alpes, et avait débarqué chez lui le mois d'août suivant.

Tel fut, en tout cas, le sens de la lettre que M. de Nugent écrivit au ministre de la Police le 29 décembre 1817, en demandant des poursuites contre son mystificateur.

**

A peine était-elle partie, que lui parvenait la réponse de son collègue de l'Eure. Celui-ci s'était adressé tout naturellement à l'évêque d'Evreux pour éclaircir la question des lettres de prêtrise de dom Raymond. Mgr J.-B. Bourlier lui transmet la copie d'une lettre déjà communiquée à Mgr de Miollis, évêque de Digne, mystifié lui aussi par le bon chartreux, auquel il avait indûment accordé un *celebret*.

Ce document, émané d'un ecclésiastique qui a vécu en communauté avec dom Raymond à la chartreuse de Gail-
lon (Eure), mérite, croyons-nous, d'être reproduit en entier. Comme il embrasse la vie de dom Raymond depuis 1776 jusqu'à 1813, il complète parfaitement ceux que nous venons d'analyser.

Aubevoye [Eure], ce 26 novembre 1817.

A Monsieur Delacroix, vicaire général à Evreux.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous me demandez des renseignements sur Dom Callixte, mon ancien confrère. Je

ne l'ai que trop connu. Mais comme je n'ai pas voulu vous rien dire que de certain [sic] sur son compte, j'ai différé un jour à vous répondre, afin de jeter un coup d'œil sur les papiers de la Chartreuse que j'ai entre mes mains.

D'après cet examen et ce que j'ai vu par moi-même, Dom Callixte a toujours passé dans l'ordre, comme dans le monde, pour un homme d'esprit, mais très fourbe et bien intrigant. Il est entré à la chartreuse de Gaillon en 1776 et y a fait profession le 2 juillet 1777. Il a mené pendant plus d'une année une conduite assez régulière. Pendant ce temps, il a reçu le sous-diaconat et le diaconat. Il a mené ensuite une vie si relâchée et si irrégulière qu'on ne l'a pas fait monter à la prêtrise, et sa mauvaise conduite a été si publique que nos supérieurs ont cru prudent de le changer de maison, pour l'éloigner des connaissances dangereuses qu'il avait faites au dehors.

Il a donc été conduit au commencement de 1779 à la chartreuse de Troyes. J'ai différentes lettres du prieur de cette maison qui marque qu'il n'en est pas bien mécontent. Mais il faut qu'il fût bien trompé ou que l'autre ait changé bien subitement, car j'ai une lettre du prieur de la chartreuse de Paris, du 9 novembre de la même année 1779, qui annonce son arrivée à la maison de Saint-Lazare¹. En effet, il a mené à Troyes une conduite si scandaleuse par ses liaisons avec les gardes-du-corps en garnison dans cette ville, avec lesquels il communiquait, la nuit comme le jour, par le moyen des habits séculiers qu'ils lui avaient procurés, que notre général s'est trouvé forcé de solliciter une lettre-de-cachet pour le renfermer dans cette maison.

Il y a été sept ans. Malgré les ordres exprès qu'on avait donnés pour qu'il ne communiquât avec personne et la grande surveillance que l'on avait sur lui, il est venu à bout, par ses intrigues, de gagner un géolier et de faire passer une lettre à sa mère, qui, après son veuvage, était

¹ Ancienne léproserie, devenue, vers 1779, une maison de correction pour hommes. Prison d'État sous la Révolution, elle est aujourd'hui un lieu de détention pour femmes.

devenue supérieure d'une communauté religieuse. Cette respectable dame, qui croyait son fils mort depuis plusieurs années, a été tellement affectée de cette nouvelle qu'elle en est morte au bout de 3 mois. Néanmoins elle fut trouver un de ses parents, qui servait dans la maison du roi, et obtint la permission de voir son fils, ensuite, sa translation dans la maison d'État de Pont-à-Mousson, et enfin, cette ville pour prison. D'après les lettres que j'ai de ce pays, il paraît qu'il n'y menait pas une vie bien édifiante.

C'est là où l'a trouvé la Révolution. A l'abolition des lettres-de-cachet¹, il est revenu dans notre maison, dans le dessein, m'a-t-il dit à moi-même, d'être mis au nombre des religieux, pour obtenir sa pension². Il a vécu avec nous d'une manière assez régulière; mais sitôt que le décret qui ouvrait les cloîtres a paru³, il nous a quittés et a été demeurer dans une maison qu'il a louée dans la vallée de Gaillon. Il y a mené une vie assez licencieuse. Comme il n'avait aucun fonds, il a inventé une histoire qui lui a réussi, en faisant bien des dupes. Il a répandu [le bruit] qu'il venait de recevoir une lettre qui lui annonçait qu'un parent très riche qu'il avait en Amérique venait de mourir, en le faisant son légataire universel et qu'il lui arrivait une somme considérable d'argent. Sur cette réputation, il trouvait de tout côté à emprunter et à acheter sans payer; et, par ce moyen, il menait une vie très splendide. Au milieu de son opulence, il lui prit envie de recevoir la prêtrise. Il fut à Evreux, à Pâques 1792, et Lindet⁴, qui n'était pas difficile, lui accorda sur-le-champ ce qu'il

¹ Décret des 16-26 mars 1790.

² Accordée par le décret des 13-19 février 1790.

³ Les ordres monastiques furent supprimés par le décret des 13-19 février 1790. Mais il est sans doute fait allusion ici au décret des 8-14 octobre 1790, qui règle la situation et le traitement des religieux, vivant en commun ou non, et prescrit la suppression des maisons ayant moins de 12 religieux.

⁴ Robert-Thomas Lindet, député du clergé d'Evreux aux États-généraux, élu évêque constitutionnel de l'Eure en mars 1791, puis membre de la Convention.

demandait. Ce grand seigneur regardait au-dessous de lui d'occuper aucune place. Tous les curés constitutionnels des environs se faisaient un honneur de l'inviter à venir célébrer chez eux, dans les grandes fêtes, et il s'y rendait avec tout l'étalage conforme à sa fortune future. Telle est la vie qu'il menait quand nous sommes sortis de notre maison.

Au commencement de 1813, la terre de Beauchesne, dans la commune de Saint-Aubin-sur-Gaillon, étant à vendre, il s'est présenté pour l'acheter, fondé sur sa prétendue fortune, en a traité avec M. de Beauchesne, propriétaire de la verrerie de Beaumont, et s'est installé dans le château. Mais, le jour fixé pour le premier paiement de cette terre, le nouveau seigneur de Beauchesne, voyant que sa voiture d'argent n'arrivait pas, a cru devoir partir au-devant dès le matin, sans rien dire à personne, et n'a pas reparu, laissant à l'écume des mers de l'Amérique à payer les dettes immenses qu'il a laissées dans le pays. Vous vous doutez bien que, depuis ce temps, on n'a pas entendu parler de lui et qu'il ne ferait pas bon qu'il reparût encore ici.

Voilà, Monsieur, tout ce que je sais de Dom Callixte. Vous me trouverez peut-être un peu trop long, mais dans une vie aussi singulière, on ne peut s'expliquer en peu de mots. Je désire que ce que je vous mande vous mette en garde contre cet homme, s'il a conservé encore son esprit d'intrigue. J'ai beaucoup connu dans l'étranger son oncle, grand vicaire de Rennes-en-Bretagne. Ce respectable ecclésiastique gémissait souvent avec nous des désordres de son neveu.

J'ai l'honneur, etc.

Signé: Aubourg, desservant d'Aubevoye [Eure].

Pour copie conforme :

Le vicaire général du diocèse d'Évreux,

[Signé:] DE LA BRUNIÈRE, vic. g.

(A gauche, timbre sec de l'évêque d'Évreux.)

*
**

La lecture de cette lettre dut consoler quelque peu M. de Nugent. « Après tout, se dit-il sans doute, ce n'est pas la première fois que l'histoire de la voiture d'argent fait des dupes ! » Quoiqu'il en soit, la grande colère qu'il manifestait dans sa lettre au ministre de la Police semble s'être calmée assez vite ; loin de déférer dom Raymond aux tribunaux, il se contenta, le 4 février 1818, de le mettre sous la surveillance discrète du maire de Serres.

A la suite de son aventure de Tallard, le bon chartreux s'était, en effet, retiré dans cette localité et y semblait enfin guéri de son esprit d'intrigue.

Le rapport du maire de Serres, en réponse à la lettre du préfet, est très favorable. Après le document sévère que nous venons de transcrire, il convient de publier, en terminant, la lettre de M. Auguste Achard, empreinte d'une bienveillante ironie.

Serres, le 12 février 1818.

Le Maire de Serres à Monsieur le Préfet.

Monsieur,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre du 4 du courant.

M. Raymond de Vars, après sa chute, semblable à Denis, s'est réfugié à La Faurie pour régenter quelques jeunes gens. Voici quels ont été le plan qu'il a manifesté et sa conduite, depuis sa retraite à Notre-Dame-du-Laus.

Arrivé à Serres il y a environ un mois, il annonça qu'il était résolu de se retirer à la chartreuse de Durbon, pour s'y enterrer comme dans un in pace. MM. Morgan, notaire, et Bernard, de La Faurie, instruits de ces projets, se rendi-

rent à Serres et, par convention s. s. p., il fut arrêté qu'il enseignerait leurs enfants, moyennant 500 l. pour un an; ils le conduisirent de suite dans leur pays, pour y remplir ses engagements.

On assure que son air, son maintien extérieur lui ont gagné le suffrage des habitants.

En l'état, il ne fait aucun bruit. Il ne s'occupe que de ses élèves et à versifier; il a parodié la Chartreuse de Gresset dans un sens canonique et élogieux.

J'aurai l'honneur, Monsieur le Préfet, de vous tenir au courant des événements qui lui seront relatifs.

Je vous prie, etc.

[Signé:] Auguste ACHARD.

NÉCROLOGIE

VAGNAT Charles-Auguste

Une mort subite nous a enlevé le 23 décembre 1914 le sénateur Vagnat, qui était depuis longtemps membre de la *Société d'Etudes*. Né le 4 novembre 1851, à Briançon, il avait fait ses études classiques dans sa ville natale et avait été reçu docteur en médecine à la Faculté de Grenoble. Il vint exercer la profession médicale à Briançon et eut, dès le début, une clientèle d'autant plus nombreuse que, très bienfaisant, il prodiguait gratuitement ses soins aux pauvres. Il devint rapidement très populaire, fut élu maire de Briançon en 1880 et conseiller général le 1^{er} août 1886. Il était sans ambition personnelle, mais il ne put se soustraire à l'appel des électeurs du département et fut élu sénateur le 28 janvier 1900; depuis, son mandat fut deux fois renouvelé. Tout le monde louait sa bienveillance et sa charité et sa mort est une perte, non seulement pour notre Société, mais pour le département tout entier. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur comme conseiller général, distinction méritée par sa bienfaisance et les services rendus à son pays.

Le Chanoine Paul GUILLAUME

Le chanoine Paul Guillaume, archiviste honoraire des Hautes-Alpes, est décédé à Gap, le 24 octobre 1914.

Il fut pendant plusieurs années secrétaire de notre Société, dans le Bulletin de laquelle il publia de nombreux travaux, dont il demeura membre jusqu'à sa mort et à laquelle il a fait une importante libéralité.

Un de nos plus prochains bulletins contiendra une notice biographique et bibliographique le concernant.

Cette étude est en préparation.

Monseigneur BERTHET

S. G. Monseigneur Berthet (Prosper-Amalle), était né aux Hières, commune et canton de La Grave, le 17 février 1838.

Après d'excellentes études faites au Petit Séminaire d'Embrun il entra, en 1857, au Grand Séminaire de Gap.

Ordonné prêtre en 1861, il débuta comme professeur de cinquième au Petit Séminaire d'Embrun et, deux ans après, occupa dans le même établissement la chaire de philosophie.

En 1866, Monseigneur Bernadou, alors évêque de Gap, mort depuis cardinal archevêque de Sens, qui avait remarqué les brillantes qualités de l'abbé Berthet, l'envoya compléter sa formation à la solitude d'Issy.

Il en sortit au bout d'un an et fut chargé d'enseigner l'écriture sainte et l'histoire ecclésiastique au Grand Séminaire de Gap.

En 1874, il retourna à Embrun comme supérieur du Petit Séminaire et dans ce poste se concilia l'estime des maîtres, l'affection des élèves et la considération des autorités et de tous les habitants de la ville.

Cependant l'exercice du professorat pendant près de 22 ans avait altéré sa santé.

Il donna sa démission de supérieur du Petit Séminaire et fut nommé, en 1882, à la cure du Plan-de-Vitrolles.

Il y employa ses loisirs à prendre connaissance de l'importante bibliothèque du baron de Vitrolles et entra en relations avec la famille de l'ancien ministre de Charles X, qui lui confia tous les papiers de Mlle Amélie de Vitrolles dont la mémoire est encore en honneur dans le pays.

Il rassembla les matériaux sur lesquels il édifia son ouvrage intitulé *Amélie de Vitrolles, sa vie, sa correspondance*.

En 1884, il fut nommé à la cure de Serres et en 1889 devenait évêque de Gap.

Depuis lors et pendant plus de 25 ans il a administré, au milieu de circonstances difficiles, avec sagesse et dévouement notre diocèse de Gap qu'il aimait comme son pays natal, auquel il avait consacré toute son existence et qu'à diverses reprises il avait refusé de quitter pour occuper des postes plus importants.

Le 25 octobre 1914, il mourut à la suite d'une courte maladie contractée pendant une visite faite dans les hôpitaux de la ville aux soldats blessés. Ses funérailles ont eu lieu le 28 du même mois. Elles ont revêtu un caractère imposant de solennité tant par la présence de quatre évêques et des principales autorités de la ville que par le concours empressé du clergé et du peuple.

Sa dépouille mortelle a été inhumée dans le caveau de la Cathédrale réservé à la sépulture des évêques.

Il ne nous appartient pas d'apprécier et de louer Monseigneur Berthet comme prêtre et comme évêque.

Rappelons toutefois qu'en cette dernière qualité il s'adonna avec dévouement à l'achèvement et à l'ornementation de notre belle cathédrale.

Il s'occupa activement aussi de l'instruction en cour de Rome de la cause de béatification de la sœur Benoîte. S'il n'a pu voir ses efforts couronnés de succès, il a du moins obtenu l'érection en basilique mineure du sanctuaire de Notre-Dame du Laus.

Monseigneur Berthet fut un orateur éminent. Il joignait l'élégance et la précision du style à la profondeur des pensées.

Qui ne se souvient notamment des magnifiques allocutions prononcées par lui dans la Cathédrale de Gap le 1^{er} décembre 1892, au service funèbre célébré en faveur des soldats Français morts au Tonkin et au Dahomey, le 23 novembre 1893 au service célébré à la demande du Comité de la Société de Secours aux blessés militaires (Croix-Rouge Française), pour le repos de l'âme du maréchal de Mac-Mahon, du général de Miribel et des soldats morts pendant l'année devant l'ennemi et, le 18 décembre 1895, pour les morts de Madagascar ?

BULL. H.-A. 1914.

18

Sa réputation d'orateur accompli dépassait, d'ailleurs, de beaucoup les limites de son diocèse. C'est ainsi qu'à diverses reprises il fut appelé à prononcer devant les plus brillants auditoires des discours qui firent sensation.

Citons en quelques-uns :

Le 15 décembre 1891, dans la métropole de Sens Monseigneur Berthet prononçait l'oraison funèbre du cardinal Bernadou, son prédécesseur et son ami. Il prouva une fois de plus que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

Le 15 novembre 1893, à Lyon, il fut chargé du discours d'usage à la solennité de la rentrée des facultés catholiques et devant douze archevêques ou évêques, le personnel des professeurs et des étudiants et une assistance d'élite, il parla de la *Valeur sociale de l'homme*.

Le 8 septembre 1896, il se faisait entendre de nouveau dans l'église métropolitaine de Sens à l'occasion du sacre de Monseigneur Dizien, évêque nommé d'Amiens.

Le 15 novembre de la même année, lors de la translation des restes du cardinal Guilbert du caveau du Sacré-cœur dans le monument édifié dans le bras nord du transept de l'église primatiale de Bordeaux, Monseigneur Berthet fit le panégyrique de son éminent prédécesseur au siège de Gap.

Une lettre adressée à l'orateur par un très haut magistrat de la Cour de Bordeaux résume parfaitement le discours et montre combien profonde fut l'impression qu'il produisit : « ...Je reviens de St-André édifié et charmé par le magnifique panégyrique que vous avez prononcé en mémoire de Monseigneur Guilbert... Ce qu'il était, sa nature intérieure, ce qu'il y avait d'inépuisable dans son indulgente bonté, de candide dans son ignorance des haines et des passions, de farouche dans sa répulsion invincible pour l'hypocrisie et la fausseté, enfin tout ce que renfermait de pureté, d'honnêteté, de foi et de patriotisme l'âme du saint Prélat, vous l'avez dit avec une finesse de vues, un bonheur d'expression et une supériorité de tact et de goût véritablement artistiques. Votre portrait est d'école bien française : rien d'artificiel, la précision dans le dessin,

la sobriété dans la couleur, partout et jusque dans les nuances et les ombres, la discrétion, l'exactitude et la vérité... »

Il est rare qu'un vrai orateur soit en même temps bon écrivain. Chaque genre exige des qualités qui d'ordinaire s'excluent. Monseigneur Berthet, par une heureuse dérogation à la règle, écrivait aussi bien qu'il parlait.

Il a composé surtout des mandements et lettres pastorales remarquables par l'élévation des pensées, la logique des raisonnements et la vigueur du style.

Son œuvre principale est la *Vie d'Amélie de Vitrolles*, dont nous avons déjà dit quelques mots.

Ce livre (en deux volumes in-8°, édité en 1890, par la librairie académique Perrin et C^{ie}), porte en épigraphe cette phrase de Lamennais qui avait été, avant sa chute, le conseil et le correspondant de l'héroïne et en mai 1828 l'hôte du château de Vitrolles : « Mlle de Vitrolles est la femme la plus parfaite qu'on puisse voir, unissant à la piété la charité, l'intelligence et la science. »

Indépendamment de son mérite littéraire et de l'art avec lequel est présentée en relief la physionomie si originale et si attachante de Mlle de Vitrolles, cet ouvrage renferme des détails et des documents très intéressants sur notre histoire locale, surtout dans la première partie du XIX^e siècle.

Par là il entre directement dans le cadre des travaux de la Société d'Études des Hautes-Alpes. Monseigneur Berthet était, d'ailleurs, membre d'honneur de cette Société. Il lui porta toujours beaucoup d'intérêt et à diverses reprises honora de sa présence les réunions tenues et les conférences données sous ses auspices. — E. H.

BOUCHIÉ DE BELLE

Auguste Bouchié de Belle fut l'un des membres les plus fidèles et les plus éminents de notre Société d'études.

Le *Bulletin* (année 1888, n° 27 de la première série) contient le texte d'une remarquable conférence faite par lui, à Paris, à la Mairie du 3^e arrondissement, le 7 mai 1888, sous la présidence de Xavier Blanc, sénateur, sur la *Révolution Dauphinoise en 1788 dans les Hautes-Alpes*.

La famille de Bouchié de Belle était d'origine Briançonnaise. Son grand-père était venu s'établir à Embrun où il avait épousé la petite fille de M. de Pons, magistrat et propriétaire du château de Baratier.

Sa mère appartenait à la famille de Belle, dont quatre membres servirent avec éclat pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Trois devinrent généraux.

Le nom de l'un d'eux, le baron Alexandre de Belle, est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Pour que le nom de cette famille de soldats ne s'éteignît point à défaut d'héritiers mâles, un décret du 18 mars 1875 autorisa Bouchié de Belle à ajouter à son nom celui de sa mère.

Bouchié de Belle vécut ses premières années à Embrun où il était né le 10 octobre 1847. C'est au collège de cette ville qu'il commença ses études terminées au lycée de Grenoble.

Il conserva toujours à son pays natal le plus vif attachement et revint presque toujours passer ses vacances au milieu de ses compatriotes dans la maison paternelle d'Embrun.

Conseiller général du canton de Guillestre pendant plusieurs années, il se dévoua à l'accomplissement de son mandat et apporta aux délibérations de notre assemblée

départementale l'appoint de sa science juridique et de son expérience consommée en affaires.

Bouchié de Belle a consacré une grande partie de son existence, (plus de trente ans), à l'exercice des fonctions d'avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. Ses confrères l'élurent deux fois membre du conseil de l'ordre et lorsqu'en 1909 il démissionna en faveur de son gendre, M. Dedé, il était premier syndic. Les membres de cette corporation d'élite avaient ainsi rendu de justes hommages à la délicatesse absolue et au talent professionnel dont notre compatriote avait fait preuve durant tout le cours de sa longue carrière.

Sa charge était importante et lui laissait peu de loisirs. Il trouvait néanmoins le temps d'ajouter aux travaux absorbants de son cabinet une collaboration active à l'*Annuaire de législation Française*, à la *Revue générale du droit*, au *Journal des économistes* et à diverses autres publications juridiques.

Il fut membre du Conseil de Direction de la *Société de législation comparée*.

En 1878, il avait publié un volume sur *Bastiat et le libre échange* qui fut couronné par la chambre de commerce de Bordeaux.

Il s'adonnait d'une façon toute particulière à l'étude des questions coloniales et d'administration militaire.

Chaque année, il rédigeait la notice coloniale de l'*Annuaire Français*. Il s'intéressait surtout aux aspects économiques des questions coloniales. Il donna au journal des économistes des articles sur les Banques coloniales qui furent très remarqués. On peut également citer son rapport au Congrès colonial de 1908, sur le régime douanier des colonies Françaises.

Nous avons dit qu'il comptait parmi ses ascendants, en même temps qu'à des magistrats, de brillants et valeureux soldats. Aussi avait-il considéré comme un devoir sacré de servir son pays et, durant de longues années, il conserva le grade de sous-intendant de réserve. Le zèle apporté par lui dans l'accomplissement de ces patriotiques fonctions lui

valut en 1896 la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Il portait un grand intérêt aux questions juridiques que les fonctionnaires du corps de l'intendance ont à trancher et écrivit à leur intention dans *la Revue des services de l'intendance* des articles, publiés depuis en brochures, sur les délits des fournisseurs, la responsabilité civile et pénale des fournisseurs, des comptables administratifs de l'armée, etc.

Bouchié de Belle mourut à Paris le 13 mars 1913.

Les dernières années de sa vie avaient été consacrées à la création et à l'organisation d'un important orphelinat. Il se dévoua tout entier à cette œuvre si belle. La mort lui a épargné la douleur de la voir menacée et compromise par l'invasion allemande qui a saccagé l'asile fondé par lui pour les enfants orphelins et abandonnés à Thury-en-Valois, dans le département de l'Oise.

Bouchié de Belle compta parmi les premiers fondateurs de la Société fraternelle des Hautes-Alpes, à Paris. Il en fut vice-président.

Il avait aussi fondé dans la capitale une société de secours mutuels des Hautes-Alpes, à la tête de laquelle son fils lui a succédé comme président. — E. H.

GRIMAUD Joseph

Joseph Grimaud était né aux Costes le 29 avril 1836.

Il commença ses études au collège de Gap et les termina au Rondeau, près de Grenoble; puis il se hâta de rentrer dans son Champsaur bien aimé.

Ses goûts le portaient à vivre simplement et tranquillement exempt de toute ambition. C'était un sage, un hontration de ses propriétés, chassant, exerçant la plus large et la plus aimable hospitalité d'abord aux Costes, ensuite dans son château des Lagerons à St-Bonnet.

Mais les honneurs vinrent à lui qui ne les recherchait pas et il se laissa faire violence dans le seul but d'être utile à son pays.

Tous ceux qui l'ont connu savent bien qu'il était absolument exempt de toute ambition. C'était un sage, un honnête homme dans la plus large acception du mot, bienfaisant, modeste, d'une complaisance inépuisable et d'un accueil bienveillant à tous.

Jamais popularité ne fut plus réelle et plus justifiée.

Il fut successivement et à diverses reprises élu conseiller d'arrondissement, maire de St-Bonnet, conseiller général, député, sénateur.

En 1910, ayant pendant plus de quarante années rempli avec dévouement les nombreux mandats qui lui avaient été confiés, il estima avoir conquis le droit au repos, ne posa plus sa candidature et, tel Cincinnatus, revint avec joie à ses champs paternels.

Entre temps, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur et la Croix avait été attachée sur sa poitrine en 1890 par M. Carnot, président de la République, de passage à Gap.

Sa mort, arrivée le 25 juin 1914, fut un deuil public,

surtout dans ce Champsaur qu'il avait tant chéri, qui le lui rendait bien, dont il avait sans cesse défendu les intérêts et, en quelque sorte, personnifié les qualités.

Grimaud fut toujours le protecteur des œuvres d'intérêt local qui conservent les saines traditions, défendent les monuments et consacrent les gloires de la petite patrie.

Aussi fut-il l'un des fondateurs de notre Société d'études et depuis 1882 lui demeura-t-il toujours fidèle. — E. H.

SARRAZIN Jean

Qui n'a connu Jean Sarrazin, le poète aux olives ?

Qui ne l'a rencontré dans les rues de Lyon ou dans les cafés et brasseries de cette ville, le visage rasé de frais et encadré de favoris, le binocle incrusté sur le nez, portant en une tenue impeccable et avec des allures de magistrat de la vieille roche, une serviette de maroquin sous le bras et un petit baril d'olives à la main ?

Je suis bon diable, un peu poète
Et fort prodigue de ma tête.

C'est ainsi qu'il s'est dépeint lui-même et le portrait est ressemblant.

Ce fut vraiment une physionomie bien originale et bien sympathique.

Il était né le 6 octobre 1833 au hameau de Prapic, commune d'Orcières, l'un des plus pittoresques et des plus reculés de nos Alpes.

Tout enfant, il gardait les troupeaux dans la montagne et comme le dit M. Joseph Manin, (dans un article de *l'Intellectualité Française au XIX^e siècle* consacré à Jean Sarrazin), il faisait déjà, et sans le savoir, du Virgile : « *Ite mœæ, felix pecus, ite capellæ.* »

Jusqu'à l'âge de douze ans il fréquenta pendant l'hiver l'école du hameau où il se fit si bien remarquer par la vivacité de son intelligence qu'on l'appelait le *petit phénomène*.

Quand il eut douze ans, son père l'emmena faire une tournée dans diverses villes et contrées de France. Ils vendaient avec le boniment approprié des images d'Épinal et aussi des images pieuses, en particulier celles représentant l'appari-

tion, alors récente, de la Vierge de la Salette à Marcellin et à sa jeune sœur.

Rentré à Prapic, il apprit du bon curé du village les rudiments du latin. Puis, durant trois ou quatre ans, il alla lui-même faire l'école dans un hameau voisin.

Mais cette existence prosaïque et sédentaire ne pouvait le satisfaire et quand il eut vingt ans il partit un beau jour, quelques pièces d'argent dans son gousset, un bâton à la main et un violon en bandoulière, à la conquête du monde.

Après maintes péripéties Sarrazin était arrivé à Lyon. Comment l'idée lui vint-elle d'entreprendre la vente des olives au détail dans les principaux établissements de la ville ? Cela importe peu.

Il suffit de savoir que ce commerce réussit, et que, la mode s'en mêlant, il fut bientôt de bon ton d'acheter les olives de Jean Sarrazin. Il faut dire que celui-ci assaisonnait sa légère marchandise de quelques vers de sa composition.

Les vers faisaient-ils mieux goûter les olives ou celles-ci ajoutaient-elles quelque saveur à la poésie ? Toujours est-il que les consommateurs lyonnais prirent l'habitude de savourer cumulativement les deux produits.

On en vint même à acheter en librairie et sans olives les nombreux recueils de vers que publia Sarrazin.

Citons les principaux :

En 1869 parurent *Les Fruits verts* ; en 1870, *Les Fruits divers* ; en 1872 *les Ondées* ; en 1875 *les Soupirs* ; en 1879 *Lueurs et Brumes* ; en 1885 *Roses et Epines* et *Brises Alpestres* ; en 1890 *Les Outres d'Eole* et *les Fleurs d'automne* ; en 1897 *Pointe d'Azur* et peu après *La dernière gerbe*.

En 1903 furent publiés : *Mes Noces d'or avec la Muse* et enfin en 1909 *Les derniers sons d'une lyre brisée*.

Nous négligeons quelques pièces détachées et quelques courtes brochures.

M. Joseph Manin, dans l'article auquel nous avons déjà

fait allusion, caractérise de la façon suivante l'œuvre de Jean Sarrazin :

« La poésie n'a pas les envolées de Victor Hugo, ni la douceur de Lamartine, ni la malice de Béranger ; elle est simple, très simple, parfois rude, sentant le travail et la peine ; mais ce travail est d'autant plus méritoire qu'il est le résultat d'efforts continuels et si l'on veut bien se rappeler que l'instruction de Sarrazin fut des plus succinctes, on aura lieu d'être surpris que le renom de l'enfant de Prapic ait pu traverser les montagnes, s'étendre dans le Lyonnais et même gagner l'étranger. »

On ne saurait dire ni mieux, ni plus juste.

Au surplus, si les éloges à décerner au poète, à l'écrivain, comportent quelques restrictions, c'est sans aucunes réserves qu'il faut louer l'homme.

Jean Sarrazin était, en effet, un brave homme.

Sa muse fut toujours au service des bonnes œuvres. Pas une fête de charité, pas une cérémonie patriotique, au profit desquelles il ne composât quelque sonnet. On a calculé que sa plume a produit plus de cinquante mille francs pour les malheureux.

Ajoutons que ses vers furent toujours irréprochables au point de vue de la morale et qu'il ne chercha jamais un succès facile dans l'exploitation des sujets irrégieux ou licencieux.

Enfin — et cela doit lui valoir notre gratitude — Jean Sarrazin demeura toujours très attaché à son pays natal.

Il consacra de nombreuses strophes à le chanter et les descriptions qu'il fait des beautés alpestres qui avaient frappé ses yeux et son imagination d'enfant, les images qu'il emprunte à leurs sites et à leur flore, constituent, croyons-nous, le meilleur de son œuvre poétique.

Il revenait souvent et volontiers au milieu de ses compatriotes. Lors d'une des visites qu'il fit à Prapic, il y a environ quinze ans, il éprouva une douce surprise. Le hameau était en liesse. Des arcs de verdure portant cette inscription : *Vive Jean Sarrazin !* étaient dressés sur sa route et

les habitants, endimanchés et précédés du Maire de la commune et des conseillers municipaux, vinrent à sa rencontre, lui firent une ovation et le conduisirent à une salle de banquet où furent vidées maintes bouteilles et prononcés plusieurs discours en l'honneur de celui qui, par une rare faveur, était demeuré prophète en son pays.

Ses concitoyens lui devaient bien ce témoignage de sympathie et de reconnaissance, car il leur avait rendu de nombreux services et jamais ils ne firent vainement appel à sa complaisance et à sa générosité.

Jean Sarrazin appartenait à plusieurs sociétés littéraires et scientifiques. Il fut longtemps et jusqu'à sa mort, arrivée à Lyon au printemps de l'année 1914, membre fidèle de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes. Il contribua aussi à enrichir notre musée départemental où l'on remarque, outre un médaillon en bronze qui le représente, son portrait à l'huile et celui de sa mère, tous deux excellents, et une vingtaine de tableaux provenant de ses collections..

E. H.

NOUVELLES DIVERSES

Un arrêté ministériel en date du 9 mai 1914, pris en exécution de la loi du 21 avril 1906, sur la protection des sites et monuments naturels de caractère artistique, a prononcé le classement du bloc erratique dit *Peyre-Ossel* (commune de Gap, alt. 1050 m.), appartenant à M. L. Richaud.

Ce magnifique bloc prismatique, en quartzite, mesurant $9^m20 \times 10^m10 \times 8^m$, a été décrit par M. David Martin, dans sa *Liste des blocs erratiques les plus remarquables des Hautes-Alpes*¹. Notre savant confrère le fait venir de la Tête-de-Gaudent, entre Champcella et Freyssinières, lui assignant ainsi un parcours de 75 kilomètres.

Il est juste de dire ici que le classement de ce monument naturel — dont le propriétaire allait faire des moellons — est dû à l'initiative de la *Société d'Etudes* et à la générosité du Conseil général, qui a bien voulu accorder une somme de 300 francs pour indemniser M. Richaud (session de mai 1914).

¹ *Bulletin de la Société d'Etudes des H.-A.*, année 1889, page 125.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Composition du Conseil d'administration au 1 ^{er} janvier 1914.....	V
Liste des membres de la Société.....	VII
Liste des Sociétés correspondantes.....	XVIII
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'administration du 29 novembre 1913.....	XXII
Procès-verbal de l'assemblée générale ordinaire du 1 ^{er} décembre 1913.....	XXVI
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'administration du 8 décembre 1913.....	XXX
Situation financière. — Compte de l'exercice 1913	XXXII
Situation financière. — Projet de budget pour l'exercice 1914.	XXXIV
La transaction à Sassenage des cendres du connétable de Lesdignières (1822), par Edmond HUGUES	I
L'état-civil des protestants de la basse vallée du Buëch au XVII ^e siècle, par M. Joseph CHAUVET.	4
Un billet de Colbert (1672), par M. Benjamin FAUCHER.	12
Les écus de Faucon, par M. Georges DE MANTEYER.	14
Aubade triste. — Le Sphinx. Par M. Paul GUÉRIN-LONG.	20
Situation économique du département des Hautes-Alpes en 1801, par M. l'abbé Paul GUILLAUME (fin).	24

	Pages
Notre-Dame d'Embrun, poème en quatre chants, par M. l'abbé F. ALLÉMAND.....	55
Phénomènes pléistocènes de la vallée de la Durance (suite), par M. David MARTIN.....	95
<i>La Durance</i> , par M. Ivan WILHELM (compte-rendu par M. Célestin ROCHE).....	135
Mistral, coumplanch, par M. l'abbé F. PASCAL.....	149
Mistral, notice nécrologique.....	154
Avertissement, par M. Edmond HUGUES.....	163
Le baptême du feu, 20 octobre 1914, par UN OFFICIER membre de la Société d'Études....	165
Ceinture de l'âge du bronze acquise par le Musée de Gap, par M. David MARTIN (avec une planche hors texte).....	169
Avant et après la prise d'Embrun par Lesdiguières en 1585, par M. Joseph ROMAN.....	182
A nos soldats morts à l'ennemi, par M. Paul GUÉRIN-LONG.	201
La seigneurie de Beaujeu, par M. Joseph VOLLAIRE (avec une planche hors texte).....	203
Notes de police sur dom Raymond de Varse, le héros de la <i>Tallardiade</i> , par M. Benjamin FAUCHER.	214
Nécrologie : <i>Lagnat</i> (Charles-Auguste), <i>Guillaume</i> (chanoine Paul), <i>Berthet</i> (Mgr Prosper-Amable), <i>Bouchié de Belle</i> (Auguste), <i>Grimaud</i> (Joseph), <i>Sarrazin</i> (Jean).....	224
Nouvelles diverses (classement du bloc erratique dit <i>Peyrè-Ossel</i>)	239
Observations météorologiques.....	49, 156

Le Secrétaire Gérant.

A. FABRE.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06851 1537

